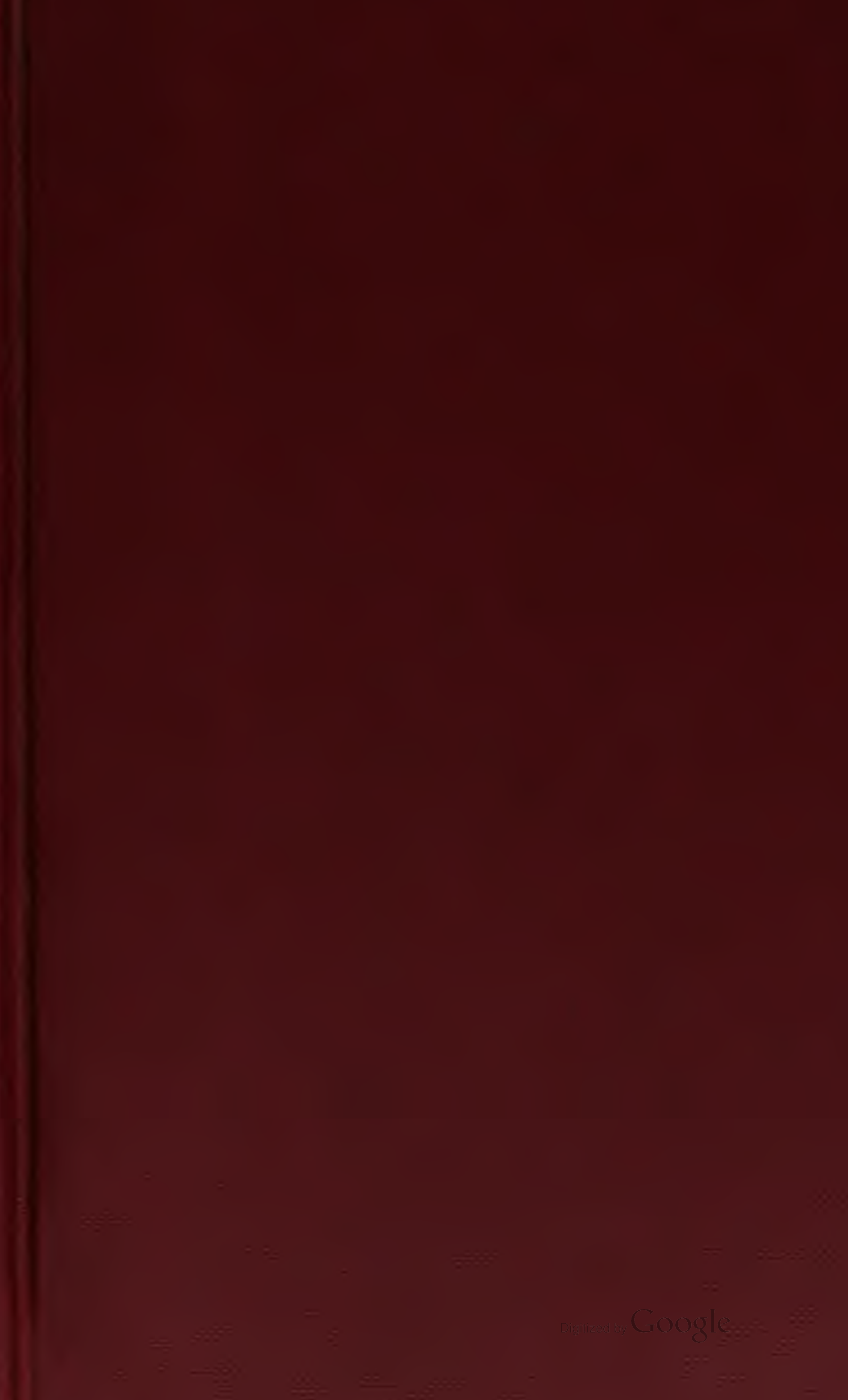
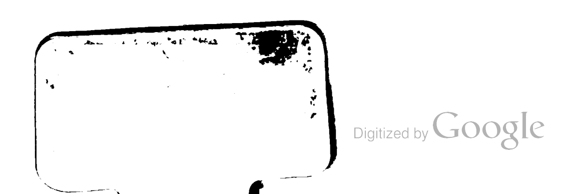



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


Digitized by Google

ŒUVRES

DE

JOSEPH DROZ.

II.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

ŒUVRES

DE

JOSEPH DROZ,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.

DE LA PHILOSOPHIE MORALE. — APPLICATIONS DE LA MORALE A LA POLITIQUE. — NOTICE SUR MICHEL DE L'HOSPITAL. — DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD,

LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 6.

M. DCCC. XXVI.

DE

LA PHILOSOPHIE

MORALE,

OU

DES DIFFÉRENS SYSTÈMES

SUR LA SCIENCE DE LA VIE.

A

MON AMI

M. J. J ORDINAIRE,

AUTEUR DE LA NOUVELLE MÉTHODE

POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES.

PRÉFACE.

Je me proposais d'écrire une *Histoire de la philosophie morale;* et j'ai, pendant plusieurs années, recueilli des matériaux pour exécuter ce projet. Je m'étais déterminé à suivre *l'ordre* historique, dans l'exposition des systèmes de philosophie, parce qu'il est le seul qui présente un tableau fidèle de la marche de l'esprit humain, de ses progrès toujours lents, de ses écarts toujours nombreux. Cependant cet ordre, qui ne rapproche ou ne sépare les systèmes que par leurs dates, a des inconvéniens graves. Le lecteur peut s'étourdir au milieu de cette multitude d'idées variées, de principes opposés, de jugemens disparates qui semblent réunis au hasard. Il faut lui donner un fil pour se diriger à travers ce labyrinthe. Je pensai qu'aux avantages de *l'ordre historique*, je réunirais ceux de l'*ordre logique*,

si, dans une introduction, je montrais comment on peut classer les différentes doctrines, en les rapportant toutes à un petit nombre d'idées fécondes que l'esprit de l'homme est destiné à concevoir, et qu'il ne fera jamais que modifier de diverses manières. Mon travail fut interrompu par une maladie grave, et j'ai dû l'abandonner pour toujours; mais l'introduction, dont je viens de parler, était fort avancée; j'ai voulu la terminer, parce que je pouvais y placer les résultats de toutes mes réflexions sur un sujet auquel j'ai consacré une grande partie de ma vie. J'ai ajouté des développemens, des considérations nouvelles; et j'ai fait un ouvrage de ce qui devait d'abord n'être qu'une préface.

Cet ouvrage me semble avoir été mieux accueilli que je n'osais l'espérer. Je l'ai publié vers la fin de 1823, et voici la quatrième édition. La plupart des écrivains occupés de recherches analogues aux miennes, ont trouvé de la justesse dans mes observations sur les systèmes philosophiques, et dans la division

que je finis par établir entr'eux, lorsque je les distingue en systèmes complets et en systèmes incomplets; division qui peut jeter un nouveau jour sur d'importantes questions, et donner les moyens d'éviter de tristes débats. L'académie française a décerné à ce petit Traité des diverses doctrines sur la science de la vie, le prix fondé par M. de Montyon pour le livre *le plus utile aux mœurs*. Un tel suffrage m'a vivement touché; je n'imagine pas de récompense plus honorable, plus douce, que celle d'entendre un corps illustre déclarer qu'on a fait un ouvrage qui peut contribuer à l'amélioration de ses semblables.

Je n'ai point la prétention d'éclairer des hommes vieillis avec de fausses idées sur leurs intérêts: quand on a pris pour la réalité, les chimères du monde, on ne voit plus que des illusions dans les vérités de la philosophie. C'est surtout aux jeunes gens que je destine cet écrit: ils ont des intentions droites, des sentimens généreux, et je n'hésite point à leur dire qu'il faut du courage pour suivre

mes conseils. Oui, les hommes qui se livrent à l'heureuse étude de la morale, ont peu de partisans et beaucoup de détracteurs. Souvent on les dédaigne, comme gens inhabiles à suivre les sentiers qui mènent à la fortune; quelquefois on leur reproche de n'être pas assez enthousiastes de la beauté de nos sciences et de nos arts. Pour moi, plus j'avance dans la vie, plus je crois que ceux qui se plaisent à cultiver la sagesse, possèdent seuls la fortune véritable, et seuls élèvent leurs regards vers la beauté réelle.

Jeunes lecteurs, si cet écrit ne peut vous intéresser, accusez la faiblesse de mon talent, non le genre de leçons que je viens vous offrir. Il est pour l'oreille une harmonie, dont la musique fait éprouver les charmes; il en est une qui flatte la vue par le brillant accord des couleurs et des formes; il en est une plus délicieuse que révèlent à l'âme les douces pensées et les nobles sentimens des amis de la sagesse.

DE

LA PHILOSOPHIE

MORALE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIVERSES ACCEPTIONS DU MOT PHILOSOPHIE.

Dieu *seul est sage*, a dit Descartes, *parce que lui seul a l'entière connaissance des choses* : leur ensemble nous échappe, et le résultat de toutes nos recherches est doublement incomplet. Nous n'apercevons qu'un petit nombre de points épars, et toujours ils sont privés de la lumière que répandraient sur eux ces milliers d'autres points inaccessibles à notre faible vue. Nos conceptions les plus vastes sont étroites, et nous

restons à la superficie des sujets que nous croyons approfondir.

La philosophie, selon les anciens, est la *science des choses divines et humaines.* Dans ce sens, aucun homme, quel que soit son génie, ne la possédera jamais. Les diverses parties de la science universelle dont le but est la vérité, doivent se diviser entre des esprits différens. Ainsi les voyageurs qui traversent les mers pour enrichir le domaine de nos connaissances, ne sont pas attirés tous vers le même genre d'observations. Si je me hasardais sur leurs traces, ce ne serait point pour hâter les progrès de la géographie, ou de la botanique, ou de l'archéologie; j'observerais les habitans des contrées que je visiterais, j'essayerais d'apprécier leurs mœurs et leurs usages, je voudrais connaître leurs peines et leurs plaisirs. De même, voyageur à travers les âges et parmi les êtres bienfaisans auxquels nous devons des lumières, dans le nombre des sciences qu'ils offrent à nos méditations, j'ai choisi celle qui règle les mœurs et nous instruit à vivre.

Cette science étant la plus utile, et pouvant même suppléer aux autres, souvent on lui donne le nom de philosophie : la plus noble partie est prise alors pour le tout. Dans le langage usuel, presque toujours remarquable par sa justesse, on appelle philosophes les hommes qui se plaisent à cultiver la morale. Le langage vulgaire se concilie facilement sur ce point avec la langue scientifique. Les esprits éclairés, qui d'abord définissent la philosophie d'une manière si générale et si fastueuse, la considèrent ensuite sous des rapports plus convenables à notre faiblesse, ainsi qu'à nos besoins : Cicéron dit qu'elle *est l'art de vivre*, et Sénèque voit en elle *la règle de la vie*.

Chez les modernes, la métaphysique reçoit fréquemment le nom de philosophie. La métaphysique nous enseigne les moyens de diriger les facultés de notre intelligence dans toutes nos recherches, et nous ouvre la route de la vérité. Il paraît donc naturel de transporter à cette science le nom que les anciens donnaient au

vaste ensemble de connaissances que nous n'embrasserons jamais.

Je consacre cet écrit à la philosophie usuelle, noble science de la vie, que dédaigne la frivolité, mais que chérit la sagesse, et qui fut souvent l'objet des méditations du génie.

CHAPITRE II.

DU RANG QUE LA MORALE DOIT AVOIR PARMI LES SCIENCES.

Quelques écrivains enflammés d'enthousiasme pour la vertu, et quelques autres curieux de se singulariser, ont soutenu qu'il faut cultiver la morale, et dédaigner le reste de sciences. J'éviterais cette exagération, alors même qu'elle aurait encore l'éclat de la nouveauté. Les paradoxes, je laisse à ce mot le sens défavorable que lui donne l'usage, les paradoxes me semblent être dans les écrits ce que sont dans le monde ces gens dont le facétieux et hardi babillage amuse quand on les rencontre pour la première fois; mais qui bientôt excitent le mépris et l'ennui. Les vérités, au contraire, ont du rapport avec ces hommes d'un bon naturel qui n'éblouissent

point au premier coup-d'œil, mais dont l'entretien paraît toujours plus aimable.

Toutes les sciences ont droit à notre estime, puisque toutes concourent à civiliser la terre. Malgré leur imperfection, je ne puis jeter les yeux autour de moi, sans apercevoir leurs bienfaits, et sans être ému par la reconnaissance. Je visitais un jour, avec deux amis, les bords du canal qui doit unir la Saône au Rhin. Au moment où nous descendions de voiture pour examiner de plus près un travail remarquable, une pauvre femme nous demanda l'aumône, et nous lui donnâmes quelques pièces de monnaie. Après avoir considéré long-temps les procédés ingénieux et simples au moyen desquels on peut, en amassant les eaux, élever une barque du fond d'une plaine jusqu'au sommet d'une montagne, je dis en moi-même : Parmi les moyens d'adoucir la misère, qu'est-ce que le faible secours de quelques pièces de monnaie données à une infortunée, comparé au riche présent qu'a fait à l'humanité entière celui qui sut ouvrir ainsi de nouvelles routes au commerce? Combien de fa-

briques n'a-t-il pas fait établir! combien d'autres n'a-t-il pas agrandies! combien de pays où régnaient la paresse et la pauvreté, lui doivent l'activité et l'abondance!

Rendre notre existence plus douce est le but des travaux du philanthrope; et les sciences, les arts concourent merveilleusement à ce but. Naguère une des classes d'hommes les plus misérables était celle des matelots. A leurs dangers, à leurs fatigues se joignaient des privations sans nombre. Ils respiraient un air infect dans leurs étroites demeures; souvent une nourriture malsaine leur causait d'affreuses maladies; et quelquefois, nouveaux Tantales, au milieu de l'Océan ils enduraient les horreurs de la soif. Maintenant des ventilateurs d'une construction facile renouvellent l'air dans toutes les parties d'un navire; la fabrication de la gélatine, et l'art de conserver des viandes fraîches pendant plusieurs années, procurent aux marins des alimens toujours salubres; et le précieux appareil à distiller l'eau de mer les garantit du fléau le plus désolant peut-être qu'ils eussent à redouter.

Alors même que les sciences auraient pour seul avantage d'apporter quelques soulagemens à nos douleurs physiques, elles seraient encore précieuses; mais, quoi qu'on en ait dit, elles sont utiles aux mœurs; car elles combattent les grandes causes de dépravation: l'ignorance, l'oisiveté et la misère. Ah ! les sciences versent des bienfaits nombreux sur la terre, et les hommes de génie qui les cultivent dans l'intérêt de l'humanité, sont des ministres de la Providence.

Ces idées seront peu contestées de nos jours, l'Europe révère les lumières; mais une vérité qu'on semble avoir oubliée, c'est qu'il est une science qui surpasse toutes les autres en importance, parce qu'elle doit régler notre vie, et parce qu'elle seule peut imprimer à nos divers travaux la direction la plus utile. Vouloir que les sciences, les arts, sans être fécondés par la morale, produisent les plus beaux résultats, c'est vouloir que des rameaux séparés de leur tige se couvrent de fleurs et se chargent de fruits.

CHAPITRE III.

IMPORTANCE DES ÉTUDES MORALES DANS LA SITUATION ACTUELLE DE L'EUROPE.

Quel temps rendit jamais plus nécessaires les études morales! Une agitation violente ébranle l'Europe; une foule d'idées opposées circulent, se croisent, se heurtent; et, dans le bruit confus d'une multitude de voix, tout ce qu'il est possible de comprendre distinctement, c'est que beaucoup d'hommes aspirent à changer de situation.

Privés des idées morales qui seules pourraient donner une sage direction aux esprits, nous nous égarons au milieu d'opinions divergentes; et chacune de ces opinions a je ne sais quoi de vague et d'exalté. Un publiciste allemand disait, il y a peu d'années, en parlant des Européens et de

leur étrange situation : *Ils ne savent s'ils veulent endosser la cuirasse des chevaliers, ou la haire des moines, ou la toge des Romains.* Ces mots sont frappans de vérité, et j'en gémis. Puisse la morale nous apprendre qu'il ne faut être ni chevalier pour relever les donjons, ni moine pour s'ensevelir dans les cloîtres, ni Romain pour dévaster le monde; qu'il faut être homme pour concourir à la civilisation des hommes!

L'Europe sort à peine de la barbarie. Ses lois et ses usages peuvent recevoir des améliorations nombreuses; mais, en considérant notre agitation, nos dangers, nos ressources, je m'alarme de voir tant de gens qui professent la politique, et si peu qui s'instruisent en morale.

Je ne suis point enclin à la satire, et je sais estimer mon pays. Je pense même que les Français valent généralement mieux que dans le siècle dernier. Portez vos regards sur la classe opulente : les mœurs de famille y sont maintenant honorées. Observez la classe pauvre avec impartialité, vous serez forcés d'y reconnaître d'étonnantes améliorations. Nous avons récem-

ment * subi les horreurs d'une disette, qui eût autrefois couvert la France d'émeutes et de pillages; et dans quel temps encore ce fléau nous a-t-il désolés? après une révolution qui nécessairement a brisé des liens nombreux, et soulevé des passions turbulentes; au moment où des armées formidables, accoutumées à vivre de dépouilles étrangères, venaient d'être dissoutes et répandues dans nos campagnes. Peu de provinces ont vu des troubles; presque toutes ont vu des malheureux endurer la faim, y succomber plutôt que de s'avilir. Le sentiment de la dignité de l'homme semblait être répandu jusque dans les rangs les plus obscurs de la société. Les évènemens qui depuis trente ans se succèdent ont fortement excité les Français à réfléchir; et, dès qu'on se livre à la réflexion, on apprend à connaître, avec plus ou moins de justesse, ses intérêts et ses devoirs. Voilà ce qui supplée aux études positives sur la morale, que nous avons tant négligées. Mais il est une classe de la so-

* Ce Chapitre a été écrit en 1819.

ciété à laquelle des idées éparses sur la science de la vie, des réflexions incomplètes sur les devoirs ne suffisent point; qui, bien plus que les autres, a besoin de fermes principes, d'une haute morale que la puissance de la raison ait fait passer dans toutes ses habitudes. Privée d'un tel secours, elle manque d'intégrité et même de lumières. Cette classe se compose des hommes de toutes les opinions, qui par leur situation, par leurs talens, par leur activité, exercent ou veulent exercer une grande influence sur la destinée des états. Cette classe est parmi nous généralement dépravée; et comme, en dernier résultat, elle règle le sort de la société, comme les autres classes ont en vain de la sagesse quand celle qui les conduit est corrompue, l'observateur doit s'effrayer des périls auxquels nous expose l'ignorance ou le dédain de la morale.

Bizarre contradiction! Dans un siècle qui se distingue par l'examen de tant de questions importantes, par la discussion d'un nombre si prodigieux d'idées, d'opinions, de principes, d'où semble dépendre le sort du genre humain, on dédaigne

les lumières que pourrait seule offrir la morale. N'est-ce point que, dans nos débats, il s'agit d'intérêts privés et passagers, non de l'intérêt universel et durable? La morale forme des hommes; et qui de nous songe à devenir un homme? Observez ceux qui, dans le monde, passent pour avoir des projets élevés : celui-ci veut être magistrat; celui-là, général; et cet autre ministre. Si quelqu'un, rappelant les idées de Socrate, disait que, pour être magistrat, général ou ministre, il faut d'abord être homme, je doute qu'un langage si clair parût intelligible.

Depuis trente ans, combien notre scène politique a-t-elle offert de gens faibles et versatiles, sages un jour, et le lendemain entraînés, soit par les espérances d'un vil égoïsme, soit par les rêves de quelque absurde exagération ! Pour connaître ce qui leur a manqué, osons les comparer avec un véritable homme d'état. Voyez Franklin : quelle sagesse dans ses vues ! quelle unité dans ses principes! quelle persévérance dans sa conduite! D'où naît sa prodigieuse supériorité sur nos politiques d'un jour ? Lecteur,

je vais vous l'expliquer. Avant de songer à réformer les hommes et les lois, Franklin s'occupa de se réformer lui-même. Dans un temps où rien ne lui présageait encore ses hautes destinées, il sentit qu'il devait faire à ceux qui l'entouraient, autant de bien qu'il lui serait possible; et jugea que pour remplir ce devoir, il lui importait de régler ses mœurs et d'épurer son caractère. Jeune et pauvre, il eut l'ambition d'atteindre à la perfection morale; et ses soins ennoblirent toutes les facultés de son âme. Lorsqu'ensuite les périls de l'état l'appelèrent sur un vaste théâtre, il changea de situation sans changer de principes; il fit des applications plus importantes des mêmes règles de justice, de modération, de franchise, qu'il avait conçues dans son obscurité; il n'eut besoin que de suivre ses habitudes pour déployer, sur la scène du monde, un des plus grands caractères dont l'espèce humaine se soit jamais honorée.

Apprenons à l'école de Franklin, qu'un travail heureux sur nous-mêmes peut seul nous mettre en état d'accomplir dignement les divers

travaux de la vie. Aussi long-temps que cette vérité sera méconnue, on pourra trouver des gens habiles à faire passer l'autorité aux mains de tel ou tel parti; vainement cherchera-t-on des hommes qui sachent améliorer le sort de leurs semblables.

Les âmes élevées peuvent seules connaître le but de la politique. Son véritable but est d'amener l'état de paix sur la terre ; de le faire succéder à cet état de guerre, fruit déplorable des passions intolérantes, ambitieuses et cupides, à cet état de guerre qui ne se manifeste pas seulement sur les champs de bataille, mais qui tourmente les malheureux humains dans toutes leurs relations sociales, et jusqu'au sein de leurs familles. Toi, qui desires pour tes semblables un meilleur sort, et veux concourir au noble but que je viens d'indiquer, n'hésite point sur le premier moyen de succès; cultive la morale, et qu'elle fasse descendre en ton cœur la paix que tu chercheras à répandre parmi nous.

S'il est vrai que les poètes et les artistes doivent se plaire à réveiller des sentimens élevés, s'ils

doivent se vouer au culte des Muses, et se considérer comme exerçant le sacerdoce du génie, quelle idée faut-il concevoir de la mission des hommes qui, par des travaux politiques, viennent perfectionner les lois et réformer les mœurs? Pour se disposer à remplir cette mission, avec quelle ardeur généreuse et quels soins pieux ne faut-il pas épurer son âme!

Au milieu d'études nombreuses, oubliant celle de la sagesse, nous nous contentons d'une morale incertaine, vague, sans consistance dans notre âme et sans pouvoir sur notre vie. Éclairons-nous; cherchons à réveiller l'intérêt général pour une science sans laquelle le bonheur de l'homme privé est soumis au hasard, et la vertu de l'homme public livrée aux circonstances.



CHAPITRE IV.

PREMIÈRE DIVISION DES SYSTÈMES DE PHILOSOPHIE MORALE.

En appelant les hommes à cultiver la morale, il est naturel de leur indiquer les divers systèmes que les philosophes ont tracés, et parmi lesquels la raison nous invite à choisir. Mais, après avoir lu les moralistes, si l'on essaie de se rendre compte de leurs opinions et de les rassembler sous un seul point de vue, la confusion produite par une foule d'idées plus ou moins divergentes, fait éprouver un sentiment inquiet et pénible. Eh quoi! il s'agit de la science destinée à nous guider dans la vie, les écrivains qui nous l'enseignent sont honorés du nom de sages; et ces écrivains ne s'accordent pas entre eux, et cette

science n'a pas une clarté égale à son importance!

Pour éloigner la confusion, il est nécessaire d'établir une division exacte et simple des systèmes de philosophie morale. Malheureusement il n'est point facile de juger quels sont, parmi les divers principes des moralistes, ceux qui peuvent servir de base à cette division. Lorsque j'eus formé le projet de m'en occuper, je rencontrai des obstacles sans nombre. Tantôt, des différences d'opinion qui passent pour très graves, et qui souvent ont excité des discussions très vives, me semblaient perdre leur importance à mesure que je les examinais avec impartialité; tantôt, des questions que j'avais d'abord jugées frivoles, me paraissaient, en y réfléchissant, mériter une attention sérieuse. Quelquefois je m'arrêtais sur deux jugemens opposés et d'un haut intérêt: ils me servaient très bien à distinguer tel système de tel autre; mais ils ne me donnaient point les moyens d'embrasser et de diviser toutes les doctrines. Fatigué de recueillir si peu de fruit de cet examen, je pensai que, pour attein-

dre mon but, il fallait donner une autre direction à mes recherches.

Plaçons-nous sur une hauteur d'où nous apercevions d'un coup-d'œil les moralistes de tous les siècles, de toutes les contrées. Ne nous laissons point étourdir par les voix de tant d'hommes qui discutent avec chaleur; et, pendant que la plupart d'entre eux déclarent que leurs opinions sont inconciliables, examinons s'il n'est pas quelques principes communs à tous, reproduits dans chacun des systèmes pour lesquels ils combattent. Peut-être discernerons-nous ensuite, avec plus de facilité, les points qui les divisent.

Oh! s'il y a des principes que notre conscience approuve, et que proclame l'universalité des moralistes, quelle profonde vénération, quel pieux respect ne devrons-nous pas à ces principes visiblement émanés de la sagesse éternelle! Que notre âme troublée par les débats des philosophes se rassure : il est des vérités nécessaires à l'existence de la société, et Dieu les a mises hors de l'atteinte des sophistes. Tous les philo-

sophes s'humilient devant les vérités de morale pratique.

En parcourant les doctrines qui méritent le nom de doctrines morales, on reconnaît bientôt qu'elles ont des traits de ressemblance entre elles. Les auteurs des systèmes applicables à la science de la vie, veulent tous conserver l'intégrité des facultés de l'homme et leur donner une direction utile; tous nous invitent à la tempérance et à la bienveillance. Les idées que ces mots réveillent se trouvent dans les divers systèmes, depuis les plus purs jusqu'aux plus voisins des limites hors desquelles la dépravation commence.

La vertu, si l'on veut n'employer pour la définir que des idées admises par tous les moralistes, la vertu est une constante habitude de tempérance et de bienveillance. *

* Je prends ces mots dans l'acception la plus étendue qu'on puisse leur donner. Ainsi la tempérance ne nous garantira pas seulement de grossiers excès; elle éloignera tous les mouvemens désordonnés de l'âme qui peuvent al-

Cette définition est incomplète; mais elle fixe notre esprit sur les deux qualités le plus immédiatement utiles à l'ordre social. Je l'emploierai jusqu'au moment où nos observations nous auront amenés à reconnaître ce qu'il est nécessaire d'y ajouter. En la modifiant, je saurai la respecter encore. Je dirais à l'imprudent qui se hâterait de la rejeter avec dédain : Essaie de t'élever davantage; mais révère toujours celui qui, par une constante habitude de tempérance et de bienveillance, concourt au bonheur général; imite ses touchans exemples et seconde ses vues généreuses.

La définition que j'ai donnée m'amène à diviser en deux grandes classes les auteurs qui nous offrent des idées sur la science de la vie. Dans l'une se placent les écrivains occupés de répandre la tempérance et la bienveillance; dans

térer nos facultés. La bienveillance ne sera pas ce sentiment léger, plus affectueux que la politesse, mais presque aussi répandu; elle inspirera tous les actes de générosité, de dévoûment que réclame l'intérêt de nos semblables.

l'autre, ceux qui dédaignent ces qualités ou l'une d'elles.

Ainsi, je vois qu'il est de prétendus moralistes dont je dois repousser les leçons. Une foule de sophistes entraînés par diverses erreurs, viennent se confondre à mes yeux en une seule classe. Ces étranges instituteurs blessent la tempérance, soit qu'ils nous invitent à de honteux excès, soit qu'ils nous prescrivent de funestes austérités; ils oublient la bienveillance, soit qu'ils se plongent dans l'égoïsme, soit qu'ils se perdent dans des rêveries mystiques et superstitieuses qui leur font mépriser les actions utiles. On peut dire que tous les intolérans appartiennent à cette même classe, car ils veulent arracher de nos âmes la bienveillance. O faiblesse de notre nature! avec un système juste et des intentions droites, l'homme peut encore s'égarer; il lui suffit de s'enflammer pour son noble système au point de regarder comme des êtres pervers ceux qui ne l'adoptent pas. Alors il corrompt les meilleures maximes, il combat les sentimens affectueux; le voilà parmi les sophistes!

Les écrivains qui se consacrent à répandre la tempérance et la bienveillance, ont entre eux un lien commun : ils savent quel est le but de la morale considérée dans ses rapports avec la société, ils veulent nous diriger vers ce but ; et sous ce point de vue du moins, ils méritent notre estime. La division des moralistes en deux grandes classes paraît d'abord être la seule nécessaire. Hélas ! parmi ceux sur lesquels je porte en cet instant mes regards, je trouve encore une grande divergence d'opinions ; plusieurs d'entre eux s'appuient sur des raisonnemens faux, quelques-uns énoncent des idées pernicieuses. Non, cette première division ne suffit point ; et je vois qu'il faut en chercher une nouvelle.



CHAPITRE V.

AUTRE DIVISION.

Que les sophistes attaquent les philosophes, et se combattent les uns les autres, rien n'est moins étonnant; mais comment les philosophes ne sont-ils pas d'accord entre eux? Tous essaient de répandre la tempérance et la bienveillance: comment l'unité d'intention n'a-t-elle pas amené l'unité de doctrine? Puisqu'en ayant un même but, ils se divisent et créent différens systèmes, il faut nécessairement que plusieurs routes conduisent ou paraissent conduire à ce but.

En effet, il existe dans l'homme plusieurs mobiles, plusieurs principes d'actions qui peuvent le déterminer et diriger sa vie. Un moraliste nous ouvre telle ou telle route, selon qu'il fait naître sa doctrine de tel ou tel mobile qui, à ses

yeux, est le meilleur ou le seul pour nous guider avec sagesse.

Il y a peu de mobiles d'actions capables de dominer la vie entière et de nous diriger vers le bien; aussi l'intelligence humaine n'est-elle destinée à concevoir qu'un petit nombre d'idées fécondes d'où l'on puisse tirer des systèmes de morale. Ces idées premières se modifient, se combinent de diverses manières; mais les nuances des couleurs se multiplient au gré de nos caprices, sans augmenter le nombre des couleurs primitives.

Selon plusieurs moralistes, le principe d'actions qui domine nécessairement en nous est l'amour de soi, le desir du bien-être. Selon d'autres moralistes, aussitôt qu'on veut améliorer l'homme, il faut chercher dans le ciel un appui pour sa faiblesse; et le desir de plaire à la Divinité est le premier véhicule de leurs doctrines. Beaucoup de philosophes ne croient pas sans danger de prendre, pour éveiller les idées morales, un de ces deux principes d'actions; ils craignent que l'un ne conduise aux calculs de l'égoïsme,

et que l'autre n'entraîne à des rêveries, à la superstition, au fanatisme. Ces philosophes se divisent, et choisissent pour premier mobile ou le desir d'être utile à nos semblables, ou le desir de se conformer à l'idée abstraite des lois morales, ou enfin le desir de se perfectionner. Toutes les doctrines morales peuvent se rattacher à ces divers principes d'actions; il en est un qui domine dans chaque système, soit que l'auteur ait été conduit à le préférer par des raisonnemens profonds, soit qu'il le suive par une sorte d'instinct et réellement à son insu.

Observons que les différens mobiles dont je viens de parler peuvent et doivent exister à-la-fois dans notre âme, qu'aucun d'eux pour se développer n'a besoin que d'autres s'anéantissent. Le principe d'actions auquel se rapporte un système est celui qui donne l'impulsion aux pensées de l'auteur, et qui vient éveiller, exciter tous les autres mobiles.

Lorsqu'on jette un coup-d'œil sur les points de départ des philosophes, on les trouve opposés entre eux. Mais, comme les moralistes s'a-

dressent toujours à des hommes, et qu'ils veulent toujours les conduire au bien, des idées pratiques à-peu-près semblables existent dans toutes les doctrines. Voilà pourquoi, si l'on juge par leurs résultats la plupart des systèmes, on reconnaît que leur diversité est bien moins réelle qu'apparente. Souvent je compare les moralistes aux peintres réunis autour d'un modèle; les dessins de ceux-ci représentent la même figure observée sous des points de vue différens.

L'amour de soi, le desir d'être utile à ses semblables, et celui d'obéir à la Divinité, sont des mobiles d'actions que je nomme naturels, parce qu'ils conduisent le plus grand nombre d'hommes, et qu'ils s'offrent d'eux-mêmes aux premiers regards de l'observateur. Le desir de se conformer à des idées morales abstraites, supposant un esprit exercé et formé par l'étude, je l'appellerai principe scientifique. Enfin le desir de se perfectionner me semble participer de tous les autres, et je le nommerai principe philosophique.

Chacun de ces mobiles peut être plus ou



moins éclairé, il peut être aveugle; par conséquent des nuances, des contrastes existent dans les théories nées d'un même principe d'actions. Ma division amène des subdivisions, et nous passerons en revue les systèmes les plus dépravés ainsi que les plus purs.

Je vais esquisser un tableau où l'on verra les doctrines morales distribuées sous les divers principes d'actions qui les produisent. Bien que l'on puisse, sans impiété, considérer un moment les livres sacrés avec les seules lumières de notre faible intelligence, ce serait profaner l'Évangile que de le classer parmi les œuvres des moralistes. Nous allons parcourir les théories philosophiques, résultats des efforts de la raison humaine; et, dans la suite de cet ouvrage, j'indiquerai comment les différens systèmes que nous aurons approuvés peuvent s'allier au christianisme.

CHAPITRE VI.

TABLEAU DES SYSTÈMES.

SECTION PREMIÈRE.

Amour de soi. Desir du bonheur.

Un aveugle amour de soi enfanta les coupables doctrines dont les sophistes voulurent empoisonner la Grèce. Trop souvent leurs erreurs ont été reproduites chez les peuples modernes. Mandeville soutient l'utilité du vice, et La Rochefoucauld ne croit pas à la vertu. Toutefois ce dernier n'est pas flétri du même opprobre que les sophistes; sans doute parce qu'au lieu de donner des préceptes, il énonce des observations qui sont justes si l'on se borne à les appliquer aux hommes dépravés.

En commençant à s'éclairer, l'amour de soi fit

naître ces riantes doctrines du plaisir dont Aristippe fut le chef dans les écoles de la Grèce. Parmi ceux qui donnèrent de nouveaux charmes à sa morale indulgente, s'il m'est permis de citer un poète, je rappellerai les aimables leçons d'Horace. Mais l'écrivain qui sut le mieux perfectionner cette philosophie, qui sut la rendre aussi douce que sage et non moins élevée qu'attrayante, c'est notre Montaigne.

On doit également rapporter à l'amour de soi une philosophie bien différente, qui dégrade l'homme en voulant le réduire au bonheur négatif. Hiéronyme de Rhodes enseigna tristement, dans une école peu fréquentée, que le souverain bien est l'absence de la douleur.

Il est des systèmes qui participent à-la-fois de ceux des sophistes et de ceux des véritables moralistes. Leurs auteurs pensent que les calculs de l'amour de soi doivent nous déterminer à pratiquer la tempérance et la bienveillance; par conséquent ils s'éloignent des sophistes : mais ils s'en rapprochent par les expressions qu'ils emploient. La morale d'Épicure repose sur la volupté, et celle

d'Helvétius sur l'intérêt personnel. Leurs doctrines seront toujours susceptibles de recevoir deux interprétations; toujours elles auront des sectateurs méprisables et d'autres dignes d'estime, parce que les uns prendront les mots au sens propre et vulgaire, tandis que les autres les concevront dans un sens métaphorique et plus élevé. Épicure, Helvétius, appartiennent encore aux sophistes sous ce rapport qu'ils ont en vue seulement un bonheur terrestre, et qu'ils anéantissent l'homme au tombeau.

Gassendi perfectionna le système d'Épicure, dont il se disait modestement l'interprète. Il définit les mots de manière à ne laisser aucun doute sur le sens qu'il leur donne; puis il complète, par des espérances religieuses, la philosophie de son maître.

Locke, puisant ses lumières dans l'expérience, et voyant que la nature nous dispose à fuir les sensations pénibles, à chercher les sensations agréables, jugea que ces deux véhicules déterminent toutes nos actions. Il n'a laissé sur la morale que des idées éparses; mais ses travaux

en métaphysique le rendront l'éternel honneur de l'école où la philosophie prend pour guide l'amour de soi.

Jean Clarke ne voit en nous que des vertus intéressées. Considérant la vie présente et la vie à venir, il fait naître la morale de l'intérêt actuel et de l'intérêt futur de l'homme.

Plusieurs philosophes, sans prétendre que toutes nos actions dérivent de l'amour de soi, nous présentent le bonheur comme un but général. Aristote place d'une manière ingénieuse chaque vertu entre deux vices; et nous conduit par la modération, à travers de doubles écueils, vers la félicité qui selon lui est le bien suprême, le bien pour lequel nous recherchons tous les autres.

Shaftsbury est le moraliste qui me paraît avoir le plus épuré l'amour de soi. Il se plaît à faire briller le bonheur à nos yeux; les vertus auxquelles il nous invite sont intéressées; c'est pour nous-mêmes qu'il nous presse de restreindre nos affections privées, et de développer nos affections sociales. Il est loin cependant de vouloir nous rabaisser à de froids cal-

culs; souvent ses pages nobles et touchantes semblent être animées d'une inspiration divine.

Dans cet exposé rapide des principaux systèmes produits par l'amour de soi, nous avons vu ce sentiment, d'abord aveugle et grossier, s'éclairer, s'épurer par degrés.

SECTION II.

Sociabilité. Desir d'être utile à nos semblables.

Un philosophe très peu lu de nos jours, mais dont les écrits ont avancé en Europe la civilisation, Pufendorff, pense que l'homme n'est un être moral que parce qu'il est un être sociable; et que ses devoirs ne pouvant s'accomplir, ni même exister que dans la société, ils dérivent tous d'un seul, de celui qui nous prescrit de conserver, d'améliorer, d'embellir la vie sociale. Pufendorff donne en conséquence ce précepte fondamental: *Travaillez autant qu'il est en votre pouvoir à procurer, à maintenir le bien de la société humaine en général.* La direction de cette

sage doctrine fit désigner sous le nom de *socialistes*, les disciples de son auteur.

Cumberland établit que *le bien commun est la suprême loi ;* puis il fait naître de cette loi son précepte moral : *Exercez une bienveillance universelle envers tous les êtres raisonnables.* Ce philosophe s'élève contre ceux qui donnent le bonheur individuel pour but à nos efforts, tandis que selon lui nous devons être uniquement occupés du bien général. Appartenant à un tout, nous participons aux avantages qu'il obtient : voilà, dans les idées de Cumberland, le seul point de vue sous lequel il nous soit permis de considérer notre félicité ; c'est pour le tout que nous devons agir, parler, penser, en un mot exister.

Une philosophie puisée dans l'amour de nos semblables est, en général, celle des moralistes anglais ; mais aucun d'eux n'offrit une théorie plus désintéressée que celle de Hutcheson. C'est lui qui, plein d'enthousiasme pour la vertu et la beauté, ne put concevoir qu'elles nous fussent révélées par des sens grossiers, et soutint qu'il existe un sens moral, une faculté de recon-

naître immédiatement le juste et l'injuste, le beau et le difforme. Selon lui, la vertu consiste dans l'amour de nos semblables. Plus nos affections embrassent d'êtres intelligens, plus elles sont vertueuses; ce caractère s'affaiblit en elles, à mesure qu'elles se restreignent, et passent du genre humain à la patrie ou de la patrie à la famille; leur mérite est à son plus faible degré lorsqu'elles se concentrent sur un seul individu, par exemple, sur un fils ou sur un ami. Quant à l'amour de soi, jamais il ne saurait devenir vertueux, il peut seulement être innocent. Hutcheson exige que la bienveillance soit désintéressée, et pense même qu'elle s'altère si l'on agit en vue du témoignage heureux que rend une bonne conscience.

Un des plus attrayans systèmes est celui de Samuel Clarke. Le précepte moral de ce philosophe nous prescrit d'agir avec tous les êtres d'une manière conforme à leur nature, c'est-à-dire propre à leur faire atteindre leur destination. Les effets de ce précepte s'étendent aux trois espèces de créatures, inertes, sensibles, raisonnables. Le disciple fidèle de cette morale bien-

faisante traite un arbre comme un être destiné à croître, à porter des fleurs, à donner de l'ombre et des fruits, à se multiplier ; il prend soin dans l'occasion de redresser sa tige, de le rendre plus utile, plus beau, de confier à la terre les germes qui le reproduiront. Il traite l'animal comme un être vivant et sensible ; il se garde de le frapper sans nécessité, veille à sa conservation, et s'interdit d'en exiger des services pour lesquels ne l'a pas formé la nature. Enfin, avec un homme, il se conduit comme avec un être moral : il ne le soumet point à des volontés arbitraires, il agit sur lui par des moyens conformes à la raison ; et s'occupe non-seulement de son existence physique, mais encore de son intelligence qu'il doit éclairer et de son caractère qu'il doit ennoblir. Cette admirable et touchante morale eût jeté plus d'éclat, si l'auteur n'eût pris peine à l'envelopper d'une aride et froide métaphysique.

On peut rapporter au principe de sociabilité le système qu'Adam Smith développe dans un ouvrage remarquable par une foule d'aperçus

ingénieux et d'observations profondes. Tout homme par sa nature a la faculté de se mettre, jusqu'à un certain point, à la place des autres hommes, et de sentir ce qu'ils éprouvent. Dans cette situation, il voit ce qui se passe en eux; il connaît leurs desirs, et n'en étant pas troublé comme eux, il les juge avec impartialité. S'il ressent de la sympathie pour ceux à la place desquels il se met ainsi, leurs actions sont justes, leurs vœux sont légitimes; au contraire, ces actions et ces vœux sont coupables ou du moins répréhensibles, si la sympathie ne s'éveille point dans l'âme du témoin désintéressé. Le précepte qui naît des observations de Smith est celui-ci: *Agis toujours de manière à ce qu'un spectateur impartial de tes actions sympathise avec toi, c'est-à-dire se plaise à t'approuver.*

SECTION III.

Desir d'obéir à Dieu et de lui plaire.

Crusius, philosophe allemand, exprime avec clarté le précepte général qui naît de ce mobile

d'actions. Tous les devoirs, à ses yeux, sont des devoirs envers la Divinité; et sa maxime fondamentale est celle-ci : *Fais par obéissance pour les ordres de ton Créateur, tout ce qui est conforme à sa perfection, à l'amélioration de ta propre nature, et à tes rapports avec les êtres qu'il a produits.*

Quand notre esprit essaie de contempler l'auteur immuable des existences fugitives, il peut, dans l'immensité des perfections divines, être ravi par une d'elles plus qu'il n'est frappé par les autres. Les attributs de l'Éternel qui me semblent donner naissance à des doctrines morales plus ou moins distinctes, sont la bonté, la sagesse, la justice et la puissance.

Platon eut un génie éminemment théologique et poétique. Au milieu de ses idées éparses, de ses conceptions quelquefois bizarres, souvent ingénieuses, brillantes, élevées, il est difficile de saisir sa pensée dominante. Si j'interroge ses disciples, les plus nombreux me répondent que son principe d'actions, son principe chéri est le desir de ressembler à Dieu (1). Ce desir ne peut

être enfanté que par une affection vive pour la bonté suprême. La perfection des qualités de l'être infini ne permet pas aux nôtres d'en approcher : comment lui ressembler en sagesse, en justice, en puissance? mais la contemplation de sa bonté n'accable point notre faiblesse. Ainsi, dans le nombre de ses perfections, la bonté est celle dont il paraît le moins difficile que l'âme humaine offre un léger reflet; et par une métaphore hardie, mais assez juste pour qu'elle soit devenue populaire, on a dit que verser des bienfaits, c'est ressembler à la Divinité.

L'amour de la bonté suprême, en s'exaltant, produit les doctrines mystiques dont nous pouvons former plusieurs classes.

Née d'une source pure, une douce mysticité nous émeut et nous charme à la lecture de quelques écrits échappés du cœur de Fénélon. Des moralistes mystiques plus ardens, veulent perfectionner leurs disciples en les plongeant dans un état d'extase; entraînés par les songes d'une imagination enflammée, il croient avoir des rapports immédiats avec des êtres surnaturels, avec

Dieu même : ainsi délirèrent un grand nombre de platoniciens d'Alexandrie. Parmi les enthousiastes que séduisent de telles chimères, les uns restent fidèles aux devoirs sociaux; les autres se perdent dans les derniers excès de la mysticité, où non-seulement l'esprit se trouble, mais encore où le cœur se déprave. Des mystiques enseignent que les bonnes œuvres sont inutiles et même dangereuses, parce qu'elles dérobent un temps que réclament la prière, l'amour et l'extase. Dans leur spiritualisme absolu, quelques-uns font tellement abstraction du corps, qu'en se livrant à des prostitutions dégoûtantes, ils ne croient point altérer la pureté de leur âme.

Si le moraliste est frappé surtout de la sagesse de l'Éternel, il le contemple avec respect comme auteur de l'ordre. On connaît mal les stoïciens quand on sait d'eux seulement quelques maximes exagérées; essayons d'exposer avec clarté le principe fondamental de leur doctrine. Un homme qui mettrait en pratique tous les préceptes contenus dans le traité des *Offices*, serait sans doute aux yeux de la plupart d'entre nous le vivant

modèle de la vertu. Cependant un stoïcien, en reconnaissant que cet homme fait mieux d'agir ainsi que d'une manière opposée, refuserait de le nommer vertueux; et Cicéron lui-même a soin de déclarer qu'il se borne à parler des devoirs imparfaits. La vertu, dit le sage du Portique, n'est pas une action; c'est un principe d'actions. Pour être vertueux, continue-t-il, mets le génie qui est en toi en harmonie avec le génie qui gouverne les mondes : ce ne sera plus par de vulgaires motifs et dans de courts intervalles que tu feras le bien; tes actions, tes discours, tes pensées, dirigés vers un seul but par le principe le plus élevé, formeront un tout homogène et pur; tu seras un agent de la Divinité, occupé sans cesse de seconder ses vues d'ordre général; alors, mais seulement alors, ta vie méritera le nom de vertueuse. Tel fut le mobile donné par une doctrine célèbre qui, dans Rome avilie, fit encore jaillir de grandes âmes, éternels objets de vénération pour quiconque est sensible à la beauté morale.

Une idée à peu près semblable à celle des

stoïciens forme la base du traité de Malebranche sur la morale. Selon ce philosophe, on ne peut être vertueux qu'avec l'amour de l'ordre ; cet amour est la vertu fondamentale, universelle, l'unique vertu qui renferme toutes les autres. Affaibli dans nos âmes par le péché, l'amour de l'ordre peut être ranimé en partie par nos propres forces, en partie par le secours de la Divinité.

La bonté et la sagesse sont les attributs de l'Être éternel d'où naissent les doctrines religieuses les plus conformes aux besoins de notre âme. Un rapprochement rigoureux, entre les fautes d'un être plein d'imperfections et la justice d'un être parfait, accable la pensée. Certainement la sévérité n'existe point en Dieu, car elle est un excès, et tout excès est un signe de faiblesse; mais notre entendement débile semble disposé à la confondre avec une exacte justice. Aussi, quand la justice est l'attribut divin qui se présente avec le plus de force à l'esprit des moralistes, leurs systèmes prennent une teinte mélancolique et sombre, teinte remarquable

dans les *Essais* de Nicole qui, d'ailleurs, offrent beaucoup d'observations pleines de sagacité; et dans les *Pensées* de Pascal, le plus éloquent et le plus hardi contempteur de nos misères.

Nous touchons à une nouvelle aberration du principe religieux. Toutes les âmes qui s'élèvent vers Dieu sont frappées de sa puissance, tant cet attribut est inséparable de sa nature *. Mais si l'on isole des autres qualités de l'Éternel sa puissance absolue, on ne crée plus que d'effroyables systèmes; on place dans le ciel un maître qui ressemble aux despotes de la terre, ou plutôt qui en diffère par une force incalculable pour saisir, tourmenter et désoler les victimes de ses haineux caprices. Ce n'est plus un Dieu, c'est un être malfaisant qu'on adore; et pour me servir d'une expression de Shaftsbury, c'est le *démonisme* qu'on propage.

* Les théistes de l'antiquité n'avaient point, il est vrai, l'idée d'un Dieu créateur, dont la volonté a tiré l'univers du néant; cependant, puisqu'ils le considéraient comme architecte des mondes, et comme ayant imposé l'ordre au chaos, ils voyaient en lui un pouvoir immense.



SECTION IV.

Desir de se conformer à une idée abstraite de morale.

Wollaston rend plausible une opinion singulière. J'énoncerais ainsi son précepte fondamental : *Sois vrai dans toutes tes actions*. Si l'on en croit ce philosophe, une action exprime toujours une proposition ; et la vérité ou la fausseté de cette proposition fait seule la justice ou l'injustice de l'action. Deux exemples vont éclaircir sa théorie. Le brigand souillé du meurtre d'un homme est coupable, parce que son attentat suppose qu'il a dit : J'ai le droit de disposer de la vie de cet homme. Le mensonge est tellement ce qui constitue son crime que, si l'on pouvait rendre la déclaration vraie, l'action serait légitime ; comme il arrive lorsque, dans le cas d'une juste défense, on fait succomber l'assassin par qui l'on est attaqué. On est innocent alors, parce que l'action qu'on a faite exprime cette proposition vraie : J'ai le droit de défendre ma vie, même aux dé-

pens des jours de celui qui veut me l'ôter. Agir en se conformant à la vérité, tel est donc le principe de l'ingénieux et subtil Wollaston.

Cudworth fonda la morale sur les idées archétypes de Platon. Pensant que les lois morales ne peuvent être nées de nos législations contradictoires et variables, ni de l'expérience qui constate et ne crée pas, ni même de la volonté divine, puisqu'elle n'est point arbitraire, et que par conséquent elle est soumise à ces lois, il cherche leur origine dans les *idées nécessaires et éternelles du bien.* C'est en nous efforçant de conformer nos actions à ces idées, que nous pouvons pénétrer dans le sentier de la sagesse.

Kant est un des philosophes les plus sévères qui jamais aient enseigné la morale. Dans son système, nous ne pouvons nous élever à la vertu qu'en obéissant à *la loi du devoir*, sans être excités par aucune autre considération que celle d'accomplir cette loi. Ni les besoins de la société humaine, ni la satisfaction qu'éprouve un homme de bien, ni les récompenses éternelles que Dieu lui a promises, n'offrent aux yeux du

philosophe de Kœnigsberg des considérations assez pures, assez désintéressées pour imprimer un caractère vertueux à nos déterminations : c'est uniquement par respect pour le devoir qu'il faut obéir aux lois morales. Kant attribue à la raison le pouvoir de reconnaître ces lois. La raison est, selon lui, l'autorité législative qui, régnant sur le domaine de la liberté, nous intime les lois morales et leur soumet nos volontés. Sa doctrine austère, inflexible, élevée, le conduit à cette maxime : *Obéis à la raison, de manière que la pensée qui te détermine dans un cas particulier, mérite d'être érigée en loi universelle pour tous les cas semblables.*

Dugald Stewart donne ce précepte analogue au précédent : *Parmi les divers motifs qui peuvent déterminer vos actions, choisissez toujours celui qui naît du devoir dégagé de toute autre considération.* Après avoir établi ce principe, le philosophe écossais, suivant une route populaire, trace d'une manière simple et complète nos différens devoirs.

Le métaphysicien Fichte est le premier qui ait

employé le mot *absolu*, dans le sens que des philosophes lui donnent aujourd'hui. C'est assez d'expliquer ce mot pour indiquer comment il peut servir à fonder un système de morale. Il y a des pensées vraies, des faits vrais; ces pensées, ces faits ne contiennent pas toute la vérité; ils en reçoivent une émanation qui leur donne la qualité par laquelle nous les distinguons des pensées fausses et des faits inexacts. Puisque la vérité peut se diviser et se répandre ainsi, elle existe quelque part; il y a une idée archétype du vrai. Le juste, le beau et les autres notions de ce genre, donneraient lieu à des observations semblables. La réunion de toutes les idées archétypes morales, ou une idée archétype qui les embrasse toutes prend le nom d'absolu. La raison nous la fait connaître. De son existence et de la connaissance que nous en avons, résulte le devoir de mettre nos actions en rapport avec cette idée souveraine. Le précepte général pour les partisans de cette doctrine sera donc : *Conforme-toi à l'absolu.*

SECTION V.

Desir de se perfectionner.

L'École de Leibnitz et de Wolff adopta ce noble mobile; mais elle aimait un appareil scientifique qui souvent rend obscures et presque inutiles les pensées les plus dignes d'élever et de toucher les âmes. Il s'agissait de se former une idée de la perfection: Leibnitz ne se borna point à examiner l'homme; embrassant l'universalité des êtres, il voulut que sa définition fût applicable même à la perfection considérée dans ses rapports avec les êtres inanimés. En suivant les raisonnemens de ce philosophe, on trouve que *l'accord des diverses parties d'un objet pour former un tout unique constitue sa perfection*; et que l'homme par conséquent doit s'étudier sans cesse à donner de l'unité à toutes les opérations de ses facultés. Cependant Wolff ne resta pas toujours dans de si hautes régions; il s'occupa de philosophie pratique beaucoup plus que son maître, et l'on peut exprimer ainsi leur pré-

cepte général : *Fais tout ce qui peut contribuer à te perfectionner, et à rendre les autres meilleurs; évite tout ce qui produirait des effets contraires.*

Si des philosophes ont obscurci par leurs démonstrations métaphysiques, le précepte si clair *perfectionne-toi*, d'autres, sans l'établir d'une manière dogmatique, ont suivi son impulsion heureuse. Socrate qui reste après tant de siècles, parmi les hommes dont le but est de guérir nos âmes, ce qu'est encore Hippocrate parmi ceux qui s'occupent de guérisons moins utiles, Socrate eut évidemment pour premier mobile le desir de se perfectionner. Sans écrire d'ambitieux traités, ce sage veille sur son âme, l'embellit et l'épure : voulant aider les autres à s'acquitter de pareils soins envers eux-mêmes, chaque fois qu'il peut en saisir l'occasion, il inspire une vertu ou jette du ridicule sur un vice, il propage une vérité ou combat une erreur. *Perfectionne-toi*, est le conseil que dans ses entretiens il reproduit sous mille formes diverses.

Franklin n'a jamais réuni les matériaux d'un ouvrage qu'il eut toujours le desir de composer;

il remplit tellement d'actions utiles sa longue carrière, qu'il n'eut pas le temps d'écrire sa théorie. Son livre devait être intitulé *l'Art de la vertu*. On en trouve quelques fragmens dans ses Mémoires; il y parle du projet qu'il avait formé très jeune, d'atteindre à la perfection morale; et même il indique les moyens ingénieux dont il faisait usage pour accomplir la tâche qu'osait s'imposer sa grande âme.

Un des plus sages moralistes allemands, Feder, pense que le desir du bonheur est la première loi de notre nature, que cette loi peut seule donner une base inébranlable à la morale, et pour ainsi dire, sanctionner toutes les autres lois. Craignant néanmoins les écarts dans lesquels pourrait nous entraîner ce mobile, Feder veut qu'après avoir commencé par l'employer, on lui substitue bientôt cet autre mobile qui nous dirige vers le perfectionnement de toutes nos facultés, que celui-ci obtienne le premier rang, et nous soumette à son empire.

Les doctrines si variées des éclectiques peuvent se rapporter au principe d'actions qui nous

occupe dans cet instant. Les éclectiques ne suivent les lois d'aucun maître, ils puisent des lumières dans toutes les écoles, et chacun d'eux garde son indépendance : toutefois un lien commun les unit; et le desir de se rendre meilleurs donne l'impulsion à leurs diverses doctrines.

Une longue série de systèmes s'est déroulée sous nos yeux. A notre point de départ, nous avons vu ces doctrines qui invitent l'homme à se plonger dans l'intempérance et l'égoïsme ; nous venons de nous arrêter à celles qui le sollicitent d'ennoblir toutes ses facultés, et de leur donner un harmonieux accord.

SECTION VI.

Septicisme.

Ne peut-on me reprocher une omission importante, et me demander où je place les sceptiques ?

Si j'écrivais une histoire de la métaphysique, je diviserais d'abord les philosophes en deux classes; celle des dogmatistes et celle des sceptiques.

Il est nécessaire, en métaphysique, de commencer par décider ou du moins par discuter si nous pouvons savoir quelque chose; mais en philosophie morale, le sens commun a plus d'empire, et les sceptiques jouent un rôle moins important. Nous les verrons se placer d'eux-mêmes dans quelques-unes des subdivisions précédemment indiquées.

Ceux dont les doutes s'étendent même aux notions morales, ceux qui mettent en problème si l'on peut distinguer le juste de l'injuste, sont de véritables sophistes. Un tel scepticisme se change presque inévitablement en un dogmatisme effronté; car il serait trop difficile, trop contraire à notre nature de tenir long-temps la balance égale entre le vice et la vertu. Quand on se décide à les mettre au même rang, on est bien près de croire que l'honnête homme est dupe et que le fripon seul est habile.

Les véritables sceptiques, philosophes très dignes d'estime, cultivent d'autant mieux la science de la vie qu'ils sentent la vanité des ambitieuses sciences que nous lui préférons. Ces

philosophes n'éteignent point en eux les notions nécessaires pour vivre en paix, et pour faire le bien dans la société. Quand notre Descartes se plaça dans un état de doute presque absolu, il retint quelques maximes sous la sauve-garde desquelles il mit sa vie pratique. Il décida : 1° qu'il obéirait aux lois de son pays et à la religion dans laquelle il était né, qu'il se conformerait aux opinions les plus modérées et aux exemples des hommes les plus estimés; 2° qu'il exécuterait avec fermeté les projets auxquels il se serait une fois déterminé; 3° qu'il chercherait à triompher de lui-même et de ses desirs, bien plus qu'à changer la fortune et l'ordre des choses; 4° enfin, qu'il continuerait de cultiver sa raison pour avancer, autant qu'il lui serait possible, dans la route de la vérité en suivant la méthode qu'il s'était prescrite. (2)

C'est pitié de voir reproduire encore, dans des ouvrages sérieux, les fables ridicules imaginées contre Pyrrhon. Ce sage était en une haute estime parmi ses compatriotes qui lui conférent des fonctions honorables; et qui, par reconnais-

sance pour les effets heureux que ses leçons produisaient sur la jeunesse, exemptèrent les philosophes du paiement des impôts. Ces faits avérés peuvent-ils se concilier avec les récits qui transforment Pyrrhon en un méprisable insensé? A quelque degré qu'on porte le scepticisme théorique, il perd de sa force au sortir de l'école. On ne doute pas qu'on ait besoin de satisfaire la faim et la soif; et quiconque mérite le nom de philosophe ne met pas plus en doute s'il faut accomplir les lois de l'humanité.

Quelques sceptiques ont tellement séparé la science de la vie des autres sciences, qu'ils se sont attachés à des doctrines particulières de morale, ou même qu'ils en ont créé et les ont soutenues dogmatiquement. Hume s'est efforcé d'ébranler tous les fondemens du savoir humain; il a cependant écrit un système de morale qui se rapporte au dernier principe d'actions dont j'ai parlé, au désir de se perfectionner. Hume nous invite à cultiver quatre espèces de qualités; les unes utiles ou agréables à nous-mêmes, les autres utiles ou agréables à la société.

Cependant, il est vrai de dire que la plupart des partisans du scepticisme sont éclectiques en morale. Tels étaient les nouveaux académiciens qui comptèrent avec orgueil Cicéron parmi leurs disciples. Pleins de respect pour la vérité, et convaincus de notre faiblesse, ces philosophes se défiaient des jugemens humains; ils adoptaient provisoirement les idées qui leur paraissaient justes, et continuaient leurs recherches, disposés à laisser sans regret leurs opinions du jour, si le lendemain leur en apportait de plus sages. Bien qu'ils regardassent seulement comme probable ce que nous disons être certain, jamais, au milieu de la fluctuation de leurs idées, ces hommes intègres et de bonne foi ne doutèrent si l'on doit accomplir ses promesses, aimer sa famille et secourir les malheureux; mais les vues particulières du stoïcisme, du platonisme, du péripatétisme, étaient tour-à-tour admises ou rejetées, selon le degré de sagesse qu'elles semblaient offrir aux amis du paisible éclectisme de la nouvelle académie.

Tous les sceptiques dont la raison n'est pas

égarée, voient au moins dans les règles nécessaires à la conduite de la vie, un caractère de probabilité qui suffit pour exercer sur eux la même influence que la certitude exerce sur nous. Lorsqu'il s'agit de désigner leur place parmi les moralistes, on peut dire : Ce sont de modestes éclectiques, étrangers à tout dogmatisme.



CHAPITRE VII.

EXAMEN AUQUEL DOIT DONNER LIEU LE TABLEAU PRÉCÉDENT.

Le tableau que je viens de tracer serait plus curieux qu'instructif, si je n'essayais de tirer quelques conséquences des faits qu'il présente. C'est peu d'avoir montré comment les divers systèmes de morale se rapportent à un petit nombre de principes d'actions ; il faut examiner quelle est la valeur de chacun de ces principes, c'est-à-dire quel est le degré de puissance de chacun d'eux pour conduire les hommes au but que se proposent les moralistes. Diverses routes se sont offertes à nos regards : n'en est-il qu'une seule où l'on puisse pénétrer sans craindre de s'égarer? en est-il plusieurs? toutes sont-elles utiles? quels sont leurs avantages et leurs dan-

gers? De pareils sujets sont, à mes yeux, les plus dignes d'occuper un esprit qui cherche à s'éclairer. Le point difficile est de porter dans leur examen cette impartialité sans laquelle on n'arrive qu'à de vains résultats, ou plutôt sans laquelle on trompe les autres et peut-être soi-même.

Il semble que chercher la vérité soit pour l'homme un travail trop pénible, et que s'imaginer l'avoir trouvée soit le parti qui convienne à sa faiblesse ainsi qu'à son orgueil. A peine a-t-il choisi légèrement ou reçu du hasard un système, qu'il veut que toutes les parties de sa doctrine soient expliquées d'une manière favorable pour elle, et que les théories qui s'éloignent de la sienne soient toujours interprétées à leur désavantage. Les opinions deviennent bientôt méconnaissables quand on les présente avec une partialité si commode pour la vanité, la paresse et l'ignorance. On finit par exposer les systèmes avec autant d'infidélité qu'en mettrait dans ses tableaux un artiste qui, pour observer la nature, ferait usage de verres colorés.

Je ne puis assez m'étonner de la manière dont souvent on nous donne des leçons de philosophie. Souvent un écrivain exalte son système, décrie ceux de ses adversaires; et c'est ainsi qu'il prétend former nos âmes à l'amour de la vérité! Que j'aurais bien plus d'obligations à l'homme qui, m'inspirant la modestie par son exemple, retracerait les diverses théories morales, indiquerait leurs avantages, leurs inconvéniens, et me préparerait ainsi à faire entre elles un choix éclairé!

Lorsque nous nous hâtons de décider qu'une opinion est fausse, nous oublions sans doute combien il y a d'amour-propre dans les jugemens précipités, et combien il y a de sottise dans l'amour-propre. En général, les mots *cela est évident*, *cela est absurde*, sont des mots d'écoliers. Au milieu de la diversité des opinions humaines, considérons combien de gens d'un esprit distingué et d'un cœur droit ont tenu pour faux ce qui nous semble vrai, pour certain ce qui nous semble douteux; nous craindrons, en nous disant exclusivement raisonnables, de

nous rendre ridicules aux yeux de la raison.

On n'approche qu'avec lenteur de la vérité; pour s'instruire, il faut examiner bien plus que juger. Lorsqu'un système nous étonne et nous blesse par sa singularité, au lieu d'être prompts à le condamner, examinons comment l'auteur a pu se faire illusion et juger exactes les idées qu'il énonce. En suivant ses raisonnemens avec soin, tantôt nous verrons qu'une première erreur, imprudemment admise, a fait naître les autres et les rendait inévitables; tantôt nous verrons que des pensées justes sont devenues par degrés moins pures, et qu'en s'altérant toujours davantage, elles ont fini par amener des résultats absurdes. Alors seulement nous serons en état de réfuter avec précision et clarté une obscure et vaine théorie. Souvent aussi, rappelés à l'indulgence par un sage examen, nous trouverons soutenables les opinions qui nous paraissaient choquantes; car il n'en est guère qui n'aient rien de spécieux, et qui ne puissent avoir pour défenseurs des hommes d'un esprit élevé et d'un caractère estimable. Quelquefois enfin, nous avoue-

rons que notre premier jugement était tout-à-fait erroné, et nous admirerons des vues profondes où nous n'avions d'abord aperçu que des rêveries. Toujours nous apprendrons, par nos recherches, à connaître l'esprit humain; et nous nous instruirons surtout à nous défier de nous-mêmes.

Pour juger la rectitude et le pouvoir des différens principes d'actions que nous allons mettre en balance, pour discuter la question de savoir quel est le principe générateur de la morale, pénétrons-nous d'impartialité. Je vais considérer chaque principe, non tel que des écrivains peuvent l'avoir modifié dans l'intention de l'exalter ou de le rabaisser, mais tel qu'il est en lui-même. Je ne parlerai point en avocat qui cherche des idées subtiles, afin de rendre tour-à-tour spécieuses des causes opposées; je parlerai en homme qui, voulant s'éclairer lui-même, présente fidèlement toutes les doctrines, sans exagérer leur mérite et sans affaiblir leurs dangers. S'il arrivait que, dans cet écrit, je parusse quelquefois me plaire à soutenir le pour et le contre, ce se-

rait parce qu'en exposant des opinions avec impartialité, la bonne foi même peut entraîner à prendre successivement le ton de leurs partisans et celui de leurs antagonistes.



CHAPITRE VIII.

DE L'AMOUR DE SOI.

Il y a sur l'amour de soi plusieurs opinions bien distinctes parmi les moralistes.

Quelques-uns condamnent ce sentiment d'une manière absolue, et veulent l'anéantir. A les en croire, il corrompt toute détermination sur laquelle il exerce une influence même légère. A les en croire, le mérite des actions les plus utiles est détruit si l'on ose goûter le plaisir de les avoir faites. J'examinerai plus tard si ces moralistes sont réellement les seuls qui s'élèvent à de hautes pensées, ou s'ils se livrent à de dangereuses chimères.

D'autres philosophes croient que, pour diriger les hommes, il est prudent de s'adresser d'abord à l'amour de soi; mais qu'ensuite il faut

substituer un mobile plus noble et plus pur à ce premier mobile, qui s'égare aisément. Les rigides moralistes dont je parlais il n'y a qu'un instant, réprouvent cette manière de nous instruire. Ceux qui l'emploient, disent-ils, commencent par flatter une disposition funeste; la vertu n'admet point une telle condescendance. Il est cependant difficile, si l'on consulte l'expérience, de ne pas trouver leurs reproches exagérés. J'ai lu, dans la relation d'un voyage, que les ministres de la religion anglicane obtiennent en Afrique bien moins de conversions que les frères moraves. Les missionnaires anglicans se hâtent de faire construire grossièrement une espèce de temple; ils croient ne pouvoir trop tôt y rassembler les sauvages pour les prêcher et les instruire. Les missionnaires moraves font d'abord bâtir un magasin; ils arrachent à une vie misérable les pauvres gens au milieu desquels ils arrivent; ils les rendent plus heureux, par cela même plus doux et plus sociables. Alors ils leur apprennent quel noble motif a déterminé des hommes qui ne les connaissaient point à braver

les fatigues, les dangers, pour venir améliorer leur sort ; et ils trouvent des âmes disposées par la reconnaissance à s'ouvrir aux lumières de l'Evangile, dont elles ont déjà goûté les bienfaits.

Enfin, des moralistes que nous verrons se diviser bientôt, s'accordent à nous donner constamment pour guide le sentiment naturel, impérieux, qui nous fait desirer le bonheur.

Si la morale peut naître de l'amour de soi, ce mobile a de grands avantages sur les autres. C'est celui qui pénètre le plus facilement dans nos âmes. Les philosophes qui nous invitent à le suivre n'ont pour ainsi dire besoin ni d'exhortations, ni de preuves. En disant, *tu cherches le bonheur, je vais t'en indiquer la route*, on part d'un fait, on prend l'homme tel qu'il est, pour l'éclairer et le conduire au bien. Si l'on commence par une autre pensée son instruction morale, on est obligé de former d'abord son esprit pour lui faire goûter ensuite le principe par lequel on veut le diriger. Ce principe n'est donc pas le premier d'où sortent naturellement les règles de la vie. On se trouve dans la nécessité

de démontrer son importance par des argumens qui ne soumettent pas tous les esprits, ou de le faire adopter de confiance, ce qui ne prouve point en sa faveur, ou d'annoncer que pour notre propre félicité nous avons intérêt à le suivre, ce qui est une manière indirecte de l'abandonner, et de reconnaître que le premier principe, le principe générateur est réellement l'amour de soi.*

S'il en est de la morale comme de toutes les autres sciences, si pour nous l'enseigner on doit

* On peut observer que souvent les moralistes qui choisissent d'autres mobiles, reviennent indirectement à celui dont nous sommes occupés. Malebranche dit dans son Traité de morale : *L'amour-propre ou le desir invincible d'être heureux, est le motif qui doit nous faire aimer Dieu, nous unir à lui, nous soumettre à sa loi.* Tertullien, cité par Pascal, dit : *On ne quitte les plaisirs que pour des plaisirs plus grands.* Mais les amis de la vérité doivent rarement tirer de graves conséquences d'une phrase isolée. Il faut embrasser l'ensemble d'un ouvrage pour connaître et pour apprécier la théorie de l'auteur. Autrement, les livres ressemblent à des arsenaux, où chaque parti peut aller prendre des armes.

faire passer notre esprit du connu à l'inconnu, il est naturel de rappeler d'abord que l'homme naît sensible au plaisir et à la douleur; puis de nous indiquer les moyens d'obtenir l'un et d'éviter l'autre. Alors, disent les partisans de cette manière de procéder, la morale est appropriée à nos véritables besoins; alors elle est exempte de déclamations et de subtilités.

Mais un système de morale qui repose sur le desir du bonheur, peut-il être rigoureusement vrai? L'amour de soi est-il donc notre unique mobile?

De vicieux contempteurs de l'espèce humaine prétendent que nos sentimens les plus purs en apparence, couvrent l'égoïsme et l'hypocrisie, que sous des dehors de franchise, de générosité, d'amitié, nous essayons de tromper ceux qui nous entourent. De pareilles accusations dirigées contre quelques individus sont justes; mais, si l'on veut en flétrir le genre humain, elles ne déshonorent que leurs auteurs. Laissons les sophistes; ce n'est pas leur opinion qu'il s'agit d'examiner. Des métaphysiciens pensent que

l'amour de soi, sentiment nécessaire à notre existence, innocent en lui-même, également capable de nous conduire au bien quand il est éclairé, et de nous entraîner au mal quand il est aveugle, que l'amour de soi, dis-je, est le mobile de toutes nos actions; qu'il produit à notre insu nos résolutions les plus désintéressées en apparence; et que, déguisé sous mille formes diverses, il est toujours reconnu par un habile observateur.

On a beaucoup et souvent mal argumenté contre ces philosophes. On leur demande ce que c'est qu'aller à la mort par amour de soi, et comment l'intérêt se retrouve dans l'héroïsme des martyrs. L'exemple est mal choisi : un martyr étant certain que des souffrances de peu d'instans auront pour prix une éternelle félicité, le plus simple calcul doit le déterminer à braver ces douleurs passagères. Mais quand il s'agirait d'un stoïcien qui, sans espoir d'une autre vie *,

* Les stoïciens différaient entre eux d'opinion sur notre destinée future. Les uns croyaient à l'immortalité de l'âme;

s'est dévoué pour son pays à la mort, sa résolution pourrait s'expliquer encore par son intérêt propre. Il y a des circonstances où l'homme, sous le poids d'une inflexible nécessité, ne peut choisir qu'entre deux maux : il suit alors son intérêt si, comme on n'en saurait douter, il accepte de ces deux maux celui qu'il juge le moins horrible. Lorsqu'un stoïcien avait le choix de mourir avec gloire en sauvant sa patrie, ou de lui refuser son secours et de traîner des jours déshonorés, au moins à ses propres yeux, pouvait-il, en consultant son intérêt, ne pas fuir la honte d'une telle existence?

Cette manière d'expliquer le dévoûment est plausible; mais n'est-il pas de vives inspirations qui n'ont aucun rapport avec les calculs de l'amour de soi? Un homme en aperçoit un autre que les vagues emportent; il s'élance, il est dans les flots avant d'avoir pu réfléchir; un mouve-

d'autres, à une prolongation limitée de la vie au-delà du tombeau; d'autres pensaient que notre existence finit sur la terre.

ment de sa nature bienveillante, un instinct de pitié ne l'a-t-il pas seul entraîné? Un métaphysicien peut espérer de retrouver encore l'amour de soi dans cette inspiration rapide; il la verra naître d'idées précédemment acquises, de raisonnemens antérieurs, dont l'intérêt sera la source première. Un homme, pour éviter la chute d'un corps prêt à l'écraser, se détourne avec une rapidité qui semble exclure toute réflexion; son mouvement cependant est le résultat de l'expérience et de l'habitude, qui rendent les calculs pour fuir le péril si prompts qu'ils sont inaperçus. Notre âme, dira le métaphysicien, se forme de même à la pitié, au dévoûment; son intérêt éclairé lui donne des leçons généreuses dont ensuite, au moment du danger, les effets se manifestent par des inspirations vives et subites.

Un raisonneur subtil peut expliquer par l'amour de soi tous les mouvemens de notre âme; mais la peine qu'il est obligé de prendre pour y parvenir annonce qu'il soutient une opinion peu naturelle. En dépit de ses ingénieuses recherches, la plupart des hommes croiront tou-

jours que les sentimens bienveillans naissent en nous, sans avoir besoin que l'amour de soi les produise. Mon système est le plus simple, dit le métaphysicien; j'explique par l'existence d'un seul mobile tous les phénomènes du cœur humain. Mais, d'abord, n'est-ce pas notre faiblesse qui nous dispose à penser que ce qui est simple est vrai? L'analogie entre ces deux qualités est-elle incontestable? Il n'y a rien de compliqué pour l'auteur des choses. Ensuite, le système dont je parle a-t-il réellement l'avantage que lui suppose un petit nombre de philosophes? Ce qui est simple à mes yeux, c'est ce qui est clair; et l'on me semble bien plus intelligible en disant que l'amour de soi et la pitié sont deux sentimens distincts, qu'en voulant expliquer comment le premier se transforme et devient le second, qu'il semble si souvent combattre.

Plus je m'étudie et plus j'observe les autres, plus je crois qu'il existe dans l'âme des sentimens généreux que l'intérêt éclairé peut rendre plus actifs, mais qu'il n'a point fait naître. Les doctrines morales qui nous présentent tous les

sentimens comme des transformations de l'amour de soi, ne me paraissent donc pas reposer sur une idée juste.

Mais, pour que le desir du bonheur produise un système de morale, il n'est point nécessaire que ce desir soit l'unique mobile des actions humaines; c'est assez qu'il ait sur l'âme une grande influence, qu'il se mêle à nos diverses affections, et qu'en le consultant, un philosophe puisse aisément tracer les règles de la vie. En général, le principe sur lequel se fonde un système n'est pas le seul principe d'actions que reconnaisse l'auteur; c'est celui qu'il juge le plus propre à nous guider dans le sentier que nous avons à parcourir. Pour tirer du besoin d'être heureux une doctrine morale, il n'est pas plus nécessaire que l'amour de nous-mêmes soit notre seul mobile, qu'il n'est indispensable aux doctrines fondées sur d'autres principes que cet amour soit banni de nos âmes. Le philosophe dont le système repose sur le desir du bien-être, recommande nécessairement à ses disciples d'aimer leurs semblables. Ce précepte et ses consé-

quences seront les mêmes, soit que l'affection pour les autres hommes naisse de l'amour-propre, soit qu'elle existe comme un sentiment tout-à-fait distinct de celui-ci. Je vois que souvent on fait grand bruit pour des opinions qui, en dernier résultat, n'ont pas d'influence dans la pratique.

Sans prétendre que le desir du bonheur enfante les seules doctrines raisonnables sur la science de la vie, ne doit-on pas le préférer aux autres mobiles, puisqu'il s'offre naturellement, qu'il exerce un empire irrésistible et doux, et qu'il conduit à de sages résultats? Faire un choix différent, c'est, selon des esprits éclairés, vouloir perfectionner les lois du Créateur; c'est vouloir entendre nos intérêts mieux que la Providence elle-même.

Entre la philosophie du bonheur et celles qu'on lui oppose, la plus grande différence peut-être c'est que la sagesse, à sa voix, quitte un masque sévère, et vient s'offrir aimable, enjouée, telle que le ciel l'a formée, et qu'elle eût toujours paru, si des pédans n'eussent pris peine

à la déguiser. Sans doute la plupart des théories produites par d'autres principes ne sont pas nécessairement austères ; elles ne deviennent tristes, sombres, que par de fausses interprétations ; mais la philosophie qui nous occupe est certainement, sous ce rapport, la plus difficile à corrompre.

Ses charmes cependant sont pour des esprits chagrins un sujet de censure. Mêlant le vrai avec le faux, ses antagonistes nous disent : La vertu exige de la force ; elle vit dans les combats, surmonte des obstacles et s'impose des sacrifices ; une facile théorie du bonheur, substituée à l'austère morale, bouleverserait ces idées éternelles. Plût au ciel, répondrai-je, qu'une main amie aplanît tellement le sentier du bien, qu'il fût possible aux êtres les plus faibles de le parcourir sans effort ! Mais, si ce changement vous paraît offrir des dangers, soyez sans crainte ; il n'existera jamais de vertu sans force. Le moraliste guidé par le desir du bonheur rejette sans doute un appareil sévère ; il se garde d'exiger d'inutiles sacrifices, et de créer de chimériques

obstacles; mais, ne changeant pas la nature des choses, il est hors de son pouvoir de nous dispenser de courage. Pour résister à ces voix des passions qui conspirent contre nous en nous-mêmes, pour résister à cette autre ennemie, l'opinion, qui nous pousse vers des routes trompeuses, pour goûter le plan de vie que dicte le desir éclairé d'être heureux, et pour le suivre parmi tant d'exemples contraires, il faut une vigueur de caractère dont peu d'hommes présentent le modèle. Si celui qui parle de cette philosophie la préconise en supposant qu'elle dispense de courage, son esprit est superficiel; s'il la critique en s'imaginant qu'elle dégrade la sagesse, parce qu'elle en aplanit la route, son esprit est faux.

On a voulu mettre en opposition les doctrines qu'enfante le desir du bonheur, avec celles qui naissent du desir d'obéir à la divinité. En effet, Epicure, Helvétius ont étrangement circonscrit le domaine de l'homme. Aristote, avec des idées plus justes sur la félicité, a laissé néanmoins incertaine la question de savoir s'il pensait que

l'existence se prolonge au-delà du tombeau (3). Un sage, dont la piété profonde ne saurait être mise en doute, Locke, a posé des principes de métaphysique qui, selon plusieurs philosophes, détruisent l'espoir d'une autre vie, si l'on en suit les rigoureuses conséquences *. Mais, ainsi que j'ai pris soin de le dire, pour apprécier un mobile d'actions, je ne l'examine pas modifié dans telle ou telle doctrine; je le considère en lui-même. L'homme que sa philosophie guide vers le bonheur, si son esprit n'est pas troublé par des sophismes, saisit avec transport l'idée qu'il existe un pouvoir éternel et rémunérateur. Il ne se perdra point en vaines subtilités pour découvrir si l'on peut adresser quelque misérable objection à celui qui nous annonce l'existence d'un Dieu; et pour croire à l'immortalité, il lui suffit de sentir combien d'obstacles à la fé-

* Je suis loin de partager l'opinion de ces philosophes qui prétendent connaître la métaphysique de Locke mieux qu'il ne la connaissait lui-même.

On a trop confondu, surtout dans ces derniers temps, l'école de Locke avec celle de Hobbes.

licité disparaissent en présence d'une vérité si féconde en nobles espérances. Oui, la philosophie du bonheur appelle les sentimens religieux: unie à l'athéisme, elle en reçoit une sécheresse qui contraste avec son but; elle est trop souvent obligée de laisser notre faiblesse seule aux prises avec la douleur; elle est contrainte de répondre à de terribles argumens, qui s'évanouissent alors que notre esprit s'éclaire par la pensée d'une autre vie.

Parmi les reproches adressés à la morale qui repose sur le desir d'être heureux, il en est qu'un examen attentif détruit entièrement; il en est d'autres qui seront l'objet de controverses éternelles. Sans doute ce desir, quand il est éclairé, inspire de hautes pensées. Le *moi* ne borne pas son activité aux soins du corps; il en conçoit de plus nobles, de plus intéressans pour lui; sa prévoyance ne s'arrête pas à cette courte carrière. Mais, dans le plus sage système né du besoin d'être heureux, on revient souvent à nous entretenir du *moi*. Il est des âmes tendres et des imaginations brillantes qu'importune ce

retour sur soi-même; elles craindraient d'en recevoir une apparence d'égoïsme qui suffirait à leurs yeux pour ternir l'éclat de la vertu. Ces âmes pures, à-la-fois timides et fortes, ces imaginations fécondes en idées nobles et ravissantes, jugeront toujours peu conformes à la dignité de notre nature les systèmes qui naissent d'un principe intéressé, où par conséquent les mots *dévoûment*, *sacrifice*, *oubli de soi-même* ne sont que des espèces de métaphores. En s'occupant d'arithmétique morale, elles croiraient dépouiller de leur grandeur les vertus héroïques, et priver de leurs charmes les vertus aimables.

Le disciple de la philosophie du bonheur répondra toujours qu'il ne peut créer ni l'homme ni la vertu; que sans abaisser et sans exagérer leur dignité, il observe, découvre et suit la vérité. Je seconde, ajoute-t-il, les soins de la nature qui, voulant nous guider au bien par notre propre intérêt, sème de fleurs la route de la sagesse : pourquoi les arracher? Les mots *dévoûment*, *sacrifice*, ont dans mon langage leur véritable sens; c'est vous qui les transfor-

mez en effrayantes métaphores, et rendez ainsi difficile ce qui doit être aisé. La morale de l'intérêt éclairé est la seule qui laisse à notre nature toute sa dignité, à la sagesse tous ses charmes; puisqu'elle démontre que l'homme a besoin de fuir le vice pour contenter son premier desir, et que la sagesse enfante les plus douces voluptés.

Toujours on pourra reprocher aux moralistes partisans du mobile que j'examine, de ne donner à la vertu qu'un rang secondaire : ils l'estiment, ils la recherchent et la cultivent; mais ce n'est pas pour elle-même, c'est parce qu'ils voient en elle un moyen de bonheur. Or, n'enseigne-t-il pas une doctrine plus élevée celui qui, regardant le bien-être comme une simple conséquence de la pratique de ses préceptes, donne la vertu pour but à nos efforts, la place au premier rang, et la fait ainsi briller de tout son éclat ? Une telle doctrine est la plus imposante, et ceux qui voient dans l'enthousiasme l'unique source de tout ce qu'il y a de grand et de beau sous le ciel, jugent funeste ou regar-

dent en pitié une philosophie qui s'attache à montrer ce que notre intérêt nous prescrit. Mais les apologistes de cette philosophie diront toujours : Il faut craindre de se laisser abuser par des mots ; en cherchant la morale la plus élevée, on peut s'abandonner à de hautes extravagances ; n'employons pas des expressions vagues, et cherchons une morale vraie. C'est surtout dans la poésie, dans les arts, que l'enthousiasme est nécessaire ; c'est surtout de raison qu'on a besoin pour se conduire dans la vie. Vous aimez les idées qui produisent de vives impressions ; nous préférons celles qui produisent facilement des impressions justes et durables. Vous trouvez quelque grandeur à soutenir que le bonheur est une simple conséquence de nos travaux, non leur but ; plus puissante que vous, la nature veut qu'il soit l'objet direct de nos efforts ; et le moraliste ne saurait fermer les yeux sur cette première vérité, sans se jeter en aveugle dans une route trompeuse.

Je crois interminables de telles controverses. Les adversaires de la philosophie du bonheur

pourront toujours soutenir que ses partisans, au lieu d'élever l'homme à la vertu, la dégradent en la faisant descendre vers lui; et toujours les amis de cette philosophie pourront prétendre que leurs antagonistes nous font perdre de vue la sagesse placée près de nous par la bonne nature, et nous montrent son fantôme sur des monts escarpés. Aucune de ces deux opinions ne sera jamais portée à un degré d'évidence capable de soumettre tous les esprits. J'entends les deux partis s'écrier à-la-fois que je m'abuse; mais le prouveront-ils par cette vague assertion? Il faudrait, pour me confondre, qu'ils en vinssent à s'accorder entre eux; et c'est ce qui n'est pas à craindre pour moi.

Enfin, la morale puisée dans le desir du bonheur est sujette à des objections très justes. Le mobile d'actions qui la produit dégénère aisément : il semble tout à-la-fois être le meilleur, parce qu'il ne trouve en nous aucune résistance, et le moins sûr, parce qu'il est très facile à corrompre. Je me suis servi fréquemment de ces mots *desir du bonheur;* j'ai dû montrer le prin-

cipes d'actions dont nous sommes occupés, aussi pur qu'il peut l'être; mais, au fond, ce desir est celui de se satisfaire, qui trop souvent égare les hommes, les plonge dans le vice, et les entraîne au crime. A ce mobile répondent l'ambition, la cupidité, toutes les passions dévorantes. Quels ravages il va causer si de grandes lumières ne l'accompagnent, s'il est aveugle ou seulement peu éclairé!

Des préjugés très répandus nous disposent à croire que chacun est juge de ce qui lui convient pour être heureux, qu'on est libre de braver des périls qui n'exposent que soi. Il y a des erreurs que semble favoriser notre nature; celles-ci sont du nombre : or, elles altèrent facilement les doctrines qui nous donnent l'intérêt pour règle et le bonheur pour but. Voici le plus grand danger qu'il y ait à fonder la morale sur le desir du bonheur. Assurément ce desir, quand il est éclairé, produit une constante habitude de tempérance et de bienveillance; mais beaucoup de gens entendent parler d'une doctrine, fort peu l'étudient. Dans un état où les philosophes répètent

sans cesse les mots *bonheur, amour de soi, intérêt* et *volupté*, il est à craindre que le grand nombre ne s'abuse sur le véritable sens de leurs paroles ; il est à craindre que la plupart des hommes qu'on veut instruire dans la philosophie du bonheur, n'écoutent que les premières phrases de celui qui leur parle, ne retiennent que ces mots : *Suis le penchant qui te porte à vivre heureux ;* et qu'ensuite ils ne s'abandonnent à leurs illusions. S'il en arrive ainsi, un peuple se plongera dans d'horribles turpitudes, n'adorera que l'argent et la puissance, traitera les devoirs de chimères, et ne reconnaîtra d'autre droit que la force.

Sans se dégrader au point de favoriser l'impudent égoïsme, la morale puisée dans le desir d'être heureux dégénère lorsqu'au lieu d'être grave, sérieuse, elle devient molle, efféminée, et nous invite moins à régler notre conduite qu'à nous étourdir sur la vie. Ses disciples respirent les plaisirs, chantent l'*oubli des dieux et des humains*. L'esprit, la gaîté, l'insouciance de ces convives de la folie ont des charmes. Si l'on com-

pare leur riante existence à celle de tant d'hommes que tourmente l'ambition, qui s'agitent et troublent leurs semblables, on est près de voir en eux des sages. Toutefois leur philosophie ressemble à ces liqueurs qui peuvent donner une effervescence aimable et légère, mais dont l'usage habituel altère la raison. Cette philosophie, répandue dans un état, amollit les âmes, invite à l'oisiveté, éteint l'amour du bien public, jette du ridicule sur la vertu et donne de l'indifférence pour le vice. Quand elle enivre la jeunesse, trop souvent elle rend l'âge mûr inutile et la vieillesse douloureuse. Au milieu des revers, quelques-uns de ses disciples gardent une étonnante insouciance; mais la plupart se trouvent sans courage, gémissent et se livrent à des regrets tardifs. Un platonicien disait que l'emblême de leur philosophie est le vaisseau du roi Aëte. Ce navire portait une tente brillante, des tables somptueuses, des arbustes en fleurs; on y voyait des groupes de musiciens et de courtisanes. Quand il sortit du port, la multitude applaudit, et tous les regards exprimaient le de-

sir de voguer sur l'heureux vaisseau. Aëte s'enivra de parfums, d'harmonie et de volupté aussi long-temps que les zéphyrs enflèrent les voiles de pourpre. Tout-à-coup la tempête éclata; rien n'était prévu pour vaincre sa fureur; et les vagues jetèrent sur le rivage, avec les débris du navire, le corps de l'imprudent monarque. *

De riantes doctrines, agréable mélange de raison et de folie, ne sont pas sans attraits pour moi. Bientôt, cependant, elles laissent du vide dans mon âme; je leur reproche de ne pas m'apporter des émotions assez nobles, et je sens qu'elles ne me révèlent point ma destinée. Lorsque, les quittant, je passe à des doctrines plus graves, il me semble qu'éveillé d'un rêve où des sons fugitifs caressaient mon oreille, j'écoute les accens de la vérité que profèrent des bouches vénérables.

* *Max. Tyr.*, Diss. 1, §. 3.



CHAPITRE IX.

DU DESIR D'OBÉIR ET DE PLAIRE A LA DIVINITÉ.

Quelle heureuse harmonie ce principe d'actions forme avec la tempérance et la bienveillance, avec ces deux vertus que tous les moralistes veulent nous inspirer! Ecoutez-vous sans émotion ces paroles de Marc-Aurèle : *J'essayai de ressembler aux dieux, en ayant peu de besoins et en faisant du bien aux hommes?*

Parmi les définitions générales qu'on a données de la religion, la plus juste, par conséquent la plus sublime, est celle de Kant : *La religion*, dit-il, *est l'accomplissement de tous les devoirs, considérés comme prescrits par la divinité.*

Un philosophisme hautain, un cagotisme niais, semblent être d'accord pour affaiblir,

pour altérer le principe d'actions religieux. Je doute cependant que l'être le plus incrédule puisse observer sans attendrissement des hommes d'une piété toujours active, toujours modeste, tels qu'il en existe un petit nombre dans chaque société religieuse. Le mobile céleste qui les anime répand, si je puis dire ainsi, une teinte noble et touchante sur leur vie entière. La maison que dirige un principe si pur devient un temple où, ministre aimé du ciel, le père de famille entretient les douces joies par les bonnes œuvres et la prière.

J'ai vécu long-temps, et peut-être ai-je assez réfléchi pour qu'on ne puisse m'accuser de préjugés. Je le déclare aux jeunes gens qui liront cet écrit, le trésor de l'homme est sa confiance en Dieu.

J'ai vu beaucoup de gens, très estimables d'ailleurs, qui, dans leurs relations privées, étaient tristes, mécontens des autres et d'eux-mêmes, presque las de la vie ; j'en ai vu qui, dans leurs relations publiques, étaient faibles, d'une conduite incertaine, chancelante, bien qu'ils fussent

incapables de trahir entièrement leurs devoirs : toujours j'ai reconnu qu'il leur manquait l'appui que donne une conviction profonde des vérités religieuses.

Quand j'ai entendu les mêmes orateurs qui parlaient de liberté, professer l'irréligion, j'ai baissé les yeux, et je n'ai point douté de la chute de ces prétendus philosophes. Savez-vous comment les Américains proclamèrent leur indépendance? Après avoir rédigé en congrès l'acte qui les séparait du roi d'Angleterre, ils se rendirent au temple; ils placèrent une couronne sur la Bible, et l'élevèrent vers le ciel : ensuite ils combattirent et triomphèrent.

Le mobile d'actions religieux est celui qui donne l'impulsion la plus active; il est également propre à s'emparer des âmes grossières et des esprits cultivés; il excite les sentimens qui nous dominent avec le plus d'empire, l'espérance, la crainte et l'admiration. C'est tomber dans une étrange absurdité que de ne pas reconnaître quelle influence doit exercer, sur la morale de tout un peuple, la croyance qu'il existe

un juge, partout présent, qui voit nos actions, entend nos pensées, récompense les vertus les plus secrètes, et punit les crimes les plus cachés. A ces véhicules d'espérance et de crainte s'en joint un autre qui suffirait pour ennoblir la race humaine. Créatures imparfaites et passagères, il nous est donné de porter nos regards vers un Etre immuable, modèle infini de la perfection; il veille sur nous, il nous prescrit d'imiter sa bonté; nous pouvons lui obéir et lui plaire! Une céleste étincelle vit en nous; notre âme peut se mettre en harmonie avec le régulateur des mondes, et seconder ses vues d'ordre universel!

Il faut, dit-on, de la religion pour la classe ouvrière: oui, et davantage encore pour la classe occupée de grands intérêts; à moins qu'il ne soit plus facile de gravir un roc escarpé que de traverser un vallon.

Mais quelles tristes réflexions viennent assaillir mon âme! Le mobile que j'examine, ce mobile si noble et si pur en lui-même, peut se corrompre et devenir fécond en résultats déplorables. Quand nous nous jetons avec lui dans des routes

trompeuses, comme il est le plus puissant pour exalter nos facultés, il nous entraîne au mal avec plus de violence que tout autre. Certes on s'abuse si l'on croit que lui seul fait des intolérans. Née de notre orgueil et de notre faiblesse, l'intolérance est une maladie de l'âme qui peut atteindre les hommes de toutes les opinions; mais il est évident que le principe d'actions le plus actif doit enfanter les haines les plus ardentes et les plus implacables. Les émigrés d'Amérique et ceux de France ont, après quelques années d'exil, revu leur patrie; les protestans bannis par la révocation de l'édit de Nantes, sont morts en gémissant de laisser leurs fils subir l'hospitalité sur une terre étrangère.

Nous avons une manière de voir très élevée, si nous considérons comme impies les actions qui nuisent à l'humanité, les discours qui blessent la raison. Cette manière de voir est juste, car il y a de l'impiété à dégrader l'ouvrage du Créateur. Mais, que notre opinion cesse d'être éclairée, nous croirons coupables des actions innocentes ou même généreuses, et nous les

condamnerons avec d'autant plus de violence, que toutes les fautes seront impies à nos yeux. Ces gens qui nous paraissent déraisonner, ne seront plus seulement nos adversaires; nous verrons en eux des ennemis de la divinité. Quelle horrible exagération va redoubler l'ardeur de nos débats! Le fanatisme naîtra peut-être d'une opinion destinée à rendre sacré tout ce qui porte le caractère du vrai, du juste et du beau.

Non-seulement le mobile d'actions religieux conduit à des résultats effrayans lorsqu'il est corrompu, mais encore il se déprave aisément, parce que le précepte *obéis à Dieu* est vague pour la plupart des hommes. Ah! sans doute une âme simple et pure se représente Dieu comme un père : que demande un père à ses enfans? qu'ils le chérissent, qu'ils s'aiment, s'entr'aident et concourent à leur bonheur mutuel. Suivons ces douces volontés. Tous les cœurs droits entendent ce langage; mais si des controverses s'établissent sur la signification et sur les conséquences des mots *obéis à Dieu*, quelle foule d'interprétations vont être proposées, commentées,

réfutées! Si nos instituteurs, par intérêt ou par ignorance, nous donnent des notions fausses, des idées obscures et contradictoires, dans quel océan de doutes et d'erreurs allons-nous être plongés! O misère de l'esprit humain! la révélation même ne saurait nous garantir entièrement de ces dangers, puisqu'elle se manifeste par des mots, et que les expressions les plus claires ont encore du vague et sont susceptibles d'interprétations différentes.

On a remarqué souvent que parmi les personnes occupées avec ardeur de suivre le précepte *obéissez à Dieu*, il en est qui négligent et même qui dédaignent les devoirs importans pour s'attacher à de minutieuses pratiques. En effet, l'homme imbu de ce précepte peut être amené par des raisonnemens très spécieux, très conséquens en apparence, à substituer une morale de convention à la morale éternelle. Lorsqu'on remplit les devoirs essentiels de la vie, sans doute on obéit à la divinité; mais, pour être bon père, ami fidèle, citoyen dévoué, des motifs humains se mêlent nécessairement au motif reli-

gieux ; tandis que ce dernier seul détermine à suivre des pratiques tout-à-fait dépourvues d'utilité terrestre. On prouve donc d'une manière plus absolue son obéissance à Dieu, lorsqu'on s'acquitte de ces nouveaux devoirs que lorsqu'on remplit ceux dont notre propre nature nous fait sentir l'attrait et nous inspire l'amour. Ce raisonnement est faux, je le sais bien ; mais le principe que j'examine y conduit d'une manière fort naturelle.

On dirait que cette haute pensée qu'il existe dans l'univers un Être rémunérateur et vengeur, au lieu de soutenir, accable notre faiblesse, tant il y a de gens qui supposent à la divinité les passions des hommes, rendues plus redoutables par un pouvoir sans bornes. Quand on frappe inconsidérément les esprits par ces mots *obéissez à Dieu*, l'immensité de l'Être qui veut qu'on obéisse, le néant de celui qui doit le satisfaire, épouvantent la raison. Alors naissent les scrupules tyranniques, tourmens de l'innocence. La morale est remplacée par une subtile casuistique ; après avoir assimilé Dieu aux despotes de la terre, on

essaie de le tromper comme eux; les doctrines sombres paraissent être les seules qui soient vraies; la superstition, le fanatisme étouffent la religion et désolent la société. Jetons un voile sur des horreurs trop connues pour qu'il soit besoin d'en affliger encore nos regards.

Telle est l'influence du principe religieux sur toutes nos facultés, qu'il peut aussi nous faire délirer d'amour et de bonheur. Les rêveries mystiques ont des charmes et méritent d'être observées avec attention. On reconnaîtra qu'elles n'excluent point des qualités respectables : quand la raison nous fuit, le sentiment peut nous guider encore. Je dirai plus ; la mysticité, nourrissant l'âme d'affections tendres et lui enseignant à se réfugier parmi les esprits célestes, a de grands moyens pour élever ses adeptes fervens au-dessus du malheur, et pour les rendre doux et faciles dans leurs relations sociales. L'école d'Alexandrie s'occupa des rêveries les plus étranges; les notions que donne le bon sens y furent étouffées sous un inconcevable assemblage de folies ascétiques, savantes et bizarres. Cette école eut ce-

pendant des philosophes estimables qui pourraient encore, par leurs vertus pratiques, nous servir de modèles; mais, comme si l'on devait attacher moins d'importance à la manière d'agir qu'à la tournure d'esprit des hommes, nous avons perdu la mémoire de leurs actions et gardé le souvenir de leurs erreurs.

Plotin, dont le nom, peu connu de nos jours, ne se prononce qu'avec dédain, Plotin fut environné d'une gloire brillante et méritée. Son savoir était vaste; son esprit était capable de suivre et de coordonner les idées les plus abstraites. Fidèle observateur d'une morale élevée, il pratiquait la plus active bienveillance et donnait l'exemple d'une vie tempérante. Ses vertus austères, ses mœurs douces, son commerce facile, le faisaient chérir du peuple et respecter des empereurs. Cet homme s'abandonnait à tous les rêves de la mysticité : plongé dans de longues extases, il s'imaginait entendre des révélations, il croyait jouir de la vue de Dieu même; et le grand objet de ses leçons était de faire parvenir ses disciples à cet état de ravissement qui, d'après

sa doctrine, est le plus parfait où les âmes vertueuses puissent s'élever sur la terre.

Il est facile de condamner des opinions bizarres; mais si l'on veut s'éclairer et devenir indulgent, on doit, ainsi que je l'ai dit, examiner comment leurs partisans ont été conduits à les juger raisonnables. Les erreurs mystiques, je l'avoue, m'étonnent peu; et je conçois sans peine qu'une âme tendre et mélancolique, en s'exaltant, les embrasse. Observons l'enchaînement d'idées fort simples qui peut les rendre vraisemblables.

Lorsqu'un homme affligé prie avec ferveur, il sent quelquefois un calme inattendu pénétrer son âme. La bonté suprême a-t-elle voulu, dès l'origine des choses, que la prière eût naturellement ce pouvoir de suspendre les douleurs, ou Dieu vient-il, par des actes particuliers de sa providence, donner la paix au malheureux dont l'ardeur confiante mérite sa pitié? La première opinion, n'admettant que des lois générales dans l'univers, est selon plusieurs philosophes distingués, la seule qui réponde à la grandeur de

l'Être immuable. Toutefois, cette considération est frivole. Il semble que nos systèmes se perfectionnent, quand notre manière de concevoir le maintien de l'ordre intellectuel ou de l'ordre physique, épargne des soins à la puissance qui gouverne les mondes; mais nous ne faisons ainsi que la dégrader, puisque nous lui supposons notre propre faiblesse. La seconde opinion donne une plus haute idée du pouvoir et de la bonté suprêmes. Cette opinion chère à Socrate, enseignée par lui dans la Grèce, est celle d'un grand nombre de sages. Si des actes particuliers de la Providence agissent sur notre sort, Dieu a des relations continuelles avec l'homme; la prière est écoutée, elle obtient des réponses. Je trouve naturel que des âmes affectueuses essaient de rendre ces relations plus douces et plus intimes, ces réponses plus directes et plus claires. Il me semble également naturel de penser que plus les âmes se sanctifient, plus la divinité leur prodigue les preuves de sa faveur. En faisant croître ces preuves au gré d'une imagination ardente, nous arriverons à l'idée qu'il est possible d'avoir

avec l'Auteur de tout bien des communications immédiates ; et le contraire ne saurait même être démontré rigoureusement, puisque notre esprit ne peut assigner des bornes à la bienveillance éternelle. Il ne s'agit plus alors que d'acquérir l'ineffable pureté par laquelle on mérite les derniers signes de la faveur céleste. Le corps gêne les élans de l'âme; il paraît donc utile d'employer des moyens physiques, ainsi que des moyens moraux, pour se purifier. Le jeûne, la retraite et les veilles ajoutent à l'exaltation de la prière. Un homme éprouve enfin des extases, ses songes se transforment en réalités pour lui; il annonce que Dieu lui est apparu tout voilé de lumière; c'est bien à tort qu'on le poursuit du nom d'imposteur; il ne veut ni ne croit tromper, il s'abuse, et sa folie est innocente.

Les mystiques, lorsque les impressions du monde sensible ne les atteignent plus, doivent être plongés dans un état délicieux. Que sont tous les prodiges de nos arts, près des merveilles dont jouit un être qui croit exister dans le monde

intellectuel, et s'unir à Dieu même? La raison est obligée de reconnaître que ces songes de l'imagination doivent être enivrans. Mais, au milieu de ses rêves et de ses jouissances, la mysticité expose à d'effrayans dangers. D'autres genres d'aliénation mentale produisent aussi d'agréables chimères, et cependant l'art essaie de les guérir. Vainement dirait-on qu'ils rendent heureux; ils peuvent en un instant changer de caractère : l'insensé que nous voyons aujourd'hui paisible et riant, demain peut-être frappera ceux qui l'entourent et se déchirera lui-même. La mysticité, d'abord féconde en idées enchanteresses, pourra livrer bientôt à de noires et douloureuses pensées l'esprit qu'elle a rendu malade; elle est d'ailleurs une folie contagieuse, et ceux qu'elle abreuve de délices feront peut-être des malheureux s'ils propagent leur doctrine. Parmi les nombreux disciples de Plotin, combien ont adopté ses erreurs et n'ont point pratiqué ses vertus!

Sans rappeler les coupables égaremens de ces adeptes qui méprisent les bonnes actions, pour

n'attribuer de mérite qu'à leurs extases, et de ceux qui se croient purs au milieu des plus honteuses débauches, il suffirait pour condamner la mysticité de voir qu'elle altère la raison. Le moraliste veille à la santé de l'âme, et les rêveries superstitieuses la détruisent. Il y a même de l'impiété à rechercher les jouissances réelles et vives dont une ardeur mystique est la source, puisqu'on ne les obtient qu'en sacrifiant un présent de la divinité et en abusant d'un autre, je veux dire en étouffant sa raison et en exaltant son imagination.

Toutes nos facultés sont précieuses; mais, je le répète, elles sont destinées à des usages différens. L'imagination doit influer peu sur les règles de la vie; ce n'est point avec de brillantes chimères et de vaporeuses rêveries qu'on forme des pères de famille, d'utiles citoyens : les êtres qui rempliront le mieux leur destination sur la terre, seront toujours des hommes fidèles à la voix du sentiment et du bon sens.

Parmi les systèmes fondés sur le desir de plaire à la divinité, les doctrines mystiques me

paraissent occuper une place à peu près semblable à celle que les doctrines du plaisir ont parmi les systèmes nés du desir d'atteindre le bonheur. Les unes et les autres altèrent les idées qu'elles prétendent perfectionner; les unes et les autres, fécondes en images séduisantes, enivrent l'âme et lui donnent des émotions agréables; mais, affaiblissant la raison, elles conduisent à des excès, et jettent dans l'avilissement les imprudens disciples qui s'abandonnent à leurs promesses.

Frappés des aberrations d'esprit que peut produire le mobile religieux, beaucoup de philosophes ont pensé qu'il faut exposer d'abord nos devoirs sociaux, les établir sur une base telle que l'amour de soi ou l'amour de nos semblables; puis appeler les idées religieuses pour former le complément heureux et nécessaire des idées morales. Alors le principe qui nous occupe leur semble perdre ses dangers et garder ses avantages : ils élèvent un édifice dont la religion forme la coupole qui le garantit des tempêtes.

Quant à ceux qui veulent anéantir les sentimens religieux, c'est dans une autre partie de cet écrit que nous jetterons un coup-d'œil sur leurs étranges et funestes doctrines.

CHAPITRE X.

DU DESIR D'ÊTRE UTILE AUX HOMMES.

Quand la morale naît de ce mobile d'actions, on n'a plus à craindre de la voir dégrader par les calculs de l'égoïsme ou par les erreurs de la superstition. Si des êtres faibles ont besoin d'avoir pour premier véhicule un principe d'actions peu sujet à s'égarer, la raison ne doit-elle pas prononcer en faveur de celui qui nous occupe? Dans quel avilissement l'homme peut se plonger en cherchant le bonheur! à quelles folies il peut se livrer en essayant de plaire à l'Être invisible qui l'a tiré du néant! *Cherche le bonheur, obéis à la divinité*, sont des préceptes qui, pour n'être jamais interprétés faussement, demandent un esprit éclairé. La maxime, *fais du bien à tes semblables*, est celle que le simple bon sens explique

avec le plus de facilité. Il y a vingt fausses interprétations à donner des deux premiers préceptes, contre une à donner de celui-ci.

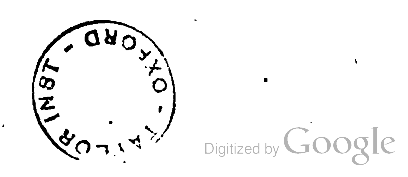
Certainement on se jetterait dans de tristes écarts si, fondant un système sur le desir du bonheur ou sur celui de plaire à Dieu, on ne se hâtait de montrer que, pour le réaliser, on doit être utile aux hommes. Il semble donc que le parti le plus sage soit de prévenir, de rendre impossibles de funestes erreurs, en commençant par établir la morale sur le précepte qui nous commande d'améliorer le sort de nos semblables.

Ce mobile est celui qui tend de la manière la plus directe au but de la société; il nous l'indique, il nous le rend présent, il ne nous permet pas d'en détourner les yeux. Les sages dirigés par lui peuvent dire : Contribuer à l'amélioration du genre humain, voilà ce que prescrit la morale; si on la fait naître de quelque autre pensée, on se perd dans une fausse route, ou l'on finit par arriver au but vers lequel nous allons directement; nous sommes donc les seuls

qu'anime, que dirige le principe générateur de la morale.

Ces philosophes condamnent ceux qui font reposer sur l'amour de soi les règles de la vie; et ils donnent, en faveur de la base qu'ils choisissent, des raisons qui sont au moins très spécieuses. Portez, disent-ils, vos regards autour de vous. Dans cette multitude qui s'agite, les moins sensés, les plus vicieux, songent à leur intérêt particulier; tandis que les plus dignes d'être offerts pour modèles se consacrent au bien général. C'est à ceux-ci que vient s'unir le moraliste, c'est leur nombre qu'il veut accroître, c'est leur influence qu'il veut étendre sur la terre : ne doit-il pas adopter le principe d'actions que manifeste leur vie? Il existe dans notre âme deux sentimens, dont l'un nous attache à nous-mêmes, dont l'autre nous fait prendre intérêt aux êtres qui nous entourent. On doit affaiblir le premier de ces sentimens, fortifier le second : à ce double travail se réduit tout l'art du moraliste.

La beauté du principe d'actions que j'examine



paraît digne de charmer les esprits généreux qui nous appellent aux vertus désintéressées. Cependant d'austères moralistes ne trouvent point ce mobile assez pur ; ils le dédaignent, comme ceux qui le suivent dédaignent l'amour de soi. Dans leur opinion, la morale ne peut jamais reposer sur l'utilité; il faut considérer le devoir abstraction faite de tous ses résultats. Mon dessein n'est pas d'examiner ici leur manière de traiter la morale; je me borne à leur adresser une question. Ce qui est bien peut-il jamais être nuisible aux hommes? S'ils répondent négativement, s'ils jugent que le bien est toujours conforme à l'intérêt universel, comment l'utilité serait-elle pour la morale une base trompeuse? Ce n'est peut-être qu'en préférant cette base, ce point de départ à tout autre, qu'on évite les subtilités, les divagations, les rêveries, parce qu'on est toujours obligé de montrer des résultats utiles pour conséquences immédiates des théories qu'on expose.

Les philosophes auxquels je m'adresse refusent-ils de répondre nettement? se bornent-ils à

dire que ma question est superflue, qu'on doit s'élever à des considérations plus hautes? Je craindrai de voir la morale dégénérer dans leurs écoles en une science subtile, plus convenable à l'argumentation qu'à la pratique.

Enfin, répondra-t-on qu'il n'est pas impossible que le bien soit, dans certaines circonstances, nuisible au genre humain? S'il existe un pareil bien, l'esprit de l'homme n'est pas formé pour le comprendre. Si l'on veut que je parvienne à le concevoir, il faut me donner une autre place dans l'univers, il faut me donner des rapports tout nouveaux avec les êtres qui m'environnent. Aussi long-temps que je n'aurai pas changé de nature, je regarderai comme la plus grande preuve de la sagesse et de la bonté de l'Être éternel, l'union qu'il a mise entre le juste et l'utile. Cette union me démontre qu'une âme droite ne s'abuse point lorsque, dans l'affection que lui inspirent les hommes, elle prend l'utilité universelle pour base de la morale.

Toutefois, quel principe d'actions n'est pas sujet à se corrompre? Des hommes qui ne cher-

chent que l'utilité pourront se tromper sur le sens de ce mot, s'arrêter à des significations restreintes et fausses. Nous entrons dans des routes trompeuses lorsque, cessant de considérer l'intérêt du genre humain, nous y substituons l'intérêt de quelques individus, ou même celui de la patrie.

Il est naturel d'aimer sa patrie, comme il est naturel d'aimer sa famille; mais le patriotisme exclusif est au véritable amour du pays ce que le fanatisme est à la religion.

L'homme est enclin à prendre pour le monde le cercle étroit qui l'environne. On voit souvent près de soi des exemples fort ridicules de cette disposition; on en recueille d'horribles en parcourant l'histoire. Ces fiers citoyens qui dévastaient la terre pour ce qu'ils appelaient la gloire de leur patrie, pensaient qu'il faut se dévouer à ses semblables; mais leurs semblables étaient les seuls Romains, le reste ne leur offrait que des esclaves ou des barbares. Les peuples de l'Europe moderne ressentent encore l'influence des législations injustes dont ils devinrent les admi-

rateurs, après en avoir été les victimes. Tel homme plaisante sur les prétentions qui divisent les familles d'une petite ville; et ce même homme applaudit avec enthousiasme aux vanités plus fatales qui divisent, arment et désolent les peuples. Des philosophes même ont entretenu par leurs écrits les préjugés vulgaires, que la philanthropie essaie de détruire en répandant les vrais principes de la morale et de l'économie politique.

On a souvent porté contre Jean-Jacques des accusations injustes, absurdes, qui prouvaient seulement que ses critiques ne l'avaient pas compris. J'ignore si on lui a fait un reproche sur lequel j'insisterai. Frappé dans sa jeunesse des vices de notre état social, il fut séduit par la grandeur de quelques âmes romaines ou spartiates, et prit de l'engouement pour les républiques anciennes. Ce fut une source d'erreurs dans sa politique. Occupé de combattre l'égoïsme qui l'entourait, il ne sentit pas assez le besoin de subordonner le patriotisme à la philanthropie. *On ne se fait*, dit-il, *l'ami de l'humanité que pour se dispenser d'aimer la patrie.* Hélas! cette

accusation pouvait être vraie à l'égard des hommes contre lesquels il la dirigeait; elle doit nous mettre en défiance contre l'hypocrisie d'humanité; mais elle ne détruit point ce fait que le patriotisme exclusif est un des plus funestes obstacles aux progrès de la civilisation. En célébrant ce patriotisme, on trouve beaucoup d'approbateurs, on peut être applaudi de tout un peuple; mais le nombre des voix qui soutiennent l'iniquité ne change point sa nature. Triste avantage que celui de substituer l'égoïsme national à l'égoïsme individuel! Ce dernier mérite plus de mépris, et l'autre plus de haine.

En suivant le desir d'être utile à l'humanité entière, il est possible encore de s'égarer. On tombe dans une déplorable aberration d'esprit quand, exalté par le but auquel on aspire, on croit légitime tout moyen de l'atteindre.

Nous savons trop qu'il existe un fanatisme politique, ainsi qu'un fanatisme religieux. Ce dernier sans doute est celui qui pénètre l'âme avec le plus de force. Les hommes qu'il enivre croient, en frappant leurs adversaires, exécuter

l'ordre du ciel ; ils ne sauraient hésiter sans craindre d'encourir les peines éternelles ; rien ne peut les émouvoir, ils sont morts à l'humanité. Ceux qu'agite un fanatisme purement politique, ne sont pas aussi certains de violer les lois morales en sûreté de conscience ; il est moins difficile d'obtenir d'eux un sentiment de pitié, un mouvement de repentir. Mais on souille sa pensée si l'on s'arrête à comparer de grands crimes pour décider quels doivent être les moins odieux ; il faut les repousser avec une égale horreur. Tout fanatisme est exécrable, car il conspire contre le but des esprits éclairés et des âmes généreuses, contre l'établissement de la paix sur la terre.

Machiavel fut l'apôtre de l'astuce et de la violence. Cet écrivain, a-t-on dit, était un honnête homme qui, pour inspirer la haine de la tyrannie, révéla les secrets des despotes en feignant de leur donner des leçons. Si l'on ne considère que son ouvrage le plus célèbre, cette opinion est plausible ; mais, dans un autre ouvrage, il donne des conseils aux partisans de l'autorité

populaire. Ses principes sont toujours les mêmes; toujours il pense qu'il faut se diriger vers un but avec une volonté forte, qu'on ne doit craindre d'employer aucun des moyens capables d'y conduire, et que les moyens iniques sont les plus prompts et les plus sûrs. Dans son livre *du Prince*, il dit aux despotes : *Corrompez et tuez;* dans ses *Discours sur Tite-Live*, il dit aux républicains : *Effrayez et tuez*. Aucune interprétation ne justifiera jamais ces doctrines; et un examen réfléchi confirme la sentence infamante dont l'instinct public a flétri Machiavel.

Que le mépris et la haine poursuivent de pareilles doctrines! Une des plus monstrueuses erreurs est celle d'imaginer que le mensonge peut être utile à la vérité, que le crime peut prêter à la vertu son appui. Une cause juste veut des secours que la justice avoue. Quand le sage, du fond de sa retraite, observe l'agitation des hommes, il souffre dès qu'il les voit recourir à de coupables moyens de succès. Cependant, si la fraude et les attentats sont employés pour servir des projets honteux en eux-mêmes, une es-

pèce d'ordre lui paraît exister encore; le mal enfante le mal, la perversité se dévoile, et devenant plus révoltante, hâte elle-même sa ruine. Mais quel sentiment douloureux accable le sage, lorsqu'il voit des moyens infâmes souiller une cause honorable, éloigner de sa défense les âmes nobles et pures! Toutes les idées saines, toutes les notions vraies lui semblent alors s'exiler de la terre; il est près de céder au découragement; et tournant ses regards vers le ciel, il demande s'il faut désespérer du sort des hommes!



CHAPITRE XI.

DU DESIR DE SE CONFORMER A UNE IDÉE ABSTRAITE DE MORALE.

Nous avons examiné les trois principes d'actions naturels, et nous arrivons à celui que j'ai nommé scientifique. Ce principe fait obéir l'âme à une idée abstraite qui, dans diverses écoles, s'appelle *vérité*, *convenance*, *loi du devoir*, *absolu*, etc. Les hommes qui connaissent l'influence des idées abstraites doivent pressentir que nous allons porter nos regards sur une doctrine élevée et sévère.

Des philosophes, je l'ai dit dans le chapitre précédent, croient que si l'on espère fonder la morale sur l'utilité universelle, on ne s'abuse pas moins que si l'on essaie de l'établir sur l'uti-

lité individuelle. Selon eux, le but de la morale n'est point le bonheur, c'est la justice; en conséquence, il ne s'agit pas d'examiner si la vertu est utile ou nuisible : les lois morales existent; c'est assez, obéissons.

Dieu ne se livre pas à des volontés arbitraires : il se conforme à des idées éternelles de sagesse, de justice et de bonté; il est parfait, parce qu'il les voit toujours et ne s'en écarte jamais. Notre faible intelligence, émanation obscure de la lumière infinie, s'élève aussi à des idées universelles, immuables; et par ce fait seul que nous les connaissons, elles sont pour nous des lois souveraines, auxquelles est due la plus entière adhésion. Je choisis dans l'ordre physique un exemple très simple. Je sais que le tout est plus grand que chacune de ses parties; il m'est impossible de refuser mon assentiment à cette vérité: la contrainte peut forcer ma bouche à la nier, mon esprit ne la niera jamais. Cette vérité existait avant moi, elle existera quand je ne serai plus, elle existerait alors même que le genre humain disparaîtrait du globe. Qu'il y ait aussi des lois

morales, que la mère doive protéger son enfant, que celui-ci doive être reconnaissant envers elle, etc., ce sont là, malgré de vains sophismes et de frivoles arguties, ce sont là des vérités qui portent les mêmes caractères d'universalité et d'immutabilité que les vérités géométriques. Je ne puis leur refuser mon adhésion; elle est un résultat nécessaire de leur existence et de la mienne.

Cette doctrine, disent ses partisans, nous montre sous leur véritable jour les lois morales et l'être pensant qui les reçoit. Dans cette doctrine; les règles morales sont obligatoires par leur propre nature; et la raison n'obéit qu'à ces règles reconnues par elle-même. Ainsi, nul mélange d'autorité ou d'intérêt ne vient ternir la pureté des lois et du devoir. Les actions humaines acquièrent toute leur dignité; elles expriment les hommages qu'une raison saine rend à des vérités éternelles. Employer, pour nous déterminer à l'obéissance, d'autres considérations que celle qui naît de l'existence même de la loi, ce serait altérer le mobile de nos actions.

L'ami de la vertu passe ses jours en efforts continuels, dont l'unique but est de s'exercer à l'accomplissement du devoir.

Bien que j'aie dégagé cette théorie de l'appareil métaphysique dont ses auteurs l'enveloppent, on juge sans doute qu'il serait impossible de la mettre à la portée de tous les esprits. J'ai quelque répugnance, je l'avoue, à voir transformer la morale en une science que le sentiment et le bon sens ne suffisent pas pour comprendre. Un jeune professeur * m'a charmé lorsqu'il a dit, avec tant de justesse : *La philosophie n'est guère que le développement des croyances du bon sens*. Ou je m'abuse, ou les plus habiles instituteurs sont ceux dont les leçons, pour être entendues, n'exigent qu'un esprit juste, un cœur droit. Les hommes que la Grèce honora les premiers du nom de sages, bornaient leur enseignement moral à quelques maximes qui se gravaient facilement dans la mémoire. Ce sont eux qui placèrent sur le temple de Delphes ces

* M. Th. Jouffroy.

deux inscriptions, *Connais-toi*, — *Rien de trop*, donnant ainsi le commencement et la fin du meilleur traité de philosophie. Lorsque, après un long exil du sens commun, l'Italie vit enfin paraître un moraliste, l'appareil scientifique fut dédaigné par lui. C'était Pétrarque, ce poète brillant qui n'est guère aujourd'hui connu que par ses mélancoliques amours, mais qui mérite un rang élevé parmi les sages, pour avoir, dans son siècle, méprisé les subtilités de l'école et rappelé la sagesse à l'utilité pratique. Dans nos temps modernes, les deux hommes qui peut-être ont exercé sur les mœurs la plus heureuse influence, sont Fénélon et Franklin; l'un, par cette épopée que les littérateurs hésitent à caractériser, mais que l'univers nomme un ouvrage divin; l'autre, par ce petit écrit tout populaire, où la raison est à-la-fois si spirituelle et si naïve.

La morale peut se comparer à l'éloquence qui, pour être vraie, doit frapper tous les esprits et parler à tous les cœurs. Le sentiment et le bon sens, dons vulgaires et précieux, révèlent à l'homme les préceptes de la philosophie pra-

tique. Quand ces préceptes sont connus, au lieu de vouloir en démontrer la justesse par de profondes recherches et de nombreux argumens, ne serait-il pas plus utile d'en inspirer l'amour par de sages institutions et d'ingénieux écrits?

Lorsqu'on emploie pour nous guider un système difficile à saisir, on peut, en nous fatiguant par son aridité, nous éloigner de la sagesse; on peut aussi, en nous inspirant le goût des discussions oiseuses, nous faire oublier le but de la vie dans les disputes de l'école. Oh! que la nature se fût montrée peu prévoyante si, pour nous éclairer sur nos devoirs, les doctrines scientifiques eussent été nécessaires! Autant aurait valu que nous ne pussions respirer, sans nous être exercés à faire usage de quelque moyen mécanique.

Pourquoi la morale pratique n'est-elle pas la seule qu'on ait cultivée? Sa prépondérance est universellement reconnue. Le maître de Leibnitz, Thomasius, qui se plut à mêler de savantes rêveries à la morale, dit néanmoins que *le voyageur affamé a raison de dévorer les mets, sans*

s'inquiéter d'éclaircir si le goût est dans le palais ou dans les alimens. Écouter les conseils de la sagesse naturelle, les suivre et les répandre, c'était assez pour occuper la vie.

Cependant, les recherches théoriques sont pour l'homme civilisé un impérieux besoin de son intelligence; vouloir les lui interdire, ce serait méconnaître ses facultés et prétendre en arrêter l'essor. De telles recherches, dirigées avec sagesse, donnent à ses idées de la rectitude, de l'ensemble et de la fixité. Si les écrivains qui font peu d'estime de la morale populaire, qui regardent comme incertains et faibles les mobiles d'actions naturels, sont évidemment des rêveurs qu'aveugle l'amour-propre, c'est tomber dans un autre excès que de s'exagérer l'obscurité de certains principes philosophiques, et de les attaquer avec violence ou de les vouer au ridicule. Pour sentir qu'on doit être plus réservé, ne suffit-il pas de voir que ces principes inspirent le respect et l'enthousiasme à des écrivains pleins de lumières et de vertus?

La doctrine dont j'ai tracé une rapide es-

quisse, est peu propre à diriger la plupart des hommes. C'est une grande imperfection sans doute ; mais examinons l'influence que cette théorie peut exercer sur des esprits méditatifs.

L'habitude d'attacher constamment ses regards sur une idée abstraite, invariable, donne de la force au caractère et de l'inflexibilité aux déterminations. Quand un homme est parvenu à se pénétrer de la sainteté des lois morales, au point d'agir dans l'unique dessein d'obéir à ces lois, il peut enfanter tous les prodiges du plus héroïque dévoûment. Ces obstacles qui nous effraient, ces revers qui nous désolent, sont vus par lui d'un autre œil : ils peuvent causer quelques dérangemens dans les objets extérieurs, ils ne sauraient avoir d'influence sur le seul point qui le touche, l'accomplissement du devoir. Austère et noble doctrine, capable de former des hommes devant lesquels doit s'humilier notre faiblesse !

Des esprits superficiels croient que les idées abstraites manquent de force pour nous guider. Les faits démontrent au contraire avec quelle

puissance une idée abstraite agit sur nos facultés : ce qu'elle a d'invariable semble se communiquer à nos jugemens ; ce qu'elle a de vague et de mystérieux excite, enchante notre imagination. Quelques systèmes philosophiques, nés en Allemagne, ont sur leurs disciples un ascendant pareil à celui qu'exercent des religions positives. Ces systèmes abstraits exaltent l'âme, s'identifient avec sa manière d'être, de sentir et de concevoir. Un Français s'étonne, en lisant *Woldemar* *, de trouver des personnages qui, dans des situations douloureuses, parlent en métaphysiciens; il s'écrie que cela n'est point naturel. Mais un être pieux n'écoutera-t-il pas dans ses douleurs la voix amie ou révérée qui lui citera les paroles d'un apôtre ; et souvent n'aura-t-il pas la force d'en discuter le sens pour excuser sa faiblesse ou pour relever son courage ? Des idées

* Roman philosophique de Jacobi, presque inconnu en France; mais si célèbre en Allemagne, que madame de Staël a cru devoir lui consacrer un chapitre dans un ouvrage où elle avait à parler de toute la philosophie allemande.

métaphysiques très répandues parmi les Allemands, ont à peu près le même empire.

Il serait difficile de ne pas croire que les élémens avec lesquels nous formons nos idées sont apportés à l'esprit par les sens, car elles conservent pour ainsi dire une empreinte matérielle. Les abstractions prennent de la réalité dans notre entendement, et celui qui fonde la morale sur une idée abstraite donne souvent un corps à cette idée. Pour mieux obéir à la vertu, à la vérité, pour mieux les adorer, une âme ardente arrive sans réflexion à les personnifier. On peut mourir pour l'absolu, et croire qu'on se dévoue pour un être réel. Une espèce d'anthropomorphisme s'unit aux doctrines abstraites, et les rend plus puissantes.

On a prétendu que les systèmes qui maintenant dominent en Allemagne ont une tendance irréligieuse; je suis loin de partager une telle opinion. Il semble à quelques personnes que par cette loi du devoir, par ces idées archétypes auxquelles Dieu même se conforme, on élève un pouvoir au-dessus du pouvoir divin, et que l'ab-

solu remplace Dieu dans l'esprit des adeptes. Je ne m'étonnerai point s'il en est ainsi pour quelques écoliers dont le jugement est faux; mais je démontrerai jusqu'à l'évidence qu'il est impossible d'allier avec l'athéisme la doctrine de l'absolu. Dans cette doctrine on nous dit : Les lois morales subsisteraient alors même que le genre humain disparaîtrait de l'univers. Cette proposition est juste; mais il n'est qu'un seul moyen de la concevoir et de l'expliquer. Si les hommes étaient anéantis, certes il n'y aurait plus d'amour paternel, ni de piété filiale : comment l'idée de ces vertus, c'est-à-dire des rapports qui les constituent, pourrait-elle encore exister? Une idée s'évanouit, elle n'est rien sans un esprit qui la conserve. Ainsi, pour que l'idée des lois morales survive à la destruction du genre humain, il faut admettre qu'elle subsisterait en Dieu. Après que l'imagination a détruit le monde, si elle anéantissait la divinité, où se placeraient les notions de rapports et de lois? Le théisme est donc nécessaire à la doctrine dont je parle. Ses sectateurs comptent parmi ses plus grands

avantages celui de nourrir l'âme de pensées élevées et religieuses, sans mélange de superstitions, de mysticité et de fanatisme. Cela est vrai à bien des égards ; cependant les méditations qu'exige ce genre de philosophie, les régions dans lesquelles il nous transporte, le vague mystérieux dont il s'environne, disposent ses élèves à beaucoup de rêveries; en sorte que les doctrines qu'il produit peuvent avoir aussi leurs superstitions, leur mysticité et leur fanatisme.

Les disciples fidèles de la théorie que j'esquisse dans ce chapitre, ne se laisseront jamais entraîner à l'intolérance. En effet, d'après cette théorie, les lois morales nous sont intimées par la raison, qui seule nous soumet à leur empire. Un homme ne peut donc agir sur un autre homme qu'avec sa raison, c'est-à-dire en essayant de lui donner les lumières qui doivent le diriger; tout acte violent serait une usurpation faite dans le domaine de la liberté. Les philosophes que dominent ces pensées, sont nécessairement doux, paisibles, et des argumens sont leurs uniques armes. Néanmoins plusieurs causes

inhérentes au principe d'actions scientifique, peuvent rendre les partisans de ce principe ardens à la dispute. L'habitude d'obéir à une idée abstraite donne, ainsi que nous l'avons vu, de l'inflexibilité au jugement et de la roideur au caractère. La fidélité qu'on doit à cette idée souveraine interdit les conciliations que demande notre faiblesse; il ne s'agit point de consoler nos semblables, de les servir; il s'agit de respecter la justice. Cette roideur, cette inflexibilité, ce mépris des conciliations, n'amèneront-ils jamais d'intolérance dans les débats philosophiques? On ne peut embrasser une idée abstraite et la prendre pour guide, sans avoir de l'exaltation; c'est ce qui supplée à la force que trouvent dans notre cœur les mobiles naturels dont j'ai précédemment parlé. Or l'exaltation de l'esprit est rarement compagne de la modération du caractère. Ajoutons que ceux dont le système moral naît d'une abstraction, emploient pour le démontrer une métaphysique obscure qui, par elle-même, est une source d'argumentations pointilleuses et de disputes interminables. Enfin,

les jeunes gens qui se livrent avec enthousiasme à la philosophie dont je parle, voyant qu'elle est inintelligible pour beaucoup d'hommes, et la concevant ou croyant la concevoir parfaitement, prennent souvent un amour-propre, un orgueil peu favorable aux discussions paisibles.

Si cependant ces philosophes examinaient avec impartialité les opinions de leurs maîtres, ils verraient quelquefois que des paroles mystérieuses déguisent des idées très connues. J'en citerai un exemple assez remarquable. Un homme distingué par ses recherches sur la métaphysique, a voulu trancher la question de savoir si la souveraineté appartient aux rois ou aux peuples, en disant : Ni aux uns ni aux autres; le souverain, c'est l'absolu. On est surpris d'abord; cette opinion paraît neuve et singulière; mais bientôt on reconnaît que l'expression seule a de la nouveauté et de la singularité. N'a-t-on pas entendu dire mille fois : Il existe un pouvoir au-dessus des pouvoirs de la terre; il est des lois éternelles que doivent révérer tous les législateurs, soit qu'ils siègent sur des trônes, soit

qu'ils s'assemblent au forum? Si l'on excepte les plus lâches flatteurs des rois et les plus effrontés courtisans des peuples, nul n'a pu proférer des maximes contraires à des vérités si simples.

On se fait illusion, on s'imagine créer les idées qu'on déguise sous des formes nouvelles; mais souvent on ne fait ainsi qu'obscurcir la vérité. Les mots inaccoutumés trompent facilement l'imagination. Quand vous parlerez des idées générales, il sera difficile de penser qu'elles puissent avoir une existence réelle, on les verra comme de simples abstractions de l'esprit; mais si nous les nommons idées archétypes, il y aura des hommes qui en feront des êtres existans; bientôt des élèves disputeront pour savoir si les idées archétypes sont en Dieu ou hors de Dieu, il y aura des nominaux et des réalistes : c'est ainsi que trop souvent un appareil de science vient nuire au sens commun.

Le partisan de la morale fondée sur la loi du devoir accomplie pour elle-même, peut se laisser entraîner à des erreurs graves, effrayantes, s'il suit les rigoureuses conséquences de sa doc-

trine. Tout nous rappelle combien l'homme est faible; il fuit des dangers, il en rencontre d'autres. Quand la morale a des intérêts pour base, on craint que ses leçons ne soient pas assez pures, on craint que ses disciples ne soient égarés par des considérations vulgaires; et l'on nous dit de chercher dans l'idée absolue du bien un moyen plus sûr de guider notre esprit avec sagesse. En suivant cette route nouvelle, on se garantit des écarts que produisent les préjugés de l'intérêt propre, et les notions fausses sur l'intérêt général; mais en accoutumant l'homme à prendre une idée abstraite pour règle invariable de ses actions, à ne voir qu'elle seule, à réaliser avec une inflexible sévérité tout ce qu'elle prescrit, on peut le faire arriver aux plus étranges résultats. C'est ainsi que le philosophe de Kœnigsberg, dans son fanatique respect pour la vérité, pense que si un assassin nous demande où nous avons vu se réfugier le malheureux qu'il poursuit, nous sommes obligés de ne point le tromper, dût notre franchise lui livrer sa victime. Observons que cette effroyable erreur n'est

point celle d'un homme qui interprète faussement une sage doctrine : c'est l'erreur d'un philosophe qui suit rigoureusement son principe abstrait. Les aberrations de ce genre, condamnées par le simple bon sens de chaque individu et par la conscience de tous, ramènent l'esprit vers ces théories moins imposantes qui, nous faisant considérer les résultats de nos actions, nous donnent des moyens pour en apprécier l'équité, et pour prévenir ou rectifier les écarts de notre raison.

Je sais rendre hommage à tout ce que produit de noble, d'austère et d'héroïque, le mobile d'actions que j'examine. Si le principe le plus désintéressé est le principe générateur de la morale, c'est celui-ci qu'il faut choisir pour premier véhicule des saines doctrines. Refuse-t-on de reconnaître en lui cette prééminence? on ne saurait du moins lui contester la gloire de plaire à des âmes fortes, de leur inspirer l'enthousiasme de la vertu, et de les porter à un degré d'élévation où les coups du sort ne peuvent les atteindre. Je demanderai cependant, si comman-

der aux faibles humains d'obéir à la loi morale uniquement pour lui obéir, sans considérer le bien qui doit en résulter, sans qu'aucun retour satisfaisant sur eux-mêmes leur soit jamais permis, je demanderai, dis-je, si tracer une pareille théorie, ce n'est point composer un roman sur l'homme et sur la vertu?

Assurément une idée abstraite peut être choisie pour premier véhicule de la morale; mais il est nécessaire que les autres principes d'actions viennent seconder, éclairer celui-ci. Des philosophes s'écrieront que j'altère ainsi le véritable système, puisque sa pureté résulte de ce qu'il nous apprend à obéir dans le seul dessein d'accomplir le devoir. Sans doute, répondrai-je, je fais un grand changement dans votre doctrine; mais je la rends plus utile, plus vraie, mieux appropriée à la nature humaine, moins sujette à s'égarer; et tous ces avantages m'obligent à croire que vos idées sur la morale ne sont pas exactes.

CHAPITRE XII.

DU DESIR DE SE PERFECTIONNER.

J'ai peu d'observations à soumettre au lecteur sur ce dernier mobile. S'il faut que, dans ce monde, la grande occupation de l'homme soit le perfectionnement de son être, s'il est évident que les moralistes doivent avoir pour but de l'aider dans cette noble entreprise, le desir de se perfectionner est le mobile générateur de la morale.

J'ai nommé philosophique ce principe d'actions, parce qu'il embrasse l'homme tout entier. Ce principe élève, fortifie notre âme, de manière à la rendre plus digne d'obéir à tous les autres mobiles qui peuvent nous guider vers la sagesse. Il semble donc qu'en choisissant parmi ceux-ci le premier véhicule des doctrines

morales, on s'arrête à des détails, à des moyens secondaires plus ou moins utiles, mais que pour saisir l'ensemble de la science de la vie, pour s'attacher au vrai moyen de la mettre en pratique, on doive écouter et suivre le desir d'améliorer son être.

J'ai fait voir quels secours et quels dangers le desir du bonheur présente aux moralistes. Le desir de se perfectionner n'a-t-il pas à peu près les mêmes avantages, sans exposer aux mêmes périls; et s'écarterait-on de la vérité en disant que celui-ci est pour un sage, ce que le premier est pour le vulgaire?

Le besoin d'être heureux me paraît bien plus naturel à notre âme que celui de se perfectionner; mais est-il aussi certain qu'on le croit au premier coup-d'œil, que le bonheur soit le but de la vie, la fin de toutes nos actions? Peu d'hommes voudraient acheter le bonheur en lui sacrifiant leur raison. Si cependant la félicité est tout, pourquoi ne voudrais-je, ni pour moi, ni pour les miens, d'une démence qui nous ferait passer nos jours dans des rêveries délicieuses?

Serait-ce préjugé, faiblesse de ma part? Non, car j'obéirais à un noble instinct qui parle en moi, et j'aurais l'approbation de tous les sages. Il y a donc pour l'homme quelque chose d'indéfinissable peut-être, qui le touche plus intimement encore que son bonheur; dès-lors, la réflexion doit l'amener à reconnaître que le vrai mobile de sa vie morale est le desir de se perfectionner.

Un mobile si pur produit évidemment de bons résultats. Toutefois, je ne soutiendrais pas qu'on doive le préférer aux autres. Il a moins d'attrait que le desir du bonheur, moins de puissance que le desir de plaire à la Divinité, et même que celui qui nous inspire l'amour des théories scientifiques, enfin, il est plus sujet à s'égarer que le desir d'être utile à nos semblables. Ce dernier donne constamment une activité toute pratique, tandis que l'ardeur de se perfectionner peut arrêter l'esprit dans la région des idées spéculatives.

Le perfectionnement de l'homme doit s'étendre à ses diverses facultés. Si nous voulons seulement améliorer la plus noble partie de nous-mêmes, si pour lui donner un plus haut degré

de pureté, nous voulons nous dégager de nos liens terrestres, cherchant alors une perfection imaginaire, nous nous abandonnons à toutes les folies mystiques.

Enfin nous entrons dans une fausse route, si, trompés par quelques succès obtenus en suivant le mobile dont je parle, nous laissons l'amour-propre s'emparer de notre âme. Quand on gravit une montagne, bien qu'on se rapproche du soleil, la distance à laquelle on se trouve de cet astre est toujours immense; de même, quelques efforts qu'on fasse vers la perfection, on n'en est pas moins très éloigné du but. Le plus sage des humains peut seulement mériter, dans ce monde, que l'auteur de tout bien daigne le perfectionner dans un autre univers. Si le noble desir d'améliorer son être, inspire de la fierté à ceux qui l'ont choisi pour guide, s'ils perdent de vue que la défiance de soi est le commencement de toute sagesse, il n'y a plus pour eux qu'erreurs, fautes et misère. Abusé par l'orgueil, l'homme est d'autant plus ignorant qu'il croit être instruit, d'autant plus faible qu'il oublie sa faiblesse.

CHAPITRE XIII.

RÉFLEXIONS SUR LES DANGERS QUE PRÉSENTENT LES DIVERSES THÉORIES MORALES.

Nous venons de porter nos regards sur les différentes routes que nous indiquent les philosophes, quand nous cherchons la sagesse. Eh quoi! il n'est pas de sentier où nous puissions pénétrer avec la certitude d'atteindre notre but! Chacun des nobles mobiles d'actions qui promettent d'inspirer la tempérance et la bienveillance peut environner l'homme d'illusions funestes, et le jeter dans de honteux excès. Quel triste résultat de nos recherches! en le considérant, on ne peut se défendre d'un mouvement d'effroi, et l'âme est près de céder au découragement.

Mais, un rayon de lumière céleste brille à nos

yeux. Faibles humains! rappelons-nous que les vérités pratiques de la morale sont marquées du sceau de l'évidence, qu'elles sont universelles, immuables; et cessons d'accuser la sagesse infinie. Puisque Dieu refuse aux théories philosophiques le caractère d'évidence dont il empreint les vérités pratiques, sentons mieux la nécessité de nous attacher à celles-ci; apprenons à juger nos semblables sur la conformité de leurs actions avec ces vérités, non sur le choix qu'ils ont fait entre des systèmes qui, participant tous à la faiblesse de leurs auteurs, offrent nécessairement un mélange d'inconvéniens et d'avantages.

Oh! combien ils sont coupables les insensés dont les sophismes jettent de l'incertitude dans les esprits sur l'existence des vérités pratiques de la morale! Quelles horribles ténèbres nous environneraient, si jamais nous perdions la conscience de ces vérités! Que les sophistes triomphent, à quelle orageuse navigation sommes-nous condamnés! le fanal est éteint, on a brisé le gouvernail, on a coupé le câble qui retenait

le navire et l'empêchait d'être emporté par les vagues!

Cependant, nous disent les sophistes, il faut bien reconnaître que les notions morales, variables dans chaque individu, sont des effets de l'éducation, à moins qu'on n'essaie de réhabiliter la chimère des idées innées. S'ils veulent dire simplement que, le jour de sa naissance, un enfant ne distingue pas le juste de l'injuste, on peut les dispenser de longs raisonnemens pour démontrer ce fait incontestable. Mais voici d'autres faits dont l'évidence est la même. En arrivant au monde, nous apportons des facultés qui nécessairement se développent, et nécessairement aussi produisent certains résultats. L'enfant, à sa naissance, ne parle pas; mais il est doué d'une faculté qui, en se développant, lui donnera les moyens de communiquer ses idées. De même, une faculté inhérente à sa nature lui fera sentir un jour le respect du juste, le mépris de l'injuste, en dépit de tous les exemples dont on voudra l'environner.

Dès long-temps les sophistes se font une étude de recueillir des faits bizarres, pour prouver

qu'il existe une extrême diversité d'opinions sur les points les plus importans de la morale. Souvent on a démontré que la plupart de ces faits sont controuvés, et que d'autres ont reçu de fausses interprétations; j'accorde un instant qu'ils sont vrais et bien interprétés. Comment les violations de la loi prouveraient-elles que la loi n'existe pas? Si de telles preuves suffisent, il est inutile de les chercher dans des contrées lointaines; nous en trouverons assez autour de nous. Mais qu'importe que les sophistes nous fassent voir des gens qui manquent de tempérance et de bienveillance, si nous voyons en même temps que l'égoïste et l'intempérant portent la peine de leurs fautes, et prouvent par leurs vices, aussi bien que d'autres par leurs vertus, la nécessité de suivre l'éternelle loi qui nous prescrit la tempérance et la bienveillance? Parvenez à me convaincre que dans un pays où les femmes seront esclaves, les enfans abandonnés, les vieillards massacrés, on jouira d'un sort aussi doux, d'un bonheur aussi pur que dans un état où régneront l'amour conjugal, la tendresse paternelle

et le respect filial; alors je croirai que les lois naturelles n'ont d'existence que dans l'imagination des rêveurs.

Laissons ceux qui soutiennent que la loi morale est une fable, appeler en témoignage des hommes choisis au loin dans des contrées barbares, ou près de nous dans les repaires du vice, et tenter d'opposer ces voix confuses à la voix de tous les sages. Pour moi, j'ai remarqué souvent avec surprise à quel point les hommes s'accordent sur les vérités pratiques, malgré l'étrange diversité de leurs usages. La condition des femmes est bien différente en Asie de ce qu'elle est en Europe. Je trouve dans l'ouvrage d'un moraliste chinois, qui écrivait au commencement du siècle dernier, des idées singulières sans doute sur la répudiation, sur les concubines, sur la retraite dans laquelle doivent vivre les femmes ; cependant il m'offre sur le mariage les idées suivantes, qui sont toutes semblables à celles des philosophes européens. *

* La traduction est du père d'Entrecolles, elle n'a jamais

« Quand on traite de mariage, ce qu'il importe « de considérer, c'est que l'époux et l'épouse « soient faits l'un pour l'autre. Mais à quoi les « parens regardent-ils? à de petites convenances, « au rang et aux emplois....

« Il faudrait songer qu'une femme bien née « est une source de bonheur; c'est la vertu qu'il « faut chercher avec soin dans une compagne, « sans se déterminer par des vues d'intérêt, sans « penser à s'allier à gens d'une condition au- « dessus de la sienne. C'est une grande acquisi- « tion que celle d'une femme vigilante, appli- « quée, chaste et sage; elle saura s'accommoder « de l'état de la maison, et, dans un revers de « fortune, souffrir patiemment la pauvreté, sans « se démentir en rien, toujours obéissante et ré- « pandant la paix autour d'elle....

« Nos livres classiques disent que le bon ordre « particulier des mariages est la source du bon « ordre général. »

été imprimée; le manuscrit appartient à M. Campenon, de l'Académie Française.

Le même ouvrage offre souvent les maximes de la morale la plus épurée. Par exemple : « Traitez le bienfaiteur en bienfaiteur, et l'ennemi en « ennemi ; paroles d'un homme sans religion. Il « n'y a point de gens de bien au monde ; paroles « d'un homme sans vertu. »

La certitude qu'ont à mes yeux les vérités pratiques vient adoucir, effacer le sentiment pénible dont j'étais saisi en voyant que l'élève des moralistes peut s'égarer, quelque principe d'actions qu'il choisisse, quelque route qu'il essaie de parcourir. Je dirai plus maintenant : apprenons à révérer la puissance infinie qui règle nos destinées ; ses erreurs prétendues, ses injustices apparentes cachent peut-être à notre faible vue les plus hautes preuves de sa bonté.

S'il était un principe d'actions qui conduisît nécessairement au bien, ses avantages auraient une telle évidence que nous serions contraints de l'adopter, et que soumis à sa puissance irrésistible, nous suivrions la route où il nous entraînerait, comme on suit une pente sur laquelle on ne peut s'arrêter. Le mal moral cesserait d'exis-

ter sur la terre; la liberté, le mérite et la vertu en disparaîtraient avec lui.

Automate parfait, l'homme ressemblerait alors à l'instrument qui rend des sons harmonieux sans avoir l'idée de l'harmonie. Nous demandons à Dieu pourquoi il n'a pas rendu heureux et bons tous les êtres sortis de ses mains; et c'est en d'autres termes lui dire : Pourquoi ne m'as-tu pas privé de la raison pour me réduire à l'instinct? pourquoi m'est-il donné de connaître la satisfaction d'avoir fait le bien, d'éviter des fautes ou de céder au repentir, et de m'élever à la vertu? Tout serait mieux au premier aspect; mais une apparence trompeuse cacherait une dégradation réelle. Portez vos regards sur l'Apollon du Belvédère : il est plus beau, sans doute, qu'aucun être vivant; mais si vous ne vous bornez pas à considérer une enveloppe matérielle, vous jugerez que l'homme le plus difforme surpasse en véritable beauté le chef-d'œuvre de l'art; cet homme vit, délibère, agit, et la statue n'est qu'un marbre inerte. Il est possible que, dans la création des mondes, l'Éternel ait épuisé les

combinaisons, et qu'un des globes qui roulent sur nos têtes soit habité par des êtres que leur nature fait vivre exempts de vices et de malheurs. Combien leur sort est inférieur au nôtre! Ce sont, si l'on veut, les animaux les plus parfaits que l'imagination puisse concevoir; mais dépourvus de liberté, ayant la bonté sans choix et le bonheur sans mérite, de tels êtres ne sont pas des hommes.

Il était donc nécessaire qu'aucun principe d'actions ne fût un guide infaillible. Considérons enfin que chacun des principes dont nous avons fait l'examen peut, lorsqu'il est éclairé, nous diriger avec succès; et nous achèverons de comprendre quelle reconnaissance et quel amour nous devons à l'Auteur des choses.



CHAPITRE XIV.

DE LA VÉRITABLE DISTINCTION A ÉTABLIR ENTRE LES SYSTÈMES.

Philosophes animés de prétentions exclusives, la morale n'est pas une science de mots; elle doit être surtout une science pratique. Peu m'importe que vos points de départ soient différens, si vous parvenez à conserver l'intégrité de nos facultés, et à leur imprimer une direction utile au genre humain. Toutes les doctrines dont nous avons pesé les avantages, peuvent conduire leurs disciples à la pratique des vérités morales; par conséquent toutes sont utiles. J'aime à proclamer ce fait et cette conséquence; il est essentiel d'en pénétrer les esprits pour l'avancement du bonheur général.

Les plus tristes et les plus ridicules débats

sont ceux qui s'élèvent entre les moralistes. Que penser quand la guerre éclate parmi ceux qui doivent nous enseigner à vivre en paix ?

L'observateur éprouve sans cesse deux sentimens contraires : l'un inspiré par les bienfaits de la Divinité, l'autre causé par la manière dont les hommes abusent de ces bienfaits ou les négligent. Chacun des mobiles d'actions que nous avons examinés, pouvant nous conduire au bien, on croirait que les partisans des différens systèmes vivent en bonne intelligence, estiment quiconque travaille à l'œuvre qui leur est commune, et voient, dans la diversité même des moyens employés pour nous amener à prendre une constante habitude de tempérance et de bienveillance, un moyen général et nécessaire pour nous conduire à ce but. Ils sont rares cependant les philosophes assez éclairés pour être vraiment tolérans.

Souvent les écrivains qui fondent la morale sur l'amour de soi, affirment que leur théorie est la seule exempte de subtilité, de pédantisme, d'exagération, la seule conforme à la nature hu-

maine; et traitent de rêveurs leurs antagonistes. Avec quel dédain, quelle hauteur les réfutent la plupart de ceux qui s'élèvent à la loi du devoir, considérée d'une manière abstraite! Si j'en crois ces derniers, eux seuls connaissent la vertu, eux seuls ne dégradent pas la morale. D'autres philosophes s'enorgueillissent de suivre d'autres routes intellectuelles, et montrant les avantages de celles qu'ils ont choisies, les dangers de celles dont ils éloignent leurs élèves, prétendent avoir le droit exclusif d'éclairer notre raison. Au milieu de ces discussions qui plaisent à l'amour-propre, on perd de vue le but auquel il faudrait arriver; la vérité, l'intérêt général cessent d'occuper les esprits; on finit par ne plus savoir ce qui constitue la justesse, la bonté d'une doctrine morale.

Pour juger les systèmes sur la science de la vie, il faut surtout examiner leurs résultats pratiques. La Grèce eut un sage qui, je crois, eût fait aisément reconnaître le vice des prétentions exclusives dont je viens de parler. Socrate savait conduire ses auditeurs du connu à l'inconnu, en

se servant de comparaisons familières pour amener l'esprit à des idées d'un ordre plus élevé. Peut-être nous demanderait-il ce qui nous fait juger bon l'instrument qu'emploie un ouvrier. C'est, lui répondrait-on sans doute, la propriété que cet instrument a de bien exécuter l'ouvrage pour lequel on l'a fabriqué. Et, pourrait ajouter Socrate, si différens instrumens sont propres à bien exécuter le même ouvrage, si chacun d'eux a des avantages particuliers qui le rendent préférable, selon la force ou l'habileté de la main qui l'emploie, ne faudra-t-il pas reconnaître que tous ces instrumens sont bons? La réponse serait affirmative. Eh bien! dirait le sage, pour juger la valeur des différens principes d'actions et l'utilité des systèmes qu'ils produisent, examinez s'ils sont propres à nous donner une constante habitude de tempérance et de bienveillance.

Le choix du premier véhicule des idées morales n'a point l'extrême importance que lui supposent des esprits étroits ou fascinés par l'orgueil. Un bon système, une sage doctrine doit exciter et, si je puis dire ainsi, mettre en mou-

vement dans notre âme tous les mobiles d'actions capables de nous diriger vers le bien : dès-lors il n'est pas d'un haut intérêt que tel ou tel mobile soit employé le premier ; les résultats pratiques seront toujours les mêmes. Prenons ici pour exemple les trois mobiles que j'ai nommés naturels. Pourquoi des débats sur la question de savoir quel est celui qui donnera l'impulsion aux autres? Philosophe, je te suppose un esprit éclairé, un cœur droit : si tu cherches le bonheur, tu sentiras le besoin de calmer les peines de ceux qui t'environnent, et de trouver un appui dans la Divinité. Si tu suis le desir d'être utile aux hommes, tes jours seront agréables à Dieu, et tu goûteras une satisfaction pure. Si ta première pensée est de plaire à l'Auteur des êtres, tu seras bienfaisant à son exemple, et sa bonté fera descendre la félicité dans ton âme. Ainsi chacun de ces principes d'actions peut évidemment produire un système fécond en résultats utiles.

Lorsqu'on donne des leçons de philosophie morale, le point essentiel n'est pas que l'ensei-

gnement commence par telle idée. Le point important, quel que soit le principe d'actions auquel on s'adresse d'abord, est que les autres principes viennent s'unir à ce premier mobile, qu'ils le fortifient et l'éclairent. Alors tous les moyens que Dieu nous a donnés pour nous conduire au bien, sont mis en œuvre; alors le moraliste crée nécessairement un sage système, parce que son système est complet.

Je tiens au contraire pour défectueuses toutes les doctrines qui privent leurs partisans d'un ou de plusieurs des principes d'actions dont nous avons vu l'heureuse influence. La véritable distinction à établir entre les doctrines des moralistes est celle que je fais dans cet instant : il y a des systèmes complets et des systèmes incomplets.



CHAPITRE XV.

DES SYSTÈMES INCOMPLETS.

Réunissez les cinq mobiles d'actions; isolez ensuite chacun d'eux; enfin, épuisez les combinaisons pour employer quelques-uns de ces mobiles à l'exclusion des autres; vous verrez successivement les bases de tous les systèmes imaginables sur la science de la vie. Toujours vous pourrez reconnaître que les systèmes incomplets sont dangereux, qu'ils nous entraînent dans de fausses routes, ou qu'ils manquent de force pour nous guider dans celle de la sagesse.

Conservons l'amour de soi en dédaignant les autres mobiles, nous reproduirons la doctrine des sophistes, dont l'effet est d'abrutir l'homme dans de grossiers plaisirs, sans que nul senti-

ment humain ou pieux ne réveille son âme engourdie.

Isolons le desir de plaire à l'Être éternel, nous aurons la prétendue morale de ces fakirs de l'Inde qui, se vouant à d'horribles tortures, croient sanctifier leur inutile existence.

Sans doute le desir d'être utile à ses semblables, alors même qu'il ne serait éclairé par aucun autre, produirait encore quelque bien. On peut se représenter un homme en qui de longues adversités ont éteint l'idée de la Divinité, celle des lois morales, l'espoir du bonheur, et qui néanmoins, cédant à des mouvemens naturels, adoucit les peines de ceux qu'il voit souffrir. Cet étrange philosophe, digne objet de pitié, transmettrait difficilement son affligeante doctrine. S'il essayait de former des disciples, les uns se lasseraient bientôt de semer leur stérile bienveillance sur une terre où l'on ne recueillerait que la douleur et la mort; ils fuiraient dans les bras des sophistes : bientôt les autres verraient la nature reprendre ses droits, et goûtant le prix de leurs bonnes actions,

tourneraient avec reconnaissance leurs regards vers le ciel.

Nous avons précédemment reconnu que la prétention de n'obéir qu'aux lois morales, considérées d'une manière abstraite, peut entraîner à des absurdités révoltantes. Quant au desir de se perfectionner, il ne saurait exister seul; on ne peut concevoir un perfectionnement sans motif et sans but.

Au lieu de n'employer qu'un principe isolé, essayons d'en choisir deux pour former un système. Unissons à l'amour de soi un mobile très pur, le desir de plaire à la Divinité; nous verrons naître ces doctrines chéries par des égoïstes dévots qui, très occupés de Dieu et d'eux-mêmes, s'arrangent pour passer leurs jours dans une douce quiétude, sans jamais se laisser troubler par l'aspect ou la pensée des peines de ceux qui les entourent.

Employons l'amour de soi et le desir d'être utile aux hommes, nous aurons un système aimable en apparence, mais au fond très défectueux. Celui qui prodigue ses services aussitôt

qu'on les réclame, et qui ne s'élève point à considérer les lois morales en elles-mêmes, peut obliger quelques personnes et nuire à beaucoup d'autres ; il n'a point la véritable bienveillance, puisque souvent il blesse la justice.

Je laisse au lecteur le soin de multiplier les combinaisons de ce genre ; je ne m'arrêterai que sur un petit nombre de systèmes incomplets qui occupent une place importante dans l'histoire de la philosophie morale.

Les doctrines austères qui commandent le désintéressement absolu, ont des partisans très dignes de respect ; cependant, pour juger qu'elles sont défectueuses, il suffit de voir qu'elles sont incomplètes. Certes, on se prive de puissans avantages pour nous diriger, lorsqu'effrayé de toute pensée qui se rapporte à l'amour de soi, on refuse de nous montrer quelles touchantes relations existent entre le bien qu'on fait et le bien-être qu'on obtient. Certes, on méconnaît notre nature lorsque, préoccupé d'une perfection imaginaire, on nous interdit de goûter cette satisfaction qui suit l'accomplissement des de-

voirs; douce récompense qui porte un caractère divin, puisque les hommes ne sauraient ni la donner ni l'ôter. Dire que l'amour de soi ne mérite qu'un rang secondaire parmi les mobiles destinés à nous guider, c'est énoncer une opinion très plausible, généralement soutenue par les moralistes, sinon en France, du moins dans toutes les autres contrées. Mais vouloir anéantir cet amour que la nature prit tant de soin de rendre indestructible, c'est vouloir surpasser en sagesse l'Auteur des choses. Craignons que nos disciples, au lieu de ressembler à ces hommes qui, par de salutaires fatigues, accroissent leurs forces physiques et rendent leur tempérament plus robuste, ne ressemblent à ces gens qui s'exercent à des jeux inutiles et périlleux, pour obtenir sur un théâtre les applaudissemens de la multitude. Les moralistes n'ont point à créer les lois morales, ils ne peuvent que les observer et les proclamer. Leur mission sera d'autant mieux remplie, qu'ils auront été de plus fidèles organes de ces lois. S'ils les modifient, ils nous égarent, soit en débitant

de lâches préceptes, soit en publiant des maximes exagérées.

Les doctrines austères dont je parle ont sans doute enfanté des prodiges dans quelques âmes fortes; mais elles ne sauraient convenir à la plupart des hommes. Je dirai plus, ceux qui les suivent n'accomplissent pas tous leurs devoirs. L'homme est un être confié à lui-même par la Divinité; il est obligé de développer ses facultés et de goûter les jouissances auxquelles l'invite une sage nature. De même qu'il ne lui est pas permis de se mutiler, il ne doit pas se rendre insensible aux émotions agréables et pures; ce serait, dans ses tristes erreurs, dégrader l'être qui lui est confié.

Toutes ces considérations, peut-être, sont superflues : les systèmes qui rejettent entièrement l'amour de soi, veulent nous enlever un principe d'actions nécessaire; c'est assez pour qu'on ne puisse les placer parmi les systèmes de morale complets.

Les doctrines dont les auteurs se flattent d'enseigner la sagesse sans recourir aux idées religieuses, manquent d'un véhicule dont notre âme

a besoin. L'athéisme répugne à ma raison, il blesse mon sentiment le plus intime, il s'élève contre mes espérances les plus chères; j'en parlerai cependant avec la modération et la bonne foi sans lesquelles on cesse d'être digne de soutenir la vérité.

Des âmes pieuses et tendres ont peine à se persuader que l'athéisme puisse exister. S'il suffit de reconnaître dans l'univers une force active et féconde, sans doute on ne trouvera point d'athée; mais s'il faut penser que cette force est celle d'un être infini en puissance, en sagesse, en bonté, le spectacle de la nature n'a pas frappé tous les yeux de manière à leur révéler son auteur.

Il est deux sortes d'athées. Les uns, victimes d'une dépravation abjecte, sont parvenus à repousser l'idée d'un juge inévitable. Ce n'est point l'opinion de pareils êtres qu'il s'agit d'examiner, et l'on peut dire qu'elle est étrangère au sujet qui nous occupe. D'autres hommes, sincères dans leurs recherches scientifiques, ont été conduits par elles à un résultat différent de celui qu'on devait en attendre. Leurs laborieuses études,

leurs admirables découvertes, leur étonnante habileté à expliquer par des causes purement mécaniques les phénomènes de la matière et ceux de la pensée, les ont amenés à ne plus voir dans l'univers la nécessité d'un moteur intelligent.

Ces deux classes d'hommes si différentes, ont souvent été frappées d'un égal anathème; les mots *athée, vicieux*, semblaient être synonymes. Il est cependant incontestable, d'après les faits et d'après le raisonnement, que l'athée peut connaître des lois morales et sentir le besoin d'y conformer sa vie.

Des philosophes disent que ces lois sont les volontés de Dieu; d'autres, qu'elles sont les rapports nécessaires que notre organisation nous donne avec les êtres qui nous entourent. De vives discussions s'établissent : on dirait que les hommes civilisés aiment les disputes comme les sauvages aiment les combats; c'est peut-être que, dans nos hommes civilisés, il y a beaucoup encore du sauvage. Quand deux définitions paraissent différentes, la raison veut qu'on examine d'abord s'il n'est pas possible de les concilier; et

quelquefois on découvre que, loin d'être obligé de faire triompher l'une aux dépens de l'autre, on doit les réunir pour avoir des notions complètes sur le sujet que leurs auteurs prétendent expliquer (4). Les deux définitions que je viens de citer, se lient naturellement ensemble. Je pense que les lois morales résultent de notre nature et de nos rapports avec les êtres qui nous environnent; mais, notre nature et nos rapports, Dieu nous les a donnés; par conséquent, les lois que j'en vois dériver sont l'œuvre de son éternelle sagesse; et pour promulguer sa volonté, pouvait-il employer un moyen qui réunît mieux tous les caractères de l'évidence, de l'universalité et de l'immutabilité, que de rendre ces lois inhérentes à notre nature? Le philosophe qui nous dit que les lois morales sont les volontés de Dieu, dit un fait vrai, et l'énonce d'une manière vague. Celui qui donne l'autre définition a une idée juste, très incomplète cependant si les lois morales n'annoncent pas à sa raison une intelligence éternelle. Prétendu philosophe, il s'arrête trop tôt dans la route de la vérité;

mais, au point où il est parvenu, certainement il connaît les lois de la tempérance et de la bienveillance.

Oh! quelle preuve touchante de la bonté de Dieu! Il a voulu que celui-là même qui serait assez aveugle pour le méconnaître, pût avoir encore une idée des devoirs sociaux. Demander pourquoi l'athée les suivrait, est une étrange question : l'athée sans doute est privé d'un grand motif d'agir avec sagesse; il lui manque un moyen puissant pour épurer ses facultés et pour s'élever à de nobles idées d'ordre; mais il connaît des lois morales, mais il a besoin de chercher à vivre en paix avec ses semblables, avec lui-même.

Xénophon, Marc-Aurèle, ces hommes dont les pensées et les actions étaient si religieuses, ces êtres dont chaque instant fut un hommage à la Divinité, après avoir développé leurs espérances d'une autre vie, ajoutent que si le néant nous attend à la mort, nous devons encore embrasser et suivre la vertu. Un sage, immortalisé par sa démonstration de l'existence de Dieu, Clarke, en exposant les lois morales, déclare

qu'elles subsisteraient et qu'il faudrait leur obéir, alors même que notre faible raison cesserait d'entrevoir leur auteur. Soutenir l'opinion contraire, c'est oublier quel charme on goûte à pratiquer les vertus sociales, c'est méconnaître une partie des bienfaits de l'Éternel. Je m'étonne et m'afflige de cette phrase : *Si la Divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne ; le bon n'est qu'un insensé*. O Jean-Jacques ! pourquoi ce blasphème est-il sorti de ta bouche ?

Deux erreurs en philosophie consistent : l'une, à regarder le sentiment religieux comme l'unique source de la morale *; l'autre, à ne pas voir combien ce sentiment a de puissance pour nous guider avec sagesse. Bien que l'athée puisse discerner et suivre des lois morales, les systèmes qu'il essaie de propager ont toujours d'immenses désavantages, et souvent d'affreux résultats.

* Hobbes dit que les lois naturelles acquièrent force de loi, uniquement parce que Dieu les a publiées dans l'Écriture Sainte (*De Cive*, c. 3, §. *ult.*). On frémit quand on songe que celui qui parlait ainsi ne croyait pas en Dieu.

En nous privant du mobile religieux, on peut corrompre tous les autres. Quand je médite sur la science de la vie, si vous m'enlevez la croyance en Dieu, quel système complet pourrai-je former? J'aspire au bonheur, et vous me montrez le néant! Je veux être utile à mes semblables, et vous m'arrachez l'appui qui me consolerait de leur ingratitude! Je m'incline devant la loi morale, et vous m'apprenez qu'elle n'est point l'œuvre de l'intelligence! J'essaie de me perfectionner, et vous anéantissez le modèle de la perfection Insensés! vous prétendez me donner des lumières, et vous m'enveloppez de ténèbres!

Je reste convaincu que, dans toutes les hypothèses, il est de notre intérêt de remplir nos devoirs : quel esprit juste oserait en conclure qu'on peut répandre l'athéisme, sans ébranler, sans bouleverser l'ordre social? Cette doctrine désolante n'a point d'action sur les mœurs de quelques êtres nés avec un bon naturel et servis par des circonstances heureuses; mais elle jetterait, dans la plupart des hommes, les semences d'une dépravation profonde. J'ignore où s'arrêteraient

les ravages de l'athéisme, s'il était généralement propagé. Dans un sens, je crois très exact de dire qu'il n'y a point aujourd'hui de véritable athée. On citera le caractère noble, les mœurs sévères de tel individu qui rejette l'idée de la Divinité; mais si nous observons avec justesse, nous verrons que ses qualités estimables, il les doit en partie à la religion. En effet, elle approcha de son berceau; elle lui fit ressentir, dans sa jeunesse, des émotions douces et des affections tendres; il avait pris de sages habitudes, lorsque sa raison s'égara. Ajoutons qu'il vit dans un pays où les mœurs, les usages se sont formés sous une influence chrétienne. La plupart des personnes qui l'entourent ont des idées religieuses; il abandonne leurs principes, mais il imite encore leurs actions; et l'on peut dire que, dans notre état social, les qualités de l'incrédule même subsistent sous la sauve-garde de la religion. On commet donc une grande erreur, si l'on suppose qu'un peuple dépourvu de toute croyance religieuse, serait composé d'athées semblables à ceux qu'on trouve épars dans nos sociétés de l'Europe.

Les observations précédentes annoncent assez quelle prodigieuse différence existerait entre les uns et les autres. On ne verra jamais de peuple athée; mais s'il y en avait un, et qu'il vécût en repos, ce serait sous des lois de fer.

Quelques prétendus philosophes ont voulu détruire l'idée d'une autre vie; et dans les mêmes ouvrages, ils ont formé des vœux pour que les institutions fussent douces et les gouvernemens libres. Absurde contradiction! Hobbes du moins se montre conséquent: il croit que l'homme est méchant; il le fait naître du hasard, et le voue à l'esclavage. Il y a dans les idées de ce sophiste une effroyable harmonie.

Une des pensées qui dominent dans mon esprit, c'est qu'il existe sur la terre une grande lutte entre la force physique et la force morale: on trouve les preuves de cette vérité en soi-même et dans l'histoire du monde. Les méditations, les paroles et les travaux des gens de bien, tendent sans cesse à l'accroissement de la force morale. Si l'éternel principe de tout ce qui existe est un être intelligent, infini, je conçois que la force

matérielle soit un jour soumise à la puissance morale; je cesse de le concevoir, si la cause première est aveugle et nous pousse vers le néant.

Le moment est arrivé de compléter les notions que j'ai données de la vertu. L'homme n'est point jeté sur la terre par le hasard; il doit donc tourner ses regards vers l'Auteur des choses, et lui payer un tribut de reconnaissance et d'amour. L'athée peut être tempérant et bienveillant; mais puisqu'il méconnaît un devoir, il ne s'élève point à la vertu complète. En vain mon imagination réunira-t-elle en lui toutes les qualités sociales; je ne pourrai pas plus le donner pour modèle de la perfection morale, qu'on ne pourrait offrir pour modèle de la perfection physique, un homme dont les formes seraient belles, les traits réguliers, mais qui serait privé de la vue. La vertu est une constante habitude de s'exercer à remplir tous ses devoirs; en d'autres termes, c'est une constante habitude de tempérance et de bienveillance, dont l'âme pure qui la possède fait un humble hommage à son auteur.

Si quelques personnes, dans l'innocence de leur cœur, refusent de penser que l'athéisme

existe, d'autres, altières et froides, se plaisent à prodiguer le nom d'athée. Souvent, par leurs imputations vagues, elles ont nui à des hommes intègres, elles ont mis obstacle à des recherches utiles. On attaque bien mal une découverte, si l'on se borne à dire qu'elle favorise l'athéisme. D'abord, ce n'est point détruire un fait que de prétendre qu'il peut amener telle conséquence; c'est changer la question, c'est annoncer la crainte et presque l'impuissance de la discuter. Ensuite, quel motif raisonnable empêcherait d'examiner un fait en lui-même, et de l'admettre quand il est constaté? Des vérités ne nuisent jamais à d'autres vérités; ce sont des parties d'un même tout, destinées par conséquent à s'unir; et s'il en est qui s'excluent en apparence, c'est que nous sommes encore privés des lumières qui viendront les concilier un jour.

N'opposons point d'obstacle à la noble activité dont l'esprit humain est doué par son auteur. Il faut que les hommes se répandent sur une multitude de routes pour recueillir chacun quelques parcelles de la vérité. La diversité de

leurs travaux apporte dans leurs manières de considérer les objets, des différences dont il ne faut point s'étonner. Par exemple, il appartient à la médecine de seconder la morale dans le grand œuvre de l'amélioration du sort des hommes. Le savant qui cultive l'art de guérir, occupé surtout de notre constitution physique, du jeu, de la conservation et du perfectionnement de nos organes, pourra donner une importance trop exclusive à des recherches matérielles, sans qu'on ait le droit de nier l'utilité de ses travaux. J'aimerais à voir tous les médecins pénétrés de l'esprit de Galien qui, après avoir fait à ses élèves une démonstration d'anatomie, s'écria dans son enthousiasme : *Je viens de chanter un hymne à la gloire de l'Éternel!* Mais s'ils ne manifestent pas tous de pareils sentimens avec le même éclat, gardons-nous de croire aussitôt qu'ils en aient d'opposés. Cabanis fut accusé d'être athée, et son opinion était que l'esprit de l'homme se refuse invinciblement à l'athéisme (5).

J'ai vu soupçonner d'impiété des médecins

éclairés qui attribuaient de grands crimes à des maladies rares, dont les causes et les effets sont encore mal connus. On sait que les accès de la fièvre, que les fureurs de l'aliénation mentale entraînent quelquefois à des actes déplorables un être qui, peu de momens auparavant, était doux, sensible, généreux. Pourquoi des maladies, dont les symptômes sont moins évidens, ne pourraient-elles aussi conduire à de fatales aberrations d'esprit? Serait-il si déshonorant pour l'humanité de prouver que des égaremens, dont on accuse la perversité de l'âme, sont les tristes résultats de maladies du corps? Quel homme aurait à s'affliger, si jamais les hôpitaux réclamaient une partie des malheureux que les prisons dévorent?

La religion doit ennoblir les facultés humaines, et c'est la profaner que de vouloir la faire servir à comprimer la pensée. Des esprits étroits décident avec trop de précipitation que telle ou telle manière de voir est inconciliable avec les vérités religieuses, tandis qu'il serait facile au contraire de prouver que presque toutes les opinions mé-

taphysiques sont susceptibles de s'allier à ces vérités. *

Fichte excita du scandale lorsque, après avoir développé son opinion sur la manière dont se forment les idées, il dit : *Maintenant, je vais créer Dieu.* Ces paroles ont une choquante étrangeté ; je les improuve, quoique dans le langage d'une école subtile, elles perdent le sens qu'elles offrent naturellement. Blâmons l'auteur, mais ne nous hâtons point de l'accuser d'impiété. Ce même Fichte, dans son ouvrage sur *la Destination de l'homme*, adresse à Dieu une prière, ou plutôt il fait un acte de contemplation, dont la beauté me frappe tellement que je ne puis résister au desir de citer ce morceau presque en entier.

* Je ne prétends point tirer avantage des contradictions que peuvent renfermer les cerveaux humains, et qui prouvent seulement combien notre raison est vacillante. Priestley offre le plus singulier phénomène. Ce savant écrit en faveur du *matérialisme* et du *déterminisme ;* dans le même ouvrage, il proclame notre immortalité, il annonce les peines et les récompenses futures : il est allé plus loin, il a porté de l'intolérance dans son christianisme.

« O volonté sublime et vivante, qu'aucun nom « ne peut désigner, qu'aucune notion ne saurait « embrasser! il est pourtant vrai que mon âme « est autorisée à s'élever jusqu'à toi! Oui, toi et « moi ne sommes pas séparés; ta voix retentit « dans le fond de mon cœur, et la mienne ré- « sonne dans ton immensité profonde.

« L'âme simple qui s'abandonne à toi avec une « confiance filiale, est encore celle qui te con- « naît le mieux. Tu es pour elle celui qui lit dans « les consciences, qui en pénètre les replis les « plus cachés; tu es le témoin partout présent, « toujours fidèle, de ses sentimens les plus in- « times, celui qui seul connaît la droiture de ses « intentions, et qui lui rendrait justice quand « l'univers la méconnaîtrait; tu es pour elle un « père tendre qui ne voulut jamais que son bien, « et qui saura tout faire tourner à son avantage; « aussi se livre-t-elle à tes desseins avec un en- « tier abandon. Fais de moi ce que tu veux, dit- « elle; je sais que cela me sera bon, puisque je « sais que c'est toi qui le veux.

« L'esprit orgueilleusement scrutateur qui a

« bien entendu parler de toi, mais qui ne t'a
« jamais vu, prétend nous enseigner à connaître
« ton essence; et voilà qu'il nous montre comme
« ton image, un je ne sais quoi plein de contra-
« dictions et de difformités, ridicule pour l'homme
« de sens, odieux, effroyable pour l'homme de
« bien.

« Je voile ma face devant toi, et je pose un
« doigt sur ma bouche. Ce que tu es en toi, et
« de quelle manière tu t'apparais à toi-même,
« voilà ce dont je ne pourrai jamais acquérir la
« moindre notion. Je ne tenterai pas ce que m'in-
« terdit ma qualité d'être fini, et ce qui d'ailleurs
« ne saurait m'être utile. Je renonce à savoir ce
« que tu es; mais, tes rapports avec moi et avec
« tout ce qui est fini comme moi.... ah! grâces t'en
« soient rendues, ils sont assez manifestes! Que
« je devienne seulement ce que je dois être;
« aussitôt nos relations s'établissent, et m'envi-
« ronnent d'une clarté plus vive que le sentiment
« de ma propre existence. »

Quelques opinions semblent participer à-la-
fois du théisme et de l'athéisme. Plusieurs philo-

sophes, en reconnaissant une intelligence suprême, n'ont pas cru à notre immortalité. Je place dans la même classe les partisans du panthéisme : ceux-ci nous montrent l'univers comme un grand être, mû par une âme intelligente, dont nos âmes sont des émanations qui retourneront à leur source quand la mort aura dissous nos organes.

Une telle doctrine a certainement de grands avantages sur l'athéisme; non-seulement le penseur qui l'adopte peut se considérer comme un agent du moteur universel de l'ordre, mais encore il sent qu'une étincelle divine existe en lui. Il doit veiller sur cette noble partie de son être, et lui consacrer des soins assidus, afin de la rendre pure à la source immortelle d'où elle est émanée. L'observateur impartial reconnaîtra quelle influence cette théorie peut exercer sur des esprits méditatifs. De même que j'ai donné des éloges aux qualités morales du mystique Plotin, il me serait facile de louer le caractère du panthéiste Spinosa, qui se livrant paisiblement à ses longues méditations, et suivant de

bonne foi le cours de ses scientifiques erreurs, vécut modeste, affable et désintéressé. (6)

La religion scientifique du panthéiste peut nourrir d'idées grandes, élevées, quelques esprits spéculatifs; elle se met très bien en harmonie avec l'austère doctrine qui nous dit d'obéir aux lois morales uniquement pour elles-mêmes, et nous commande le désintéressement absolu; mais c'est en vain que la plupart des panthéistes essaient de prouver que leur système a les avantages de ceux qui garantissent notre immortalité. Si l'âme, après la mort, va se confondre dans une source immense, il est, sous un rapport, très vrai de dire qu'elle n'est pas anéantie; mais sous un autre rapport, et c'est le plus important, elle est réellement détruite, la persistance du *moi* étant une condition nécessaire de l'immortalité. L'homme cesse d'exister, soit que son âme se perde dans l'âme universelle, soit que tout son être, formé d'organes grossiers, retourne à la matière. Dans la seconde ainsi que dans la première hypothèse, il n'y a pas d'anéantissement absolu; dans l'une et l'autre, il

n'y a plus de souvenir, le *moi* s'évanouit. Le panthéisme nous refuse donc un des secours que la religion nous assure; et les systèmes de morale auxquels on l'unit, doivent être rejetés parmi les systèmes incomplets.

Je ne puis omettre de parler du scepticisme sur les questions religieuses. Souvent on a voulu le voir où il n'existait point. N'a-t-on pas quelquefois nommé sceptiques des écrivains dont les opinions étaient parfaitement arrêtées, mais qui jugeaient avec une sage tolérance les sentimens peu conformes aux leurs? La classe où l'on voulait placer de tels écrivains, et celle dont ils faisaient réellement partie, sont cependant bien distinctes. La raison peut avoir de justes motifs pour combattre l'esprit de doute, tandis qu'elle doit toujours propager l'esprit de tolérance. Le méchant qui s'efforce de repousser l'idée d'une justice inévitable, athée par ses desirs, déiste par ses craintes, n'est pas non plus un véritable sceptique. J'en dis autant de l'être frivole qui s'étourdit ou végète sans élever jamais son esprit à des méditations sérieuses; il n'est pas plus

un sceptique qu'un dogmatiste, il n'est rien. Le philosophe réellement sceptique sur les vérités religieuses est celui qui, après avoir comparé les preuves données de ces vérités et les objections formées contre elles, trouvant de part et d'autre des probabilités égales, s'abstient de prononcer, soit qu'il décide que de tels sujets sont hors de la portée de notre intelligence, soit que, dans un état de doute encore plus complet, il n'ose affirmer que de nouvelles lumières ne viendront pas un jour l'éclairer.

Le scepticisme sur ces hautes questions paraît propre à répandre deux qualités précieuses, la modestie et l'indulgence. Il plaît à des hommes que frappent d'une part les bornes étroites de notre esprit, et de l'autre les sanglantes querelles trop souvent excitées par des idées spéculatives : ces hommes pensent qu'il est sage de s'attacher aux idées pratiques, et de rester pour les autres dans un état de doute et d'indifférence. Sous ce rapport, le scepticisme est favorable à la paix; celui qui l'embrasse, ayant contre lui les dogmatistes de toutes les opinions, peut

être cruellement troublé dans sa retraite, mais du moins il ne trouble personne. Ce n'est pas que plus d'une fois on n'ait vu de hargneux pyrrhoniens prescrire de douter, avec la même arrogance que leurs antagonistes mettaient à commander de croire. L'influence du caractère peut modifier ou même détruire celle des opinions. Ainsi, dans les orages politiques, on voit des gens livrés à un parti violent garder encore la douceur qui leur est naturelle, et s'empresser d'atténuer l'effet des lois rigoureuses qu'ils ont eux-mêmes provoquées; tandis que d'autres, liés à un parti plus calme, s'emportent pour soutenir la modération, et parfois la prêchent en énergumènes. Il est des athées bienfaisans et des dévots égoïstes; il est des dogmatistes au ton modeste, et des sceptiques au ton tranchant. Nos inconséquences fussent-elles encore plus multipliées, il n'en serait pas moins vrai que l'esprit de doute dispose naturellement aux vertus conciliantes. Nous le sentons si bien, que l'intolérance dont nous sommes le plus choqués est celle qui s'unit au septicisme. Cette alliance

révolte, parce qu'on ne s'attend pas à la rencontrer, et qu'elle offre un monstrueux contraste. Je puis donc avancer que la manière de voir qui nous occupe en cet instant dispose les esprits à la paix. C'est beaucoup sans doute; mais c'est, je crois, son unique avantage; et comme il peut résulter également d'une autre doctrine plus propre à élever l'âme, à la soutenir dans les situations difficiles, à lui donner constamment une impulsion heureuse, la sagesse prononce en faveur de celle-ci.

Je ne discuterai pas d'autres opinions qu'il serait plus curieux qu'utile d'examiner. Si le lecteur veut se rappeler mes diverses observations sur les systèmes incomplets, il jugera que les uns nous conduisent à la perversité, que les autres ne peuvent nous diriger d'une manière sûre, et ne donneront jamais qu'une vertu incomplète. En considérant ces systèmes uniquement dans leurs rapports avec la tempérance et la bienveillance, on voit qu'ils manquent d'un ou de plusieurs véhicules pour nous faire contracter de nobles habitudes. Quelques êtres heu-

reusement nés peuvent offrir beaucoup d'exemples de sagesse, malgré les imperfections ou les vices de leurs théories morales. Que dois-je en conclure? Les exceptions changent-elles la nature des choses? Les systèmes incomplets ressemblent à ces instrumens dont une main adroite et vigoureuse tire parfois un assez grand parti, mais qui, peu propres à l'usage qu'on en veut faire, empêchent de réussir la plupart de ceux qui les emploient.

On peut maintenant apprécier la distinction que j'ai faite entre les systèmes. Les doctrines incomplètes doivent être rejetées, car elles sont plus ou moins dangereuses. Les doctrines complètes sont toutes utiles; toutes conformes à notre nature : nous verrons qu'il est impossible d'anéantir aucune d'elles; et que si l'on pouvait y réussir, ce serait en privant les hommes d'une partie des appuis que Dieu ménage à leur faiblesse.

CHAPITRE XVI.

DES CAUSES DE LA VARIÉTÉ DES SYSTÈMES COMPLETS.

La morale est une, puisqu'il existe pour toute l'espèce humaine des lois qui ne sauraient être impunément violées. Le but que doivent se proposer les moralistes est donc toujours le même; on ne pourra le déplacer aussi long-temps qu'il restera quelque chose d'invariable dans notre nature. Mais pour atteindre ce but, diverses routes sont ouvertes et le seront à jamais, puisqu'à jamais sans doute l'organisation et les rapports des hommes ne seront pas exactement les mêmes : ces modifications ont fait créer et maintiendront différens systèmes.

La partie intelligente de l'homme se compose de raison, de sentiment et d'imagination. Selon

que telle ou telle de ces facultés domine en nous, telle ou telle route pour arriver au but que prescrit la morale nous paraît être la meilleure. En général, celui qui possède surtout de l'aptitude pour le raisonnement, soumet à des calculs la science de la vie; les doctrines intéressées lui paraissent être les plus sages. L'homme en qui le sentiment domine est prompt à s'attendrir sur nos peines, à s'irriter contre nos vices; il prend pour guide le principe d'actions qui nous porte à servir nos semblables. L'être doué d'une imagination vive est le mieux disposé à saisir les systèmes éminemment religieux; le vague l'enchante, le merveilleux excite son enthousiasme. J'indique les trois doctrines entre lesquelles les modifications de notre nature disposent la plupart des esprits à se diviser. Ces doctrines subsisteront toujours, comme elles ont toujours existé. Ainsi, dans la Grèce, les disciples de Socrate se partagent entre elles; on voit s'ouvrir les écoles d'Aristippe, d'Antisthène et de Platon. N'espérez anéantir aucun genre de philosophie conforme à notre

nature; vous nous soumettriez à un seul principe d'actions, qu'une tendance innée vers différens systèmes se manifesterait encore. Parmi les catholiques, si jaloux d'établir l'unité absolue, n'avons-nous pas des molinistes, des jansénistes et des quiétistes? Ces nuances, dira-t-on peut-être, ont disparu. Sans doute elles sont devenues moins sensibles, à mesure que les questions théologiques nous ont moins occupés; cependant il est facile de les reconnaître encore; on ne saurait les effacer complètement, parce qu'elles sont inséparables de la faiblesse et de la variété des esprits.

Je viens de rappeler au lecteur les trois principes d'actions naturels. Les deux autres ont aussi une influence durable: les systèmes auxquels ils donnent lieu sont des résultats de la civilisation. Un mélange de raison et d'imagination, l'aptitude à suivre des idées abstraites et le besoin de goûter des jouissances intellectuelles, excitent un certain nombre d'hommes à se plonger dans les systèmes scientifiques. Un heureux accord des trois facultés qui constituent

la partie intelligente de nous-mêmes, ouvre l'âme au principe que j'ai nommé philosophique, au desir de se perfectionner.

Les différens caractères produisent des nuances dans les théories morales. Le même système, développé par plusieurs écrivains, peut se trouver singulièrement modifié. Une doctrine en offre pour ainsi dire deux, lorsqu'elle est exposée, tantôt par un esprit ardent et sévère, tantôt par un esprit calme et doux. La religion, toujours la même dans sa source éternelle, prend des nuances très distinctes, selon qu'elle inspire des âmes sereines, mélancoliques, indulgentes, austères, etc. C'est ainsi que, dans des vases transparens et diversement colorés, une eau limpide et pure semble recevoir des couleurs différentes.

Défions-nous des lumières d'un instituteur qui veut qu'on lui ressemble entièrement, comme s'il était le type immuable de la sagesse. Le chapitre suivant prouvera que la variété des systèmes est entrée dans les vues de la Providence; ceux qui méconnaissent cette vérité, au lieu de nous perfectionner, nous tyrannisent.

Parmi les causes qui modifient les théories morales, celles dont j'ai parlé se trouvent en nous-mêmes; d'autres existent hors de nous. On aurait grand tort assurément de prétendre que les circonstances dans lesquelles écrivent les philosophes, ont un pouvoir irrésistible sur leur manière de voir et de juger; on serait à chaque instant démenti par l'observation. La victoire avait apporté dans Athènes les richesses et l'ambition, quand les sophistes répandirent leurs doctrines empoisonnées; mais la même époque vit naître leur redoutable antagoniste et ses nobles disciples. Il y a dans l'homme une force active capable de repousser l'influence que voudraient lui faire subir des forces extérieures; aussi les circonstances dans lesquelles un ouvrage coupable fut écrit, peuvent bien expliquer comment l'auteur s'est égaré, mais non justifier ses erreurs. En lisant Hobbes, on voit qu'il a vécu dans des temps malheureux, que souvent la nature humaine s'offrit à lui dégradée : vaine excuse! un opprobre éternel flétrira le nom et les sophismes de Hobbes.

Si l'on accordait trop à l'empire des circonstances, on finirait par regarder tous les systèmes comme des fruits du hasard, sur lesquels il faut porter un œil indifférent; mais cet empire, qu'il serait dangereux d'exagérer, ne peut être méconnu par un observateur. La situation particulière où se trouve un écrivain influe sur le cours que prennent ses idées. Épictète est esclave; il ne peut chercher de ressources qu'en lui-même, son âme seule lui appartient; il s'instruit à voir, tantôt avec un ferme courage, tantôt avec une humble résignation, tout ce qui n'est pas en son pouvoir. Helvétius vit au sein des richesses, tout ce qui l'environne s'empresse de lui plaire : épris du charme d'un tel sort, il devient bon pour ajouter à ses plaisirs. Les circonstances dans lesquelles se trouvèrent ces deux philosophes eurent une influence évidente sur leurs opinions : *supporter* est la première idée que fait naître la situation de l'un; *jouir* est le premier sentiment qu'inspire la situation de l'autre.

Il est une influence qu'exercent les circonstances publiques : par exemple, le degré de civi-

lisation, l'état misérable ou prospère, agité ou paisible, des hommes au milieu desquels le moraliste se livre à ses méditations. Cette influence générale peut même résulter de causes difficiles à bien observer, tant elles sont nombreuses et compliquées. Les diverses théories morales ont trouvé des approbateurs chez tous les peuples civilisés, parce qu'elles sont conformes aux modifications de la nature humaine ; il est à remarquer cependant que chaque pays a une philosophie dominante. La plupart des moralistes français ont incliné vers les doctrines du plaisir, vers les systèmes intéressés. Voyez-les depuis Montaigne et Gassendi, jusqu'à Helvétius et Saint-Lambert. Les doctrines scientifiques ont de l'attrait pour l'Allemagne : considérez ses philosophes depuis Leibnitz jusqu'à Fichte. Sans doute ce pays a produit beaucoup d'ouvrages de morale pratique; mais je ne parle que de la couleur dominante de la philosophie dans chaque contrée. Les moralistes anglais respirent l'amour de l'humanité ; l'impulsion donnée par Cumberland fut généralement suivie par ses successeurs.



Les Grecs, si variés dans leurs systèmes, se consacrent tous à la recherche du *souverain bien*; un besoin du perfectionnement de l'homme les anime : la sainteté de leur philosophie n'est pas sans rapport avec la beauté de leur sculpture et la pureté de leur poésie. Les doctrines enthousiastes, rêveuses et mystiques viennent de l'Orient.

Les opinions préconisées par une foule de voix, les idées universellement répandues nous environnent et pénètrent en nous comme l'air que nous respirons. On veut se garantir de celles qu'on juge fausses; mais la plus sévère attention ne suffit pas pour être certain qu'on leur échappe à tous les instans.

Indépendamment de l'influence que nous pouvons recevoir à notre insu, il en est une à laquelle nous nous soumettons par notre libre volonté. La doctrine morale qu'on se forme ou qu'on adopte est la collection des moyens qu'on juge les plus propres à vaincre les obstacles qui s'opposent à la vertu, au bonheur. Les circonstances d'où naissent en partie ces obstacles doivent donc être considérées, lorsqu'on veut se

déterminer sagement dans le choix de la doctrine qu'on essaiera de propager. L'austérité du stoïcisme qui forma de si grandes âmes sous les empereurs, et qui convenait éminemment à cette époque de tyrannie, d'opprobre et de crimes, l'austérité du stoïcisme ne peut guère réussir dans une société paisible où les richesses de l'industrie et les prestiges des beaux-arts multiplient les occupations, les plaisirs, et dispensent d'efforts sur soi-même pour se trouver dans une situation heureuse ou supportable.

L'influence de nos facultés, de nos caractères et des circonstances, est remarquable dans toute l'histoire de la philosophie. Les idées simples et nécessaires furent révélées par la nature elle-même; la corruption fit naître des précepteurs d'intempérance et d'égoïsme. Dans ce nouvel état de la société, il devait paraître, il parut plusieurs espèces de philosophes. Quelques-uns en appelèrent à notre propre intérêt, ils célébrèrent la modération et le plaisir : d'autres, invoquant le respect que nous devons aux lois morales, voulurent exalter l'amour de la vertu dans les cœurs.

Les premiers se divisèrent : il s'en trouva qui ne s'éloignaient des sophistes que par un égoïsme moins grossier; il s'en trouva qui ne différaient des philosophes sévères que par les expressions qu'ils employaient. Les apôtres de l'austérité se divisèrent aussi : les uns, confians dans leurs forces, montrèrent la raison domptant les passions, et maintenant le calme de l'âme au milieu des tourmens du corps; d'autres, effrayés de la faiblesse de l'homme, enflammèrent son cœur et son imagination pour le faire exister dans un nouvel univers. Toutes ces opinions, dont je pourrais grossir la liste, sont venues naturellement s'offrir à l'esprit humain; et de leur discussion paisible seraient nées des améliorations sans nombre: mais au lieu de ne combattre que le mal, souvent le bien a combattu le bien, et se dégradant ainsi lui-même, a paru ne laisser que le mal sur la terre. Il arrivera des jours meilleurs où l'on examinera ce qu'il y de commun à toutes les doctrines raisonnables, ce que toutes ont d'utile; où l'indulgence, que dis-je? où la justice, faisant la part de ce qu'on doit accorder

aux différentes organisations, aux diverses circonstances, n'exclura que les leçons funestes, et commandera le respect pour tous les moyens d'améliorer l'espèce humaine.



CHAPITRE XVII.

DE L'UNITÉ EN PHILOSOPHIE MORALE.

Si les hommes ne s'entendaient sur aucun point, la société se dissoudrait au milieu d'une effroyable guerre. La nature des choses, l'ordre social, notre propre intérêt nous obligent à reconnaître certaines vérités. Nous devons conformer notre vie à ce qu'elles prescrivent, sous peine de porter le trouble parmi nos semblables, et d'exciter le mépris ou l'horreur des gens de bien. Mais si, par besoin de dominer ou par excès de zèle, on veut grossir à nos yeux le nombre de ces vérités incontestables, si l'on exige que le respect qui leur est dû s'étende à des idées sur lesquelles varient nécessairement les divers esprits, on comprime nos facultés, on nous gêne, on nous irrite; loin d'établir la paix, on

fomente une guerre qui, selon les circonstances, est sourde ou violente.

Amener les hommes à pratiquer les lois morales, tel est le but de la philosophie. Le but ne saurait varier; et sur ce point, il doit y avoir l'unité la plus absolue dans les intentions des moralistes; mais pour arriver à ce terme de leurs efforts, s'ils veulent ne laisser subsister qu'une seule doctrine et lui soumettre tous les esprits, notre nature s'opposant alors à l'unité, ils ne font plus que s'adresser d'injustes reproches, et multiplier leurs débats, quelquefois coupables, souvent ridicules.

On m'a conté qu'un violent incendie se manifesta dans une ville d'Allemagne, où de nombreux étudians s'instruisent des divers systèmes de philosophie. Une mère et son enfant étaient près de périr; le danger effrayait les ouvriers les plus braves; quelques étudians se dévouèrent et parvinrent à sauver les deux victimes. Pleins de joie, ces jeunes gens s'embrassèrent; peu de momens auparavant ils ne se connaissaient point; une bonne action faite en commun

les lia sur-le-champ d'une tendre amitié. Ils se donnèrent un rendez-vous pour le lendemain, et furent heureux de se revoir. Après s'être adressé les éloges que méritait chacun d'eux, ils parlèrent de leurs études; ils vantèrent la philosophie, noble fille du ciel, qui en épurant les âmes, les rend plus accessibles à tous les sentimens généreux. Bientôt il fut question des différens systèmes entre lesquels se divisent les moralistes. Un des étudians fit un discours plein de vigueur et quelque peu subtil sur la loi du devoir; un autre essaya d'expliquer comment l'amour de soi se transforme et devient le dévoûment et l'héroïsme; un troisième soutint que le véhicule des plus saines doctrines est le sentiment inné qui nous dispose à la bienveillance universelle. Ces jeunes gens avaient déjà les prétentions de leurs maîtres: leur discussion s'anime, se change en dispute; ils rétractent les éloges qu'ils s'étaient donnés, et se quittent en s'adressant des injures. Lecteur, si c'est une fable, elle n'est pas dénuée de vraisemblance; elle s'est bien souvent réalisée! (7)

Quelques notions plus ou moins vagues sur la science de la vie, ne suffisent point pour nous guider constamment. Je pense qu'il faut avoir une doctrine morale : alors les idées acquièrent de l'ensemble et de la fixité ; alors elles ont plus d'empire pour nous disposer à la réflexion, et pour nous amener à prendre de sages habitudes. Dès qu'on sent l'importance de la philosophie morale, il est naturel qu'on préfère une doctrine aux autres. J'ai publié la mienne dans un ouvrage intitulé *Essai sur l'art d'être heureux*. Il me paraît que le premier véhicule est le desir du bonheur ; ce desir, lorsqu'il est éclairé, conduit à servir les êtres dont on est entouré, à respecter la loi du devoir, à chercher les moyens de se perfectionner ; il appelle les vérités religieuses qui viennent former le grand complément des vérités morales. Le système que produisent ce premier mobile et cet enchaînement d'idées, est celui qui pénètre le plus facilement dans nos âmes pour les diriger vers le bien. J'aime la doctrine à laquelle j'ai dû, avec le secours de la Providence, une vie paisible et douce,

Mais, comme la plupart des hommes qui se forment un système, j'ai long-temps attaché au mien une importance trop exclusive; je le croyais seul propre à nous diriger, tandis qu'avec plus de lumières, j'aurais vu que toutes les doctrines complètes ont de très grands avantages.

L'étude de l'histoire de la philosophie dispose à l'éclectisme. Celui qui se livre à cette étude peut être comparé au voyageur qui, dans la fréquentation de nombreux étrangers, perd ses préjugés, et finit par estimer des opinions, par goûter des usages qu'il n'entrevoyait d'abord qu'à travers des préventions fécondes en sots mépris et en injustes haines.

Disciples de Locke, disciples de Kant et d'autres philosophes, prouvez surtout par la sagesse de votre vie l'utilité de vos principes. Ne compliquez pas les difficultés qui nous empêchent de nous entendre; attachez-vous à cette immuable vérité qu'il est des points de morale peu nombreux auxquels nous sommes obligés de nous conformer. Penser ainsi, c'est écouter la voix de la raison; c'est l'écouter encore que de

croire qu'il y aura toujours dans notre organisation et dans nos rapports, des modifications qui feront varier les théories propres à nous éclairer.

Quand je considère que de tous les systèmes complets il n'en est pas un seul qui, bien interprété et fidèlement suivi, ne puisse former des gens de bien, je conclus qu'une ère de bonheur et de paix commencerait pour nous si, au lieu de disputer afin de rendre exclusif tel ou tel système, chacun suivait le sien, et ne voulait en prouver l'excellence que par les résultats qu'il en obtiendrait dans le cours de sa vie.

Loin de nous enflammer d'un enthousiasme exclusif pour telle école, et de nous livrer au dénigrement contre les autres, voyons avec impartialité tous les systèmes, aimons à faire valoir ce qu'ils ont de juste, de noble et d'utile. Partons sans crainte de ce fait, que tous les sages ont voulu le bonheur général. Cicéron, qui combat la morale de Zénon et celle d'Epicure, fait soutenir l'une par Caton, l'autre par Torquatus, Romains dignes des hommages de tout ami de

la vertu. Sont-elles vicieuses, absurdes, les leçons qui forment de tels hommes et qui trouvent de pareils défenseurs? (8)

Il est facile de reprocher à Platon des rêveries, à Zénon des maximes outrées. Mais, lorsqu'on voit que le génie de Platon fut consacré à célébrer Dieu, la vertu et l'immortalité, lorsqu'on se représente le stoïcisme comme le culte de la sagesse pratiqué par les plus grandes âmes dans les siècles de Rome en décadence, on sent qu'il faut mesurer ses expressions si l'on croit avoir, dans l'intérêt de la vérité, quelques reproches à faire aux mânes vénérables des hommes que je viens de nommer.

Jamais, dans la Grèce, une école ne domina les autres. Les académiciens, les péripatéticiens, les stoïciens, les épicuriens enseignaient paisiblement leurs systèmes; et l'on ne peut, à beaucoup d'époques, distinguer quelle secte était la plus nombreuse. Deux causes rendaient l'enseignement de la philosophie très fructueux dans Athènes. D'abord, les instituteurs de sagesse étaient bien convaincus qu'il ne s'agit pas seu-

lement de mettre dans la tête des élèves quelques idées plus ou moins justes, qu'il faut exercer sur les mœurs, sur la direction de la vie, une heureuse influence. Ensuite, grâce à la diversité des leçons, il était impossible que le jeune Grec, en visitant les écoles, ne finît pas par rencontrer la théorie la plus analogue à son caractère, à son genre d'esprit, la plus capable par conséquent de s'emparer de toutes ses facultés. Qu'on réfléchisse sur ces deux grandes causes de succès, on verra que nous sommes des enfans, et que nous ne savons pas même comment il faudrait établir les écoles pour y former des hommes.

Parmi les philosophes qu'on a vus donner leur assentiment aux divers systèmes dont le but commun est le bien de l'humanité, je me plais à citer un sage trop peu connu, Démonax, vieillard aimable et respecté qui, presque seul, a trouvé grâce au tribunal du satirique Lucien. Démonax disait : *Je révère Socrate, Diogène m'étonne, j'aime Aristippe.* Qui, plus que ce vieillard, était digne de juger les théories mo-

rales? Quel empire exerçait sa vertu! Une sédition était près d'éclater dans Athènes : au bruit du danger, Démonax s'avance sur la place publique. A son aspect vénérable, un silence craintif se répand dans l'assemblée; les factieux se dispersent, et le sage se retire sans avoir eu besoin de proférer une seule parole.

En choisissant un système, gardons-nous de proscrire ceux que nous n'adoptons pas. Dieu voulut que les moyens de nous inspirer la sagesse ne fussent pas uniformes, puisqu'il a varié nos facultés, nos caractères, et les circonstances où nous sommes placés. Il s'agit d'arriver au but : indiquez le sentier qui vous paraît le plus direct, le plus facile; mais n'allez point d'une main impie fermer ceux qui vous paraissent moins sûrs, car vous nuiriez à vos semblables. Tel peut vous dire : Ce chemin, à travers des sites agrestes, me plaît; tel autre : Je préfère cette route ombragée d'arbres en fleurs. Celui-ci sent croître son courage à la vue d'un mont escarpé; celui-là n'arriverait jamais, s'il ne trouvait une pente facile. Aucun d'eux n'a tort que lorsqu'il veut

nous contraindre à l'accompagner. Supposons tous les sages d'accord sur la question de savoir quelle est la route la meilleure, les autres ne deviendraient peut-être pas inutiles. Les hommes qui auraient passé devant cette route sans l'apercevoir, ou qui en auraient été détournés, conserveraient encore la ressource de suivre des sentiers moins heureux.

La plupart de mes opinions sont douteuses; mais il en est une que j'énoncerai toujours dogmatiquement, c'est qu'il faut dans les discussions modération et tolérance. Les discours modérés ressemblent à des prières qui font descendre la vérité parmi les hommes. Observez avec intérêt, faites valoir avec soin tout ce qu'il y a d'utile dans les systèmes de vos adversaires; vous n'en serez que plus croyable quand vous nous direz que vous connaissez un système qui réunit encore plus d'avantages.

Trop souvent la différence d'opinions suffit pour diviser ceux que devraient unir leurs intentions et leurs lumières; c'est une triste preuve de notre faiblesse. Assurément deux amis, dont

la manière de voir est la même, passent ensemble des heures délicieuses : chacun d'eux aime à trouver une garantie de la justesse de ses pensées, de la pureté de ses vœux, dans leur conformité avec les vœux et les pensées de celui qu'il estime. Mais n'a-t-elle pas aussi des charmes, la conversation d'un homme éclairé et modeste, dont les idées s'éloignent des nôtres? Un pareil entretien m'instruit; j'y recueille des sujets de réflexion, des faits que j'ignorais, des vérités que je n'aurais jamais aperçues. Puis, avec cet homme de bien qui cherche plus à m'exposer ses vues qu'à combattre les miennes, je sens que malgré la diversité des esprits, on peut établir la paix sur la terre; mon âme s'émeut et se remplit d'espérances.

Il y a des gens toujours prêts à louer complaisamment les opinions de ceux qui leur parlent. Tout en blâmant l'excès contraire, j'avoue que je m'en rapprocherais plus volontiers; sauf, comme disait Montaigne, à passer *pour Guelfe chez les Gibelins, et pour Gibelin chez les Guelfes.* Je ne crois pas sans utilité de montrer à ceux

qui m'écoutent, ce qu'on peut opposer de raisonnable, de plausible à leurs idées; c'est un moyen d'affaiblir le dogmatisme, et de semer quelques germes de tolérance.

Un fait suffirait pour démontrer que la saine philosophie doit admettre toutes les théories complètes. Est-il, en effet, une doctrine qui rende tous ses disciples vertueux, tandis que les autres ne forment que des êtres sans mœurs et sans principes? Non : si nos regards se portent sur les hommes qu'honore la pratique de la morale, nous les voyons se diviser entre les différens systèmes. Que faut-il de plus pour nous apprendre à respecter leurs diverses théories?

Aux considérations que j'ai déjà tirées de la variété des esprits, des caractères et des circonstances, j'en ajoute une fort importante. Il est nécessaire que les doctrines soient tempérées les unes par les autres. S'il ne restait qu'un système, on le verrait bientôt se dégrader et se corrompre.

Deux écoles de métaphysique existent, pour ainsi dire, depuis l'origine de la philosophie :

l'une accorde beaucoup à l'imagination, l'autre au raisonnement; l'une est celle de Platon, l'autre celle d'Aristote. On les a vues tour-à-tour se proscrire; il en sera de même jusqu'à l'époque où elles auront été jugées avec impartialité. Disons plus : jusqu'à cette époque, c'est avec raison que l'école qui dominera sera d'abord préconisée et bientôt décriée. Les disciples d'Aristote, après avoir fait admirer de belles découvertes, fruits de l'observation, voudront soumettre tout au raisonnement, au calcul; ils glaceront les esprits et dessécheront les âmes. Les hommes, effrayés du néant que ces raisonneurs ouvriront devant eux, demanderont à l'école de Platon de rappeler sur la terre les sentimens élevés et les idées généreuses. Cette école excitera donc un juste enthousiasme; mais, après avoir touché les cœurs, enchanté les imaginations, ses élèves se jetteront dans de bizarres rêveries, ils peupleront les airs de fantômes, ils répandront la mélancolie, les superstitions : heureux encore si leur folie ne devenait jamais persécutrice et cruelle! Effrayés de nouveau, les

hommes retourneront vers les disciples d'Aristote, pour leur demander de rappeler ici-bas le bon sens et de faire reprendre à la raison ses droits. Ainsi les excès d'une école dirigent les esprits vers une autre, dont les excès à leur tour ramènent à la première. Il est dans leur destinée d'être successivement louées, blâmées, suivies, quittées et suivies de nouveau. Dans tous ces changemens, on substitue des erreurs à des erreurs; on est livré tantôt aux métaphysiciens qui dissèquent, tantôt aux métaphysiciens qui rêvent : on tournera dans un cercle de sottises, jusqu'au moment où, docile à la voix du sens commun, on reconnaîtra que les deux systèmes ont des avantages et des dangers, qu'ils doivent exister paisiblement ensemble, et que chacun d'eux doit opposer des barrières aux égaremens de l'autre.

L'esprit humain ne peut saisir l'ensemble des choses; il s'attache à quelques idées ou même à une seule; il exalte cette idée favorite, il se complaît à la voir, à la considérer exclusivement. Quand un système triomphe d'un système, c'est

une idée partielle qui succède à une idée du même genre. Faibles et bornés, nous séparons ce qui devrait être uni; nos doctrines imparfaites combattent entre elles avec des avantages à peu près égaux; et souvent, je l'ai déjà dit, ce serait en réunissant diverses théories qu'on parviendrait à rectifier chacune d'elles.

Quelques observations me paraissent propres encore à jeter du jour sur la question de savoir si l'on doit chercher à détruire tous les systèmes qui s'éloignent de celui qu'on préfère. Pour amener la paix, deux moyens différens se présentent : l'un consiste à faire tellement dominer une doctrine exclusive, qu'elle ne trouve plus de contradicteur et que la pensée humaine lui soit asservie; l'autre consiste à pénétrer les hommes de cette vérité, qu'ils doivent s'entendre sur quelques points essentiels et s'accorder ensuite la plus entière liberté. Le succès du second moyen est difficile, le succès du premier est impossible.

Je dirais à ceux qui ne partagent pas cette opinion : Le système que vous aspirez à faire régner seul est sans doute excellent; mais pour

qu'il ne s'en glisse pas d'autres dans la société, il faut que vous preniez les hommes au berceau et ne les abandonniez qu'au tombeau, que dans tout l'intervalle qui sépare ces deux termes, vous les soumettiez à votre influence la plus immédiate. Il faut que le législateur, surpassant en vigilance ces fées qui dans le moyen âge présidaient à la naissance d'un enfant, veille sans cesse sur le peuple qu'il forme, lui prescrive avec un soin minutieux ses occupations et ses amusemens. Les sciences, les lettres, l'industrie seraient funestes; l'état est détruit si l'on peut impunément ajouter une corde à la lyre, ou manier d'autres outils que la scie et la hache. Il n'est qu'un seul moyen de prévenir la diversité des esprits, c'est d'étouffer la pensée.

Sparte fut un modèle de ce genre de législation. Une société plus admirable existe, c'est celle des Frères moraves. Les Spartiates étaient des moines armés, servis par des Ilotes; les Moraves pratiquent des vertus paisibles et modestes: ceux-ci méritent l'intérêt du philanthrope, dont souvent les premiers doivent exciter l'horreur.

Les institutions fortes, qui embrassent la vie entière, et substituent aux volontés individuelles la volonté du législateur, ont sans doute un côté très digne d'arrêter les regards; ce sont des phénomènes qu'il est utile d'étudier. Les hommes sont d'ailleurs si faibles, et tant de vices, de crimes et de misères naissent de leurs erreurs, qu'on peut être tenté de croire que le parti le plus sage est de les soumettre à de vigoureuses lois, qui règlent et déterminent jusqu'à leurs moindres mouvemens. Mais, sans examiner tout ce qu'il y a de faux et de dangereux dans un pareil projet, il est évident que les institutions dont je viens de parler ne sont applicables qu'à des bourgades, à de petites sociétés qui s'isolent de la grande afin de n'en être point troublées. Peut-on transformer en couvens nos villes, nos capitales, où les arts ont multiplié les besoins, où les lumières font jaillir sans cesse des idées nouvelles? Cet état de la civilisation est conforme aux lois de la nature; Dieu nous donne des facultés pour les développer. Dans cette situation de la société, on ne peut plus compri-

mer l'intelligence ; on ne peut que l'éclairer. Méconnaître cette vérité, c'est s'exposer à réunir les inconvéniens des deux genres de législation, sans avoir les avantages d'aucun d'eux.

Certainement il est facile de faire prévaloir, dans les écoles, un système de métaphysique et de morale. Pour que les leçons de tous les professeurs soient des discours en l'honneur d'Aristote, ou de Platon, ou de Locke, ou de Kant, il suffit que l'autorité s'abaisse à servir les pédans dont l'admiration se concentre sur un de ces philosophes. Je conçois fort bien que dans tel pays, à telle époque, un système paraisse avoir anéanti tous les autres. Ses partisans, fiers de leur victoire, répèteront que j'avais tort de penser que la divergence des opinions serait éternelle ; et les faits sembleront être d'accord avec eux. Pauvres gens ! étendez vos regards au-delà du petit théâtre de vos succès ; vous verrez chez l'étranger d'autres docteurs enseigner avec éclat les théories que vous dédaignez. Sans aller au loin chercher des exemples, vous pouvez voir près de vous beaucoup d'hommes de mérite qui

rient en secret ou même en public de vos prétentions. Attendez; les doctrines que vous croyez avoir étouffées renaîtront, et peut-être, à leur tour, triompheront avec l'intolérance dont vous donnez l'exemple.

En philosophie, ainsi qu'en politique, un défaut des esprits exclusifs est de croire leurs admirateurs plus nombreux qu'ils ne le sont en effet. On a parfois l'amusement de rencontrer, dans la même journée, des enthousiastes qui suivent des bannières opposées, et de leur entendre dire avec la même conviction, avec la même assurance, que leurs opinions ne trouvent plus de contradicteurs, et que celles du parti contraire sont universellement méprisées.

Observateur impartial, je suis frappé de la diversité des esprits, et je la crois conforme à l'éternelle volonté de l'Auteur des êtres. Je vois que chacun des systèmes complets peut, dans telles circonstances et pour tels hommes, être plus utile que les autres; je pense donc que les philosophes épris de ces différens systèmes doivent s'accorder liberté, estime, assistance; et

qu'ayant un même but, ils doivent s'entendre pour le bien général. Cette théorie a nécessairement un redoutable antagoniste : l'esprit de parti. Quels seront ses défenseurs? l'équité et le temps.



CHAPITRE XVIII.

DE L'ACCORD DES SYTÈMES COMPLETS AVEC LE CHRISTIANISME.

Tous les systèmes complets ont eu des partisans profondément convaincus des dogmes de la religion chrétienne. L'intime union du christianisme et de la philosophie serait le plus puissant moyen de répandre sur la terre la morale et la paix.

Si nos passions et nos préjugés ne suffisaient pour expliquer les plus fatales dissensions, j'aurais peine à comprendre que jamais des débats aient pu s'élever entre la théologie et la philosophie; leurs domaines sont bien distincts pour l'observateur éclairé. Toute la morale est émanée de Dieu : il y a deux révélations, l'une naturelle, l'autre surnaturelle; l'une parle

au cœur de tous les hommes, l'autre est annoncée à l'univers par la bouche du Christ. La première, pour être bien conçue, ne demande que les lumières de la raison; l'autre exige des études spéciales et la foi.

Ainsi les deux domaines sont très distincts: aucun débat ne peut naître, si le théologien laisse la raison s'exercer librement sur les sujets qui sont à sa portée, et si le philosophe, loin de vouloir pénétrer dans le sanctuaire, s'incline avec respect pour en écouter les oracles.

Il n'est ni possible d'arrêter, ni utile d'improuver le libre exercice de l'intelligence. Toutes les pages qu'on vient de lire offrent les preuves de cette assertion. Il n'est ni possible de renverser, ni raisonnable d'attaquer le christianisme. En développant cette vérité, souvent on ne parle que pour exciter les applaudissemens de ceux qui croient; je choisirai les idées et je prendrai le ton qui me paraîtront convenables pour être écouté de ceux qui ne croient pas.

Le déiste soutient l'impossibilité de la révélation surnaturelle. Cette opinion est-elle bien phi-

14.

losophique? Ce qui est philosophique, c'est ce qui est conforme à la raison. Peut-on raisonnablement assigner des limites à la puissance et à la bonté divines?

Un professeur de mathématiques, M. Encontre, dit dans une lettre fort remarquable sur Platon: « Le savant M. Dupuis commence par une assertion singulière le volumineux ouvrage de l'*Origine des Cultes*. Il doute si Dieu existe; mais il est certain que, même en admettant son existence, Dieu n'a pu se révéler aux hommes. J'admire l'indulgence de ces docteurs qui veulent bien permettre à Dieu d'exister, sous condition qu'il se taira. »

L'opinion du déiste est-elle conforme aux intérêts du genre humain? Les plus impies d'entre les sophistes déclarent que l'Évangile renferme une morale pure: cet éloge est fort au-dessous de la vérité. Dans l'Évangile sont exprimés, de la manière la plus positive, tous les préceptes qui nous font un devoir de vivre en frères, de respecter le malheur, de soutenir la faiblesse, de révérer la vertu pauvre, de braver le vice puissant. Ce livre

est-il inspiré par la Divinité? est-il sorti de la main des hommes? Prenez garde à votre réponse. Si l'Évangile est émané de Dieu, à quelque degré d'oppression et d'avilissement que descendent jamais les hommes, ils pourront toujours retrouver leurs titres écrits en caractères sacrés; toujours des voix courageuses pourront, en récitant des passages du livre divin, réclamer les droits de l'humanité; toujours le chrétien pourra faire pâlir les tyrans, en secouant la poudre de ses souliers. Si l'Évangile est un ouvrage ordinaire, la garantie céleste que nous possédions n'existe plus; cet ouvrage peut être attaqué, défendu, détruit comme tout autre.

Il est temps que la philosophie s'élève au-dessus des vaines considérations de parti, et respecte tout ce qui est respectable. Un des plus beaux génies que la France ait produits, Voltaire, est digne de la reconnaissance publique lorsqu'il se borne à combattre la superstition, l'intolérance, le fanatisme : c'est alors qu'il déploie la supériorité de sa raison, et l'on serait un critique

absurde, si l'on s'imaginait qu'il est toujours un écrivain passionné. Je suis frappé de cette phrase qui se trouve dans la première lettre où il parle à D'Alembert de la mort des Calas. *Pour l'amour de Dieu*, lui dit-il, *rendez aussi exécrable que vous le pourrez le fanatisme qui a fait pendre un fils par son père, ou qui a fait rouer un innocent par huit conseillers du roi.* Cette phrase impartiale, ce dilemme inévitable offre un modèle de raisonnement juste et de noble attaque contre un horrible fléau. Mais Voltaire conçut le projet insensé d'anéantir le christianisme. Au milieu de l'enthousiasme qu'excitaient la magie de son talent, le charme toujours nouveau de ses productions variées, au milieu des applaudissemens dont l'enivraient les jeunes gens, les femmes, les philosophes et les rois, il semble avoir cherché quelle est l'entreprise la plus difficile qu'un homme puisse tenter. Quelques siècles plus tôt, il eût voulu peut-être fonder une religion; dans son siècle, il voulut en détruire une. Son génie, ses chefs-d'œuvre exciteront à jamais l'enthousiasme des amis des lettres et de la gloire fran-

çaise; mais sa philosophie légère n'est pas celle qu'adoptera l'Europe.

Au surplus, un fait bien remarquable c'est qu'un des plus grands, et peut-être le plus grand résultat de tous les efforts de Voltaire, est un service rendu à la religion catholique. En général, on observe d'une manière si superficielle que mon assertion étonnera la plupart des lecteurs; il n'en est pas moins facile de la démontrer. Dans la révolution, le catholicisme fut proscrit: quelques-uns des hommes qui gouvernaient songèrent à mettre un puissant obstacle au retour du culte banni, en établissant le protestantisme en France. L'influence obtenue par Voltaire rendit leur projet inexécutable; elle avait appelé le ridicule sur toutes les sectes chrétiennes, elle avait répandu l'indifférence: les places arrachées aux ministres catholiques restèrent vides; ils y rentrèrent sans effort après la tempête.

Comment approfondirons-nous les théories philosophiques, si nous ne savons pas même observer les faits qui se passent sous nos yeux?

Il est des gens d'un esprit assez frivole pour être intimement persuadés que le christianisme n'existe plus. Selon eux, les démonstrations qui semblent annoncer le contraire, prouvent seulement l'hypocrisie ou la crédulité d'un certain nombre d'individus ambitieux ou faibles. Leur opinion peut sans doute paraître vraie, si l'on ne considère que telle société, tel coin de terre; mais que nos regards embrassent l'Europe, et nous verrons bientôt une foule de personnes éclairées que le christianisme anime et dirige. Je prends un exemple chez un peuple qui se pique de dédaigner les préjugés, et qui a produit de très grands philosophes. Il existe à Londres une Société Biblique, fondée en 1804. Dans l'espace de dix-neuf ans, elle a dépensé, pour concourir à la propagation du christianisme, près de vingt-sept millions de notre monnaie; elle a fait traduire les livres saints en cent quarante langues ou dialectes (9); elle a distribué bien au-delà de six millions d'exemplaires de la Bible ou de l'Évangile; elle est affiliée dans les différentes parties du monde à quatre-vingt-seize sociétés

centrales, autour desquelles se groupe un nombre de sociétés auxiliaires et d'associations bibliques, tellement considérable qu'il est impossible de l'évaluer avec justesse; en Angleterre seulement, on compte près de trois mille réunions secondaires. Il n'est pas permis d'ignorer des faits aussi remarquables, quand on veut parler sur des sujets qui demandent que l'on connaisse l'état de la civilisation et le mouvement de l'esprit humain.

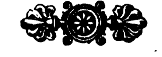
Nous devons à l'Évangile, considéré avec les seules lumières de la raison, deux immenses bienfaits. L'Évangile offrit au monde un corps de morale plus pur que tous ceux qui existaient. On ne peut dire, à la vérité, qu'il ait apporté aucune maxime de morale pratique absolument nouvelle; mais sa supériorité sur les plus sages écrits des anciens philosophes n'en est pas moins incontestable. Ces philosophes vivaient dans des contrées souillées par l'esclavage, et leur esprit s'élevait difficilement à l'idée la plus importante, à l'idée que tous les hommes sont frères. Quelques phrases éparses dans leurs ouvrages, indi-

quent cette vérité, mais elle n'est point fondamentale pour eux; tandis qu'elle est une des bases de la morale évangélique, et qu'elle sort de toutes les parties du livre écrit au nom du père commun des hommes.

Le second bienfait complète le premier. Dans les états où régnait le polythéisme, la morale, entièrement séparée de la religion positive, n'était enseignée qu'au petit nombre d'adeptes qui fréquentaient les savantes écoles des philosophes. Un changement prodigieux, un changement dont les effets sont incalculables, s'opéra quand le christianisme vint unir un enseignement moral à la religion publique. Bientôt des milliers de voix annoncèrent à toutes les classes de la société, des idées utiles pour la conduite de la vie; les gens les plus obscurs entendirent des préceptes dictés par la plus haute sagesse; la dignité humaine s'en ressentit, et par ce fait seul que la lumière était portée à tous, une sorte d'égalité et une fraternité réelle commencèrent à s'établir parmi les hommes.

La philanthropie est née du christianisme,

dont le double bienfait, dans ses rapports avec l'ordre social, est une morale fraternelle universellement annoncée. Philosophes, soyez religieux et respectez la foi chrétienne; théologiens, approuvez ou du moins tolérez tous les systèmes de philosophie complets, en les regardant comme des moyens de nous préparer à de plus hautes lumières.



CHAPITRE IX.

SI L'ON PEUT ESPÉRER DES AMÉLIORATIONS DANS LE SORT DES HOMMES.

Tout change, et dans le mouvement universel des êtres, le genre humain est soumis à la double influence du temps et de sa propre activité : mais a-t-il une marche progressive, avance-t-il vers un but, de manière qu'on doive espérer pour lui sur la terre des destinées meilleures, ou ne fait-il que tourner continuellement dans un cercle, revenant au point d'où il est parti, pour s'en éloigner de nouveau, et pour y revenir encore?

Il faut observer nos facultés, nos divers travaux et leurs résultats. Je vois d'abord avec une extrême surprise que l'imagination, si vive, si féconde, est cependant de toutes les facultés de notre esprit, celle dont les productions se

trouvent circonscrites dans les bornes les plus étroites. La poésie, les beaux-arts, heureux enfans de l'imagination, naissent, prospèrent, déclinent, périssent chez un peuple; ils renaissent chez un autre, pour offrir les mêmes phénomènes; et l'on ne peut dire que dans les dernières contrées qui en jouissent, les poètes et les artistes obtiennent sur leurs prédécesseurs une évidente supériorité. Quelques écrivains ont développé avec beaucoup de talent une opinion contraire; ils ont prétendu que la littérature moderne surpasse la littérature ancienne; mais ces écrivains, séduits par un ingénieux système, me paraissent plus jaloux de lui prêter des charmes que de rendre hommage à la vérité. La poésie, en parcourant la Grèce, l'Italie et la France, a déployé dans ces divers États des richesses à peu près égales. On peut prendre indistinctement des vers d'Euripide, de Virgile ou de Racine, pour montrer à quel point de perfection il est donné au génie de parvenir dans cet art brillant. Le goût particulier d'un peuple lui fera préférer ses compositions dramatiques

à celles de tous les autres, mais soyons sans partialité, et nous jugerons qu'on n'a point surpassé les Grecs dans l'art de faire goûter aux spectateurs de vives et nobles émotions : on compose différemment, sans composer mieux. Non, la littérature n'a point une marche progressive ; elle décrit un cercle. Le peuple qui succède à ceux qu'abandonne la gloire littéraire, ne continue pas leur ouvrage ; il le recommence.

Des travaux plus sérieux présentent un phénomène très différent. Le pouvoir que l'homme a de recueillir des faits, de les comparer et d'en tirer des conséquences, de créer ainsi des sciences fécondes en applications utiles, ce pouvoir s'exerce sur un domaine immense dont il est impossible d'assigner les limites. Ajoutons que dans les lettres, les travaux sont individuels ; et que dans les sciences, ils se font en commun. Les richesses scientifiques, amassées chez tous les peuples et dans tous les âges, forment un trésor que nos contemporains grossissent du produit de leurs veilles, et que nos neveux continueront d'accroître. La marche des sciences est progressive :

c'est du point où sont arrivés nos prédécesseurs que nous partons pour aller plus loin.

Sans doute, plusieurs découvertes se sont perdues ; des faits et des procédés connus dans des temps reculés sont ignorés de nos jours. Mais, d'une part, ces pertes sont probablement faibles ; de l'autre, l'avenir ne peut en craindre de semblables. Le génie, par les progrès de ses découvertes, a trouvé les moyens de perpétuer ses œuvres : l'imprimerie et la gravure transmettront indéfiniment les inventions précieuses. Ni les ravages des conquérans, ni les révolutions intestines qui dévorent les peuples, ni les efforts des plus aveugles tyrans, ne sauraient désormais anéantir les lumières. Il existe dans toutes les parties du monde, des archives où toutes les connaissances humaines ont été mises en dépôt. Une contrée civilisée, une seule échapperait aux barbares, qu'elle deviendrait pour toutes les autres l'arche de salut. L'homme ne peut plus détruire l'ouvrage de l'homme ; et pour anéantir les sciences, il faut qu'une révolution physique bouleverse le globe jusqu'en ses fondemens.

Un être borné dans ses moyens d'actions, ne pouvant produire que des effets également bornés, il est évident que les progrès des sciences et des arts industriels ne seront pas infinis; mais tout annonce que l'esprit humain s'exercera pendant une longue suite de siècles, avant d'arriver aux limites que l'Éternel a posées, et qu'il ne nous sera jamais donné de franchir. En écrivant des conjectures sur les progrès possibles des sciences, on s'expose au double danger de rester fort au-dessous de la vérité, et de passer pour un rêveur. Cependant, on peut présumer que nos successeurs s'éleveront à des découvertes aussi fécondes, aussi puissantes pour avancer la civilisation, que l'ont été la découverte de l'imprimerie et celle de la boussole. Un officier d'artillerie a, dit-on, trouvé les moyens de mettre un navire destiné au commerce en état de détruire un vaisseau de guerre. Quelle influence cette invention exercerait sur la liberté des mers! De simples perfectionnemens et même de simples applications de ce qui existe, par exemple, de la lithographie et du télégraphe, auront

peut-être un jour des résultats incalculables.

Les progrès des sciences morales et politiques sont plus difficiles et moins évidens que ceux des sciences physiques et mathématiques. Celles-ci, s'exerçant sur la matière inerte, le champ de leurs observations est stable; l'expérience constate aisément l'utilité de leurs découvertes; et pour en faire des applications certaines, il suffit de calculs exacts. Les sciences qui traitent de l'homme et de la société s'exercent sur des sujets mobiles, moins soumis aux sens qu'à la pensée; les données qu'exige la solution de leurs problêmes sont nombreuses, compliquées et délicates à saisir. Les faits qu'on recueille pour servir de base aux sciences dont je parle, étant sujets à des interprétations différentes, les théories qui en résultent ne persuadent pas également tous les esprits; et lorsqu'elles sont démontrées, combien de circonstances viennent modifier, contrarier, repousser leurs applications! Enfin, une mystérieuse loi de la nature veut que presque toujours les hommes nés pour répandre de nouvelles lumières, soient persécutés par leurs

semblables. Ils blessent l'amour-propre, ils froissent des intérêts; les intérêts et l'amour-propre se vengent. Si des vérités mathématiques ont valu des persécutions à ceux qui les avaient découvertes, le danger est plus imminent lorsqu'il s'agit de vérités qui par leur nature sont moins évidentes, et qui touchent à des intérêts plus étendus et plus graves. Aussi, beaucoup d'observateurs paisibles, craignant l'animosité des partis, n'osent hasarder leurs idées, abandonnent la plume aux mains vénales ou factieuses; et l'on est privé d'ouvrages qui seraient précieux, car ils seraient écrits de bonne foi. Toutes ces causes réunies expliquent suffisamment pourquoi les progrès des sciences morales et politiques sont les moins rapides. Cependant, pour ces sciences ainsi que pour les autres, il est évident que les générations successives peuvent profiter des lumières et même des erreurs de celles qui les ont précédées, qu'elles peuvent par conséquent s'éclairer toujours davantage, et multiplier les résultats pratiques des découvertes utiles.

Le raisonnement prouve donc que l'espèce

humaine est susceptible d'être améliorée ; mais remarquons-nous en elle des progrès véritables? L'expérience vient-elle confirmer une théorie féconde en espérances? Pour juger cette question, on ne doit pas considérer des détails auxquels il est toujours facile d'en opposer d'autres ; on ne doit pas s'arrêter à des actes isolés, quelque grande que paraisse leur importance : c'est un vaste ensemble de faits qu'il est nécessaire d'embrasser. Je remonte vers les temps anciens ; je considère l'Europe à l'époque la plus brillante de la Grèce et de Rome ; je traverse les siècles de barbarie, et redescends jusqu'à nos jours. Je vois sans cesse des crimes affliger le monde et déshonorer les hommes. Le sang et les larmes ont coulé dans tous les âges et sur tous les points de la terre. Nos temps modernes, ainsi que les anciens, ont produit d'exécrables atrocités ; et cependant l'observateur impartial, en comparant les diverses époques, doit reconnaître qu'il y a des améliorations dans le sort des Européens. Jamais l'aisance ne fut aussi répandue, jamais l'Europe n'offrit

autant d'hommes passablement vêtus, logés et nourris, exerçant librement leurs facultés, et recueillant les fruits de leur industrie; jamais les mœurs ne furent aussi généralement douces et bienveillantes; jamais l'opinion n'éleva moins de barrières entre les peuples. Les faits qu'on peut m'opposer seraient très probans, si je soutenais l'existence d'un bien absolu; ils ne sauraient détruire ce que je dis sur la réalité d'un bien comparatif. L'Attique si fameuse, l'Attique avec ses orateurs, ses poètes, ses artistes et ses nombreux esclaves qui servaient une poignée de citoyens, offrait à la totalité de ses habitans moins de bonheur que n'en présente aux siens la province de l'Europe la plus ignorante et la plus mal gouvernée, mais où le christianisme a détruit l'esclavage.

Assurément nos mœurs, nos usages, nos lois peuvent être l'objet de censures très judicieuses Que dois-je en conclure? L'Europe est vieille, dit-on. Cette idée est, selon moi, une des plus fausses que puisse énoncer un esprit superficiel. L'Europe est à peine échappée à la barbarie;

ses malheurs, ses préjugés et sa turbulence n'ont encore annoncé que l'enfance et la jeunesse de ses peuples.

Les progrès de l'espèce humaine vers une meilleure situation morale seront nécessairement très lents : s'il faut des années pour l'éducation d'un homme dont la vie est courte et sur lequel on a tant de moyens d'agir, quel espace de temps doit exiger l'éducation des peuples? Toutefois, l'activité de l'esprit humain atteste qu'il produira tout ce qu'il est capable de produire. L'époque où il prendra ses plus nobles développemens ne saurait être prédite ; mais ces développemens se manifesteront, parce qu'ils sont conformes à la nature des choses.

Quand, occupé du sort des hommes, on montre dans un avenir lointain des jours plus heureux, il est des gens qui s'écrient avec découragement : *Mais nous n'y serons plus!* Eh! qu'importe que nous n'y soyons plus? Étranges philosophes, vous ne rendez donc un service que pour en toucher matériellement le salaire! Combien de vieillards regardent avec intérêt de jeunes ar-

bres qui ne leur prêteront jamais d'ombrage, mais sous lesquels ils voient en imagination se reposer leurs enfans ! Vous, que le sort du monde semblait occuper, vous dédaignez les améliorations dont vous ne pourrez recueillir les fruits ! Triste résultat d'une fausse philosophie. Quelque système de morale que vous adoptiez, élevez-vous aux plus hautes pensées; songez qu'une intelligence infinie, en vous plaçant sur la terre, vous chargea de contribuer au bonheur de vos semblables, et que vous devez bientôt aller rendre compte de cette mission. Celui qui ne sait point que telle est sa destination, ignore la science de la vie; il cherche péniblement sa route, il ne voit pas son but, il se heurte contre les obstacles ; cet homme est un aveugle dans le monde moral.

Sans doute à quelque degré d'amélioration que parvienne l'espèce humaine, sa faiblesse lui sera toujours rappelée par des vices et des malheurs ; la félicité pure n'appartient qu'à la patrie céleste. Je crois au perfectionnement, non à la perfection future des sciences; jamais elles n'at-

teindront la vérité, mais sur la route elles feront des découvertes. La métaphysique, par exemple, cette science génératrice des autres sciences, la métaphysique me paraît fort incertaine dans l'analyse de nos facultés. Les écrits si nombreux et si divers publiés sur cette analyse, me persuadent qu'on ne formera jamais un système d'idéologie qui présente à tous les esprits justes les caractères de l'évidence. Quand je lis des métaphysiciens célèbres, chacun d'eux, tour à tour, me fait dire : Il est possible que les choses se passent comme il le prétend; mais je ne saurais en conclure qu'elles ont lieu réellement ainsi. C'est ce que l'impartialité dira dans tous les temps aux plus ingénieux idéologues. Il n'en est pas moins vrai que leur science a fait et doit faire encore d'admirables découvertes : elle donne de grands moyens pour avancer les sciences et pour diriger les hommes; elle rend d'immenses services, elle crée les méthodes. Demander pourquoi, sous certains rapports, elle a tant d'obscurité, pourquoi, sous d'autres rapports, elle jette de si vives lumières, c'est demander

pourquoi l'homme réunit tant de faiblesse et de génie.

La première condition, pour avancer la civilisation sur la terre, c'est que la morale soit plus répandue et plus fidèlement pratiquée. Des écrivains mécontens de leur siècle, ont prétendu que nos sciences et nos arts sont funestes aux mœurs. Si, d'un côté, je vois que l'industrie multiplie les besoins, complique les intérêts et fournit de nouveaux alimens aux passions ambitieuses, d'un autre côté, je suis frappé de voir que les peuples sans arts, sans besoins, ont des mœurs farouches, et qu'ils préfèrent la rapine au travail : ce qui caractérise les sauvages, c'est la paresse et la férocité. Mais on dira peut-être qu'il ne faut chercher l'état le plus convenable à l'homme ni dans les forêts, ni dans les capitales; et pour modèles, on citera des peuplades innocentes, heureuses, telles qu'en offrent aux regards du voyageur quelques vallées de la Suisse. Je sais goûter le charme des récits qui me font habiter un moment ces humbles vallées, et je bénis la Providence d'avoir rendu le bonheur si

facile. Toutefois ce n'est pas avec une imagination romanesque qu'il faut discuter les intérêts de l'humanité. Les peuples ne peuvent rester éternellement chasseurs ou pasteurs; l'industrie se développe et leur donne une nouvelle existence. Pour les améliorer, il faut étudier les ressources que présente leur situation, et non se livrer à des regrets, à des rêves, vains sujets d'idylles et d'amplifications. Pour donner aux peuples industrieux autant de bonheur que le comporte leur nature, il faut employer deux moyens qui ont entre eux des rapports intimes; il faut rendre l'aisance aussi générale qu'il est possible, et répandre les lumières.

Expliquons ces derniers mots ; beaucoup de personnes en ont abusé ; ils inspirent des préventions à beaucoup d'autres. On s'abuse étrangement si l'on croit que, pour répandre les lumières on doive chercher à faire de tous les hommes des beaux-esprits et des savans. L'instruction serait portée au plus haut degré dans le pays où chaque individu saurait tout ce qu'il a besoin d'avoir appris pour remplir en ce monde

sa destination particulière. Ainsi, dans les états industrieux, riches, où les intérêts sont compliqués, où l'intelligence déploie une activité prodigieuse, pour juger ces intérêts, pour diriger cette activité, il est essentiel que ceux qui prennent part au gouvernement aient des lumières très étendues, qu'ils joignent à la supériorité de fait, cette autre supériorité que donnent de vastes connaissances et des vues élevées. Il faut que les lumières soient répandues à différens degrés dans les différentes classes de la société. Si les hommes destinés aux travaux manuels sont engourdis par une épaisse ignorance, vous n'aurez que des agriculteurs routiniers et des ouvriers inhabiles. La plupart de ces gens-là ne seront pas aussi bons chefs de famille qu'ils devraient l'être; on pourra les rendre superstitieux, fanatiques, on n'en formera pas des chrétiens. Un grand nombre de faits incontestables parlent en faveur de l'instruction populaire. Voyez quels changemens heureux elle a produits dans l'Écosse (10); voyez en Allemagne, quelle supériorité d'industrie et de mœurs ont les provinces

protestantes. Pourquoi n'imiterions-nous pas de nos rivaux tout ce qu'ils font de bien? Pourquoi leur laisser sur nous des avantages que nous pouvons leur ôter sans leur nuire? On me persuadera difficilement que notre religion exige qu'on distingue, à la mauvaise culture des terres, un village catholique d'un village protestant.

Je l'ai déjà dit, il existe dans l'univers une lutte entre la force physique et la force morale. Un des plus redoutables agens de la force aveugle, est la multitude ignorante. Sans cesse elle propage les vices, les crimes; et dans de grandes circonstances, elle est lancée contre les gens de bien, tantôt par les despotes, tantôt par les factieux. C'est l'affaiblir, c'est la diminuer en nombre, que d'instruire les hommes. A mesure qu'on répand de sages lumières, on accroît ici-bas l'influence de la force morale, et l'on restreint celle de la force physique.

Certes, l'instruction imprudemment dirigée peut devenir funeste; on doit considérer l'enseignement, non comme un but, mais comme un moyen; le but est la propagation de la mo-

rale. On seconde mes vœux lorsqu'on introduit dans un état les meilleures méthodes pour enseigner à lire. Mais si les hommes qui les introduisent ne songent pas à choisir, et au besoin à composer les livres qui seront nécessaires à la génération sortie de leurs écoles, je juge qu'ils ont un zèle peu éclairé, et que dans leurs idées confuses ils prennent un moyen pour un but. Si le mal est plus grand, si, tandis que les uns se bornent à l'enseignement de la lecture, d'autres impriment avec profusion et vendent à vil prix des contes bizarres, absurdes, ou des pamphlets impies, obscènes, je frémis des ravages que peuvent entraîner d'aussi coupables folies. Je préférerais une ignorance totale à ces fausses lumières; comme j'aimerais mieux chercher au hasard quelques alimens dans les bois que d'accepter des mets empoisonnés. Mais si les amis de l'humanité qui fondent des écoles, distribuent l'Évangile, s'ils répandent des livres qui contiennent des notions sur les devoirs sociaux ou sur les arts utiles, je dis : L'instruction prépare à ce peuple des destinées meilleures, et

de tels efforts seront bénis par la Providence.

Ah! sans attendre le perfectionnement futur des sciences, si nous profitions des découvertes qui existent, combien d'améliorations on verrait s'opérer! Autrefois, et jusque dans le siècle dernier, une sévérité révoltante présidait à l'éducation. Les principes de Plutarque et de Montaigne, sur l'instruction du jeune âge, étaient goûtés seulement par quelques bons esprits; Jean-Jacques vint les seconder, et son éloquence changea le cours des idées. Alors on rougit d'avoir si long-temps désolé l'enfance et tourmenté la jeunesse; mais, comme si nous ne pouvions vivre que dans les extrêmes, et fuir un danger qu'en nous précipitant dans un autre, la mollesse remplaça la sévérité; on eut recours à des jeux qui ne pouvaient donner ni l'habitude ni le goût du travail; on déguisa si bien l'étude qu'elle finit par disparaître. Tandis qu'on s'égarait par une route nouvelle, quelques hommes, dignes de la reconnaissance publique, ont employé leurs veilles à chercher les meilleurs moyens de transmettre des idées à la jeunesse,

et leurs méthodes qui, sans exciter l'ennui, sollicitent puissamment l'attention, se trouvent exemptes des deux vices contre lesquels je viens de m'élever.

Nulle part je ne vois un système complet d'instruction; mais nous possédons plusieurs parties d'un bon système, et l'on pourrait dire que les découvertes les plus difficiles sont faites. S'agit-il des connaissances élémentaires? Il y a d'excellentes méthodes pour enseigner la lecture, l'écriture et le calcul. Le premier enseignement se trouve complété par l'invention du dessin linéaire qui, répandu chez un peuple, exercerait sur son industrie la plus heureuse influence. *

Si nos regards se dirigent vers des connaissances plus élevées, nous admirerons la méthode donnée par M. Ordinaire pour l'enseignement des langues. L'étude du latin peut être abrégée de plusieurs années, au grand avantage de l'étude

* Pestalozzi parait avoir eu la première idée du dessin linéaire; M. Francœur en a fait réellement un art.

des sciences que, dans notre état de civilisation, il n'est plus permis de négliger. Je le dis avec assurance : la nouvelle méthode, fondée sur la découverte de l'ordre logique dans lequel il faut présenter les idées aux élèves, opérera tôt ou tard, en Europe, la réforme que tous les esprits éclairés desirent dans l'instruction publique.

Les bonnes méthodes ne sont point encore appréciées : pour les connaître, il faut chercher les écoles où elles sont en usage; et bientôt on s'étonne du peu d'intérêt qu'elles obtiennent. Vous pouvez voir les exercices du corps gradués avec soin, et réduits en art. De sages observateurs vous diront que cette gymnastique n'est pas moins utile aux mœurs qu'à la santé; et peut-être, sans vous livrer à des idées exagérées, penserez-vous que les pères sont coupables de la négliger dans l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans.

Pourquoi dédaignerais-je de faire mention d'un art agréable, pour lequel plusieurs méthodes ont été récemment imaginées? Je pourrais mon-

trer combien il serait facile aujourd'hui de rendre général le goût du chant, et quelle en serait l'influence. Je me borne à dire que dans les écoles où la méthode de M. Wilhem est introduite, je n'ai jamais entendu sans attendrissement ces chants mêlés au travail, ces paroles morales mises sous des airs simples, et ces voix si pures qui chantent en chœur des prières.

Nous possédons quelques élémens d'une sage éducation ; mettons-les en œuvre, et bientôt nous en découvrirons d'autres. Oh ! si la philanthropie éclairait nos instituteurs et dirigeait nos écoles, quelles améliorations offriraient les générations successives ! On ne sait pas combien l'homme peut avoir d'idées justes et de sentimens élevés, car on a pris jusqu'à présent bien peu de soin pour le former.

Que jamais le découragement ne s'empare des cœurs droits qui desirent le bien général. Le raisonnement et les faits prouvent que le genre humain ne tourne point dans un cercle éternel, et que par conséquent il peut s'améliorer : il n'avance pas constamment en ligne droite ; quel-

quefois il recule, souvent il décrit des lignes courbes; mais il fait quelques progrès, et quoique avec lenteur, il avance vers de meilleures destinées.

CHAPITRE XX.

CONCLUSION.

En méditant sur les moyens d'améliorer le sort des hommes, on éprouve pour l'Auteur des êtres un sentiment de reconnaissance, de respect et d'amour. Que sont tous nos faibles moyens de propager la morale, comparés à ceux que l'Éternel s'est réservés pour la répandre et la maintenir sur la terre? L'efficacité des soins de la nature et le pouvoir des nôtres, diffèrent de toute la distance qui existe entre la force du Créateur des mondes et la faiblesse des êtres créés.

Pour que la race humaine subsistât, il était nécessaire qu'elle ne pût violer toutes les lois morales : la volonté divine y pourvut. Ces lois sont inhérentes à notre organisation, elles par-

lent à nos cœurs; et sur cette révélation première, universelle, repose la durée du monde.

Cependant des générations se dépravent, se chargent de crimes; elles vieillissent, passent, et sont remplacées par des générations nouvelles qui rapportent sur le globe la pudeur, le désintéressement, la générosité, la franchise. Ces qualités heureuses sont quelque temps garanties de la contagion par le charme qui les environne et le respect qu'elles inspirent. Si l'enfance et la jeunesse ne reçoivent qu'une éducation très imparfaite, du moins éloigne-t-on de leurs yeux la plupart des exemples funestes. Combien de pères enseignent à leurs fils des principes que leurs actions démentent! combien donnent à leurs enfans, contre l'ambition, l'intérêt et l'orgueil, des préceptes qu'ils seraient désolés de les voir un jour s'obstiner à suivre sur la scène du monde! La maison paternelle est un temple où le feu nécessaire à la vie morale s'entretient, alors même qu'il n'est pas attisé par des mains très pures.

Ainsi la Providence met en œuvre de puissans

moyens pour conserver les nobles véhicules de la civilisation. Tous les hommes qui font un digne usage de leurs talens, secondent ses vues bienfaisantes; tous, depuis les législateurs qui par des institutions protectrices apaisent les discordes, adoucissent la misère, dissipent l'ignorance, jusqu'à ces poètes légers, frivoles, qui mêlent parfois des vérités à de riantes chimères. Sans que la nature nous ait départi aucun talent remarquable, nous pouvons encore seconder ses vues. La plus grande somme de bien produite sur la terre est due à des êtres sans nom, dont l'existence utile, mais obscure, passe et n'est point aperçue. Une bonne action qui semble ignorée finit souvent par exercer au loin son influence : lorsqu'on jette une petite pierre dans un fleuve, un cercle léger se forme à la surface des eaux; il en produit un second, celui-ci un troisième, et l'on voit des cercles toujours plus vastes s'étendre vers les deux rives.

Près de terminer cet écrit, résumons quelques idées pratiques.

L'espèce humaine est susceptible de s'amélio-

rer; elle ne peut y parvenir qu'en respectant les lois morales.

Tout homme de bien est chargé de répandre l'amour de ces lois. Pour remplir sa mission, qu'il fasse d'abord régner en lui-même les principes qu'il veut inspirer à ses semblables.

Des notions vagues sur la science de la vie ne suffisent point. Il faut avoir une doctrine morale pour donner de l'ensemble à ses pensées, et pour se diriger avec fermeté vers un but.

Plusieurs doctrines se présentent : écartons celles qui sont défectueuses, incomplètes; respectons toutes les autres, et que notre choix ne nous rende injustes envers aucune. Les esprits exclusifs causent beaucoup de mal, empêchent beaucoup de bien.

Soyons religieux. L'homme est faible même avec un appui céleste; que serait-il sans la confiance en Dieu?

Cherchons à prouver la justesse de notre doctrine par la droiture de nos actions, plus que par la force de nos argumens. N'oublions jamais

que la véritable philosophie interdit les discussions subtiles et les débats violens. (11)

Après avoir étudié toutes les théories données par les sages, un esprit juste est toujours ramené à sentir la prééminence de la morale pratique. Je conçois l'Éternel jugeant nos actions; je ne puis me le représenter prononçant sur la doctrine de Locke et sur celle de Kant.

Une des plus fortes preuves de notre immortalité est, selon moi, l'ardent desir que nous éprouvons de connaître la vérité, et l'impossibilité où nous sommes de satisfaire ici-bas ce desir. Dieu ne nous a permis de voir jusqu'à l'évidence qu'un petit nombre de vérités, nécessaires les unes à notre vie physique, les autres à notre vie morale. J'en conclus que plus l'homme aura, dans ce séjour d'épreuves, conformé ses actions aux vérités morales dont il a l'intime connaissance, plus, dans un autre univers, il approchera de la source immuable de toute vérité.

FIN DE LA PHILOSOPHIE MORALE.

NOTES.

(1) La philosophie de Platon est diversement interprétée. Il ne faudrait pas en être surpris, alors même que l'auteur eût exposé ses idées avec plus d'ordre. L'amour-propre qui nous donne tant de confiance dans notre sagacité, et qui nous fait mettre dans nos jugemens tant de précipitation, nous empêche de sentir à quel point il est difficile de concevoir parfaitement un écrivain : je m'arrête un moment sur ce sujet.

Lorsqu'un homme qui s'entretient avec nous, développe la théorie d'une science, combien n'a-t-il pas de moyens pour nous transmettre avec clarté ses pensées! La liberté de la conversation lui permet d'entrer dans des détails minutieux, d'employer des comparaisons familières; les inflexions de sa voix nous indiquent le degré d'importance qu'il attache aux diverses idées qu'il énonce; il lit dans nos regards l'effet qu'il produit sur nous, et passe avec rapidité ou s'arrête sur une opinion, selon qu'il sent le besoin de ne pas nous fatiguer ou de nous éclairer

davantage. Cependant, nous avons quelquefois peine à le comprendre, et nous sommes obligés de lui demander des explications. Quand les pensées d'un auteur sont privées de tous ces secours, quand elles nous sont abandonnées sur un papier muet, qui seul les présente à nos yeux, combien n'est-il pas incertain que nous puissions toujours en saisir le sens exact! Avec la plus grande impartialité et la plus forte attention, nous devons fréquemment nous tromper. Souvent un auteur que nous critiquons, s'il était présent pourrait nous répondre : Vous parlez à merveille ; mais je n'ai jamais pensé ce que vous me faites dire.

Platon, au lieu de réunir ses idées en un corps de doctrine, les a répandues dans plusieurs dialogues. Ce défaut d'ordre ajoute à la difficulté de bien comprendre sa théorie; je suis loin cependant de croire qu'elle soit inintelligible. Il ne peut exister, ce me semble, que trois opinions plus différentes en apparence qu'en réalité, sur la question de savoir quel est le principe moral de Platon. C'est, ou le désir de ressembler à Dieu, ou le desir de donner à toutes les facultés de l'âme un harmonieux accord, ou enfin le desir de se conformer aux idées archétypes morales. Ces opinions assurément ne sont pas identiques; elles peuvent faire classer la philosophie platonicienne dans différentes sections du tableau que j'ai tracé. Mais observons d'abord que toutes

ces opinions se fondent sur des passages de l'auteur grec, et que chacune d'elles peut être soutenue en l'appuyant de citations assez nombreuses. Observons ensuite qu'elles n'ont rien d'opposé, ni de contradictoire; et que, par conséquent, elles sont susceptibles d'être conciliées.

Cette dernière assertion blessera les philosophes à systèmes exclusifs; cependant elle est vraie. Les opinions dont il s'agit peuvent être conciliées d'autant plus facilement que Platon n'a point forcé les conséquences de ses principes. Par exemple, il veut qu'on obéisse à l'idée du bien absolu; mais il nous invite à jouir du bonheur qui suit l'accomplissement du devoir. Ce sage ne rejette aucun des mobiles qui doivent exercer sur nous une utile influence.

En général, les exagérations attribuées à Platon viennent de ses disciples. Le reproche qu'il ne saurait éviter, est celui de disposer ses admirateurs à s'éloigner de la route de l'observation, en leur faisant goûter le charme des rêveries qu'enfante son imagination poétique.

(2) Je reprocherais à la France de n'être pas assez fière de son Descartes. C'est ce grand homme qui, avec Bacon, a fait succéder les lumières de la philosophie aux ténèbres de la scolastique. On peut ajouter, sans blesser la vérité, que le philosophe

français eut la plus grande part à cette heureuse réforme : le nom de Descartes retentissait déjà dans toute l'Europe, lorsque celui de Bacon était à peine connu hors de l'Angleterre.

Le *Discours sur la Méthode* est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. On y trouve un certain nombre d'idées qui paraissent aujourd'hui bien communes. Quelle gloire pour l'auteur! quand il écrivit ces idées, il fallait autant de génie pour les découvrir que de courage pour les énoncer; et c'est lui, c'est son influence qui les a rendues vulgaires. Jamais on n'offrira de plus sages conseils à ceux qui cherchent la vérité; jamais on ne saura mieux inspirer des pensées justes et des sentimens élevés. Je croirai qu'on s'occupe réellement d'études philosophiques, lorsque je verrai le *Discours sur la Méthode* dans les mains de tous les jeunes gens qui suivent nos facultés des lettres.

La France peut citer avec orgueil des hommes de génie dans tous les genres; mais, si l'on demandait quel est le Français dont les méditations ont exercé la plus vaste et la plus utile influence, c'est Descartes qu'il faudrait nommer. Cependant, combien il est rare que dans nos écoles, dans nos livres, nous lui rendions hommage! il est même difficile de se procurer celui de ses écrits que je viens de citer. Négliger la gloire de Descartes est une monstrueuse ingratitude. Il serait digne du gouvernement de faire

imprimer avec luxe les œuvres de ce philosophe, pour en déposer les exemplaires dans toutes les bibliothèques publiques. *

(3) On a beaucoup discuté pour savoir si Aristote croyait à l'immortalité de l'âme; et les érudits ont porté différens jugemens. Le *Traité de l'Ame*, composé par ce philosophe, est d'une extrême obscurité. J'ai parlé de la difficulté qu'il y a toujours à concevoir bien nettement un livre : la difficulté fait plus que s'accroître, elle se change en impossibilité lorsqu'il s'agit des ouvrages où les anciens traitent des questions purement métaphysiques. La nature des idées abstraites, l'exactitude rigoureuse qu'elle exige dans les expressions, le vague inséparable de tant de mots dont la signification variait dans les diverses écoles, toutes ces causes d'obscurité multiplient à chaque page les énigmes. Nous pouvons donner aux mots que nous traduisons un sens très clair pour nous, très plausible pour nos lecteurs; mais nous n'avons aucune garantie que ce

* Il n'y a pas trois ans que cette note est écrite, et j'aime à dire que déjà les reproches qu'elle contient sont moins mérités. M. Cousin a publié une édition complète des œuvres de Descartes. Le *Discours sur la Méthode* a été réimprimé par les soins de M. Renouard; en tête se trouve une notice, dont je ferais l'éloge si les liens les plus chers ne m'attachaient à l'auteur, M. Auguste Michelot.

sens soit précisément celui que les auteurs originaux attachaient à leurs expressions. Disons plus : si nos études ne sont pas superficielles, nous acquérons fréquemment la garantie que le sens qui d'abord nous avait paru juste, ne saurait être admis. Ce sens convient pour telle phrase, pour tel chapitre; mais nous voyons bientôt qu'il ne convient point dans telle autre phrase, dans tel autre chapitre; et nous finissons, après avoir tenté des interprétations multipliées, par reconnaître l'inutilité de nos conjectures et l'impuissance de nos efforts. En disant que nous arrivons à ce résultat, je suppose qu'au milieu de laborieuses recherches, nous avons conservé la bonne foi et l'amour de la vérité; car si nous ne voulons qu'étaler notre érudition, rien n'est plus facile que de voir dans un ouvrage obscur tout ce qu'on veut y voir. Je puis choisir dans le Traité d'Aristote des passages qui prouvent que, selon ce philosophe, l'âme est une (*De Anima*, lib. 1, c. 9); d'où je conclurai qu'il la croit indivisible et destinée à jouir d'une vie éternelle. Je puis choisir d'autres passages, et soutenir que, selon ce philosophe, l'âme est de même nature dans l'homme, dans l'animal et dans la plante; bien qu'elle soit simplement *nutritive* dans la plante, *nutritive* et *sensitive* dans l'animal, *nutritive*, *sensitive* et *intelligente* dans l'homme (lib. 2, c. 3). Quelque parti qu'il me plaise de prendre, je saurai donner de l'ensemble à

mes idées; je ferai croire aux ignorans que j'ai raison, et peut-être finirai-je par me persuader que j'ai porté la lumière dans un des vénérables édifices de l'antiquité. Vaines recherches! Les ouvrages des anciens sur la métaphysique pouvaient être fort précieux lorsqu'on avait les moyens de les comprendre; mais aujourd'hui ces ouvrages présentent des espèces de chiffres dont la clef est perdue pour toujours.

(4) Combien de disputes sur les causes finales! Des moralistes en parlent avec enthousiasme, des physiciens les jugent avec dédain. Il faut tout expliquer par elles, disent les uns, et l'on aura la véritable science. Rejetons-les, disent les autres, ou jamais nous n'aurons de véritable science; et ces deux opinions se soutiennent avec des avantages à-peu-près pareils, et ces deux opinions sont également fausses. Si je demande pourquoi le disque de la lune éclaire, et qu'on se borne à me répondre : parce que Dieu a voulu nous donner le secours de ce flambeau dans les ténèbres de la nuit; on ne m'explique point ce que je voulais apprendre. Les réponses de ce genre n'avanceront certainement pas les sciences physiques; et Bacon, dans son ingénieux langage, a raison de comparer les causes finales à ces vierges qui se consacrent au culte des dieux, et qui n'enfantent point. Mais pourquoi le

physicien, après des explications savantes, refuserait-il de nous montrer comme une preuve de l'éternelle prévoyance, le cours de cet astre qui, pendant les heures du repos, remplace par sa douce lumière celui dont l'éclat vient animer les heures du travail ? On est inconséquent si l'on dédaigne cette seconde explication. Vainement des savans essaieraient-ils de nous enseigner à ne voir que des lois mécaniques dans l'univers; notre esprit est formé pour reconnaître des causes finales. Si l'on disait à ces savans que les globes célestes ne sont pas habités, ils jugeraient cette opinion fausse, par la raison qu'il serait absurde d'imaginer que ces millions de mondes existent seulement pour offrir à nos yeux une décoration brillante.

(5) Une discussion relative aux opinions de Cabanis s'étant élevée, il y a quelques années, je fis insérer dans un recueil périodique le morceau suivant:

SUR CABANIS.

Dans le dernier cahier du *Spectateur*, M. Pariset reproche à M. de Bonald de juger légèrement Cabanis, et de se tromper sur les opinions métaphysiques et religieuses de cet homme célèbre. Je n'ai pas encore lu le nouvel ouvrage de M. de Bonald; mais j'ai été souvent affligé de l'erreur des personnes

qui voient dans Cabanis un antagoniste des principes religieux : il est utile de dissiper enfin cette erreur, et les amis de la vérité m'écouteront peut-être avec quelque intérêt.

Je n'ai pas connu d'homme dont l'âme fût plus élevée que celle de Cabanis. Son imagination était brillante; son caractère avait quelque chose d'antique et d'idéal. Toujours il rendait meilleurs ceux avec lesquels il conversait, parce qu'il les supposait bons comme lui, parce qu'il avait une entière persuasion que la vérité se répandra sur la terre, et parce que nul soin pour la cause de l'humanité ne pouvait lui paraître pénible. Ses paroles, doucement animées, coulaient avec une élégante facilité. Lorsque, dans son jardin d'Auteuil, je l'écoutais avec délices, il rendait vivant pour moi un de ces philosophes de la Grèce qui, sous de verts ombrages, instruisaient des disciples avides de les entendre. Des souffrances aiguës éprouvaient souvent son courage : quand les fatigues de l'insomnie altéraient ses traits, la bienveillance était encore empreinte sur sa physionomie. L'unique desir de son âme, celui de faire le bien, se manifestait dans ses travaux, dans ses soins pour une famille digne de lui, dans son affection pour ses amis, dans son empressement à servir quiconque réclamait ou ses conseils ou ses secours. Tel fut ce sage enlevé au milieu de sa carrière, lorsqu'il rassemblait les matériaux d'un ou-

vrage qu'il devait intituler : *Du Perfectionnement de l'Homme physique et moral.*

Je ne conçois pas les censeurs imprudens qui, au lieu d'examiner comment on peut concilier avec des sentimens religieux les idées physiologiques de Cabanis, se sont empressés de lui prodiguer les injures et de l'accuser d'athéisme. Ont-ils pu s'imaginer que par une telle imputation, ils serviraient une cause respectable et sainte? Si leur imputation est fausse, elle annonce que cette cause a parmi ses défenseurs des gens très-inconsidérés. Si leur imputation est vraie, elle prouve qu'on peut la mériter, et pratiquer cependant les vertus sociales. Dans cette alternative, je ne saurais apercevoir ce qu'auront à gagner les adversaires d'un écrivain dont l'Europe a remarqué les ouvrages.

Cabanis eut toutes les espérances d'un homme de bien. Pourquoi ce fait a-t-il été généralement mis en doute? Quelle preuve sans réplique ai-je à donner de mon assertion? C'est ce qui va s'éclaircir pour l'intérêt de la vérité et de l'histoire de la philosophie.

Les opinions physiologiques de Cabanis semblent avoir une tendance au matérialisme, parce qu'il pensait que pour soumettre les sciences à des démonstrations rigoureuses, il importe de se borner à l'observation des faits qui tombent sous nos sens, et de faire abstraction de vérités d'un autre ordre, qui

doivent être l'objet de recherches spéciales. Au lieu de se porter contre lui à des imputations injustes, il fallait donc simplement examiner les avantages et les inconvéniens de sa méthode. Sans la discuter, je dis avec franchise qu'une méthode différente me paraît plus utile, plus propre à guider notre esprit avec justesse. Je viens éclaircir des faits, non soutenir toutes les opinions d'un homme dont je révère le caractère, les intentions et les talens.

Parce qu'un auteur croit nécessaire de diviser des idées en deux classes, il ne s'ensuit pas qu'il juge absurde une de ces classes d'idées. Cabanis pensant qu'il est des questions métaphysiques qu'on doit traiter à part, composa, comme l'annonce M. Pariset, un écrit où se trouve le résultat de ses longues méditations sur des sujets qu'on l'accuse d'avoir négligés.

Je suis heureux de ce qu'il m'est possible d'offrir deux courts fragmens de cet ouvrage inédit. Près de les transcrire, je sens une émotion religieuse; il me semble que, dans cet instant, leur auteur m'approuve de dissiper les erreurs dont il se voit encore l'objet.

Rappelons-nous qu'en essayant d'expliquer les phénomènes de l'univers, on est toujours obligé d'admettre une cause première; que la question se réduit à savoir si cette cause est aveugle, inhérente à la matière, ou si elle est intelligente, douée de

volonté, antérieure au monde visible. Quelle opinion choisissait Cabanis? Écoutons-le.

« L'homme est exposé à l'action d'une foule de « causes qui lui sont inconnues..... Habitué à reconnaître que les mouvemens qu'il exécute avec des- « sein sont le résultat de ses jugemens et de ses de- « sirs, il suppose naturellement dans les objets qui « se meuvent autour de lui, ou dans la force invi- « sible dont ils reçoivent l'impulsion, cette même « faculté de juger et de vouloir. L'éclair qui fend la « nue, le vent qui gémit dans la forêt, le fleuve qui « court à travers les vallons, la pluie, la grêle, la « neige qui tombe sur la terre, sont pour lui des « êtres animés, agissans à sa manière, ou poussés « par une main secrète dont la volonté leur imprime « le mouvement. . . . .

. . . .

« L'homme apprend bientôt sans doute que tous « les mouvemens et tous les bruits n'annoncent pas « de l'intelligence et de la volonté dans leur cause, « au moins dans leur cause immédiate; mais ce qu'il « ne peut concevoir sans l'une ou l'autre de ces deux « qualités ou propriétés, c'est la production d'ou- « vrages savans, coordonnés dans toutes leurs par- « ties, et surtout coordonnés avec d'autres ouvrages « du même ou de différens genres, qui, sans leur « être unis par des rapports mécaniques, sont arran- « gés de manière à produire concurremment avec

« eux de nouveaux effets empreints des mêmes ca-
« ractères de combinaison. Il lui suffit de jeter le
« coup-d'œil le plus superficiel sur l'organisation
« des végétaux et des animaux, sur la manière dont
« ils se reproduisent, se développent et remplissent,
« suivant l'esprit de cette organisation même, le
« rôle qui leur est assigné dans la série des êtres.
« L'esprit de l'homme n'est pas fait pour comprendre
« que tout cela s'opère sans prévoyance et sans but,
« sans intelligence et sans volonté. Aucune analogie,
« aucune vraisemblance ne peut le conduire à un
« semblable résultat; toutes, au contraire, le por-
« tent à regarder les ouvrages de la nature comme
« produits par des opérations comparables à celles
« de son esprit dans la création des ouvrages les
« plus savamment combinés, et qui n'en diffèrent
« que par un degré de perfection mille fois plus
« grand; d'où résulte pour lui l'idée d'une sagesse
« qui les a conçus et d'une volonté qui les a mis à
« exécution; mais de la plus haute sagesse, et de la
« volonté la plus attentive à tous les détails, exer-
« çant le pouvoir le plus étendu avec la plus minu-
« tieuse précision. »

Cet admirable morceau n'a pas besoin de commentaire. J'ai remarqué avec un vif intérêt, dans le même ouvrage, les opinions de Cabanis sur l'immortalité, sur la persistance du *moi* après la mort, sur la possibilité d'indiquer comment l'être pensant

conserve l'existence et même le souvenir après la destruction des organes qui tombent sous nos sens. Cette partie de l'ouvrage est entièrement neuve ; on y trouve, en faveur de l'immortalité de l'âme, des preuves non connues que l'auteur devait à ses méditations sur l'anatomie et la physiologie.

J'ai goûté une satisfaction pure en rendant hommage à la mémoire de Cabanis. Il m'est doux d'acquitter ainsi une faible partie de ma dette : on n'approchait pas de cet homme de bien sans contracter des obligations envers lui ; toujours on lui devait quelques idées élevées, quelques sentimens généreux.

A une époque fatale où, sous un chef ivre de despotisme, on voyait la civilisation près de rétrograder, le séjour habité par Cabanis, Auteuil, était un des asiles où se réfugiait l'amour de la liberté, le desir d'améliorer le sort des hommes ; noble desir, avec lequel il faut vivre et mourir.

Je n'ai qu'un moyen pour indiquer le sentiment profond que mon cœur garde à Cabanis. La France vient de perdre le Nestor de sa littérature. Ducis, mort trop tôt quoique chargé d'un long âge, Ducis m'honora de son amitié. Ceux même qui n'ont pas eu le bonheur de le connaître savent quelle vénération méritaient ses mœurs patriarcales, son désintéressement, sa piété, son courage. Eh bien ! j'aime à réunir dans ma mémoire Cabanis avec lui ; je confonds dans mes souvenirs et dans mes regrets ces

deux hommes qu'illustrèrent tant de vertus et de talens.

(6) Quelques personnes ont accordé à Spinosa une très grande force de tête; je ne puis partager leur manière de voir. La force de tête imprime aux conceptions d'un écrivain la vérité et la clarté; le système de Spinosa manque essentiellement de ces deux qualités.

Ce qu'il ne faut point contester à cet auteur, c'est la bonne foi. Ses erreurs étranges excitent une surprise mêlée de regrets, quand on voit quel desir de s'éclairer il montre dans plusieurs parties de ses écrits. Je citerai, en l'abrégeant, un morceau où il parle des motifs qui le déterminèrent à cultiver la philosophie. Il y a loin de la route où nous allons le voir entrer, au dédale dans lequel il a fini par s'égarer.

« Après m'être convaincu par l'expérience que la « plupart des choses qui nous inspirent des craintes, « ne sont en elles-mêmes ni bonnes ni mauvaises, et « ne deviennent fâcheuses que par la manière dont « elles affectent notre âme, je pris enfin le parti de « chercher s'il n'existe pas un bien réel, dont la dé- « couverte puisse nous assurer un bonheur vif et « constant. Je dis à dessein que je pris enfin ce parti, « car j'avais craint d'abord qu'il ne fût insensé de « renoncer à des avantages certains, pour aspirer à « d'autres encore incertains. Je voyais les plaisirs

« que donnent les honneurs, les richesses; et je sen-
« tais qu'il me faudrait y renoncer pour atteindre
« le but nouveau qu'entrevoyait ma pensée. J'aurai
« tort, me disais-je, si le souverain bonheur résulte
« des biens que poursuivent la plupart des hommes;
« j'agirai sagement si la félicité suprême naît d'une
« source différente. J'examinai tout ce qui flatte les
« desirs du grand nombre. Aux plaisirs sensuels suc-
« cèdent le dégoût et le repentir. La possession des
« honneurs et des richesses, loin de nous satisfaire,
« nous contraint à vouloir encore des honneurs et
« des richesses. La douleur de les perdre serait
« amère; et pour les obtenir, il faut abandonner sa
« liberté, il faut se rendre esclave d'autres hommes,
« éviter ce qu'ils fuient, et rechercher ce qu'ils am-
« bitionnent. Mes réflexions m'amenèrent à penser
« qu'en adoptant un nouveau genre de vie, je re-
« noncerais à des biens qui sont incertains en eux-
« mêmes, pour me diriger vers un autre qui est
« certain par sa nature, et qui n'offre d'incerti-
« tude que dans les moyens d'y parvenir » (*Opera posthuma*, pag. 357; *Tractatus de intellectûs emendatione*).

L'intelligence humaine est pleine d'obscurité et de contradictions. Il y avait pour ainsi dire deux hommes dans Spinosa : l'un, doux, presque timide, fidèle à la voix du bon sens, écrivit des observations justes et simples; l'autre, hardi, à-la-fois

savant et rêveur, imagina un système absurde qui blesse la raison et répugne au sentiment.

(7) Il n'est pas toujours aussi facile que le croient les esprits superficiels, de juger si les moralistes ont entre eux de simples disputes de mots, ou si leurs discussions naissent de sujets plus réels et plus graves. Selon les stoïciens, par exemple, la vertu est l'unique bien; la santé est seulement préférable aux maladies, l'aisance à la misère, la beauté à la laideur, etc. Selon les péripatéticiens, la santé, l'aisance, la beauté, sont des biens; mais la vertu est le premier de tous. Il est évident que dans l'une et l'autre théorie, le premier rang est donné à la vertu; et que, dans aucune, la santé, les maladies, etc., ne sont jugées indifférentes, et regardées du même œil. La question se réduit donc à savoir si la santé, l'aisance, doivent être nommées des biens, ou s'il faut se borner à dire qu'elles sont préférables à leurs contraires. N'est-ce pas une vaine dispute de mots, tout-à-fait indigne d'occuper les sages, dont l'intérêt de l'humanité réclame les méditations et les soins? Cependant les mots étant des signes représentatifs, on ne les change pas sans modifier les idées qu'on réveille. Il ne peut être indifférent d'employer des expressions justes ou fausses, disent à-la-fois les disciples des deux écoles. Mon langage est le seul raisonnable, ajoute le péripatéticien; l'exagération ne pourrait

qu'éloigner de la sagesse, en faisant supposer qu'elle excède les forces humaines : la vertu est le bien auquel on doit être prêt à tout sacrifier; mais il est des biens d'un ordre secondaire, ainsi le disent la nature et le bon sens. Mon langage seul est exact, réplique le stoïcien; la vertu n'est pas seulement un bien, elle est le bien de l'homme. Vous en avez une idée vague et fausse, ou vous devez juger que le nom qui la caractérise ne saurait désigner qu'elle-même. Fidèles à la vérité et pleins de bonne foi, nos maîtres énoncèrent des faits, sans nulle subtilité, lorsqu'ils avouèrent que la santé est préférable aux maladies, l'aisance à la pauvreté; mais ils auraient rougi de profaner par de fausses applications, le nom révéré qui n'appartient qu'à la vertu. Votre manière de parler la dégrade, jette la confusion dans les idées; et notre école dédaigne le langage vulgaire pour s'élever à celui que dicte la raison. Ce débat n'offre-t-il qu'une dispute de mots; et s'il est plus sérieux que nous ne l'avions supposé, doit-on traiter le stoïcien de rêveur, ou son langage serait-il en effet le seul digne de la vertu?

Dans leurs discussions, souvent les hommes contestent tout ce que les passions peuvent contester; tandis qu'ils devraient abandonner, au contraire, tout ce que peut céder une raison indulgente. Pour diminuer le nombre des causes qui nous divisent, j'incline volontiers à penser que des discussions im-

portantes en apparence, sont en réalité des disputes de mots. Toutefois, pour être vrai, j'ajoute que beaucoup de discussions philosophiques me semblent interminables. Souvent, en effet, la différence qu'on aperçoit entre les opinions des moralistes, est trop légère pour qu'on ne puisse soutenir qu'elle est uniquement dans les expressions; et néanmoins, elle est assez sensible pour qu'on puisse prétendre qu'elle est inhérente au fond des idées. Ainsi, sur beaucoup de questions agitées par les philosophes, il existe et il existera éternellement plusieurs opinions: deux sont opposées entre elles; une troisième fait juger vaine et ridicule la division qu'établissent les deux premières. J'en découvre une autre encore; ses partisans observent avec indulgence toutes les opinions précédentes, apprécient leur utilité pratique, et refusent de prononcer sur leur justesse théorique. Assez élevés au-dessus du vulgaire pour ne point embrasser ses querelles, jugeons les opinions surtout par leurs résultats; et lorsqu'elles peuvent concourir au bien de l'humanité, bornons-nous à dire que leurs partisans doivent s'estimer, en continuant l'examen des questions qui leur plaisent, et surtout en s'occupant de pratiquer leurs préceptes. Cette manière d'observer les débats philosophiques et de se refuser à porter des jugemens absolus, peut paraître singulière après qu'on a vu tant de fois des exemples d'intolérance; mais elle est la seule

qui soit digne d'un ami de la paix et de la vérité.

(8) La théologie d'Épicure dégradait les dieux, et sa physique semblait être un jeu de l'imagination; mais sa morale austère, tempérée par des rapports toujours directs avec l'intérêt propre, pouvait exercer sur les âmes une heureuse influence. Long-temps ses disciples offrirent le modèle d'une parfaite union. Tandis que les platoniciens, divisés sur les dogmes de leur maître, se livraient entre eux à de continuels débats, tandis que la plupart des écoles étaient agitées par des questions de pure théorie, *la société des épicuriens présentait l'image d'une république animée d'un même esprit, d'un même sentiment* (*Præp. evangel. Euseb.*, lib. 14, c. 5, p. 727). On doit surtout attribuer l'union, le calme dont jouissaient ces philosophes, à la tendance toute pratique de leur morale, tendance qui, sous des rapports essentiels, corrigeait les vices du système très incomplet d'Épicure.

(9) Les travaux de quelques hommes pour traduire et répandre les livres sacrés, sont vraiment prodigieux : je n'en citerai qu'un exemple.

Les missionnaires baptistes établis à Sérampore ont publié les traductions suivantes : la Bible, en *chinois*, en *bengali* et en *orissa;* le Nouveau Testament, le Pentateuque et les livres historiques, en

sanskrit; le Nouveau Testament, les livres historiques, les Hagiagraphes et les Prophètes, en *hindou;* le Nouveau Testament, le Pentateuque et les livres historiques, en *mahratte;* le Nouveau Testament, en *talinga* et en *bredje-bhâchû;* trois Évangiles, en *pouchtou* ou *affghanè, baloutchi* et *assami;* l'Évangile de saint Matthieu, en *canarin, konhéni, moultani, sindhi, cachemir, nepal, bouhanir, oudéypour, maravar, djéypour, khassay,* et dans les langues des *Barmas*.

Ces renseignemens sont puisés dans les *Archives du Christianisme* de 1820; par conséquent, ils sont fort incomplets aujourd'hui.

(10) Voici des faits authentiques déjà cités par M. Ch. Renouard, dans ses intéressans *Élémens de morale* (page 27):

« Il y avait en Écosse, à la fin du dix-septième « siècle, deux cent mille individus allant mendier « de porte en porte; et dans ce nombre, cent mille « au moins vivaient en troupes, sans lois, sans religion, sans morale. Hommes et femmes, toujours « ivres, blasphémaient, juraient, se battaient, et « s'étaient fait une habitude des vols et des meurtres. Le mal était profond. Punir les malveillans, « ou même donner de l'emploi aux pauvres, était « un trop faible remède contre tant de corruption. « Que fit alors le gouvernement? Il attaqua le mal

« dans sa racine, en s'attachant à réformer l'éduca-
« tion; et par un acte du parlement d'Écosse, de « l'année 1698, il fut établi des écoles dans chaque « paroisse, et des fonds furent affectés au paiement « des maîtres. Ces sages mesures furent observées « avec persévérance; et l'Écosse est aujourd'hui le « pays de l'Europe où il se commet le moins de « crimes en raison de la population; si, par exemple, « on compare ce pays avec les autres parties de la « Grande-Bretagne, on verra que la proportion des « hommes arrêtés comme prévenus de crime, est en « Écosse d'un sur vingt mille, tandis qu'elle est en « Irlande d'un sur quinze cents, et dans le comté de « Middlesex, d'un sur neuf cents. »

(11) De véritables écoles de philosophie pourraient avoir les plus importans résultats; elles pourraient donner à la société ce qui lui manque essentiellement aujourd'hui, je veux dire des hommes qui s'occupent de la morale et qui sachent la pratiquer.

Mais quelles institutions humaines sont exemptes d'abus? Les écoles de philosopbie dégénèrent lorsqu'on cesse d'y inspirer le respect pour toutes les doctrines qui peuvent concourir au bien de l'humanité, lorsque les maîtres, oubliant qu'il s'agit de former des esprits justes et de nobles caractères, n'instruisent plus leurs élèves que dans l'art fatal de

l'argumentation. L'inscription placée sur la porte de l'école annonce encore des leçons de sagesse; on entre, et l'on voit les prétendus sages, livrés à de puériles discussions, amuser le vulgaire par de scandaleux débats.

Quand les esprits à force de subtilités ont tout obscurci, pour les faire descendre des hauteurs de la philosophie spéculative et les ramener à la bonne philosophie pratique, pour leur rendre la lumière, il faut qu'un Lucien vienne dissiper les nuages. La gaîté satirique est un antidote puissant contre les préjugés austères et les passions fougueuses. Le remède, je l'avoue, n'est pas sans danger : quelquefois, en voulant attaquer les abus de la philosophie, on frappe la philosophie elle-même; on la décrie, quand il faudrait ne décrier que ceux qui la profanent. Pauvres humains! c'est ainsi que souvent les remèdes achèvent de détruire les forces du malade.

FIN DES NOTES.

APPLICATIONS

DE LA MORALE

A LA POLITIQUE.

APPLICATIONS

DE LA MORALE

A LA POLITIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

La philosophie morale peut être considérée sous deux points de vue : dans ses rapports avec l'homme, elle nous donne des règles de conduite; dans ses rapports avec la société, elle nous fait connaître les bases de la politique. J'offrirai les résultats de mes observations sur cette seconde partie de la plus importante des sciences.

Au milieu de la divergence de nos opinions, puisse un esprit de paix me garantir de blesser

aucun homme de bien! Lecteur, que le même esprit vous anime. Je voulais, d'abord, intituler cet ouvrage : *Legs d'un homme qui a vu des révolutions.* J'ai craint qu'on ne me supposât l'ambitieuse prétention de faire un riche présent à mes semblables; cependant, j'avais choisi ce titre dans la seule intention d'annoncer que je trace ces pages avec l'impartialité d'un homme qui, près de quitter les choses de la terre, ne peut plus y prendre d'intérêt personnel.

Les vrais principes de la politique semblent se dérober à nos recherches. Nous sommes presque tous agités par de petits intérêts de parti, de profession, de fortune; comment jugerions-nous l'intérêt général? Supposez que des hommes sont chargés de donner la description d'une contrée; supposez que, pour leur faire connaître ce pays, on les place dans une salle autour de laquelle sont pratiquées d'étroites ouvertures qui laissent apercevoir quelques toises de la campagne. Des groupes se forment près des différentes ouvertures, et chacun d'eux croit découvrir le pays entier. Tous ces hommes

se réunissent ensuite pour parler de la contrée qu'ils viennent d'observer ainsi. Que de jugemens disparates et contradictoires! Les uns disent que le pays est couvert d'épaisses forêts; d'autres qu'il offre d'abondantes moissons; d'autres qu'il présente un sol aride et sablonneux. La dispute s'anime; chaque orateur est soutenu par le groupe dans lequel il s'est trouvé; les débats seront sans fin, si quelqu'un de bon sens ne vient dire : pour connaître le pays dont nous voulons parler, sortons d'abord de cet édifice d'où l'on aperçoit qu'une partie des objets qu'il faudrait observer; sortons, allons sur une hauteur d'où l'on découvre la contrée tout entière. Hélas! ceux qui tentent de suivre ce conseil, rencontrent à chaque pas des obstacles; la plupart se découragent ou succombent à la fatigue; il en arrive bien peu sur la hauteur.

En observant le monde moral et politique, on ne tarde pas à s'étonner d'entendre dire que l'Europe est vieille, que nous avons une civilisation très avancée, ou même un excès de civilisation. Je croirais m'exprimer avec exactitude,

si je disais que nous avons une demi-civilisation. En effet, dans l'état actuel de la société, on peut nous considérer sous deux rapports opposés. Des faits nombreux, évidens, annoncent des améliorations dans l'intelligence et dans les mœurs des hommes. Ainsi on a vu, après deux invasions, l'active industrie des Français réparer en peu de mois leurs pertes immenses. Ce prodige avait été précédé d'un autre plus étonnant peut-être : on avait vu des troupes formidables se disperser sans tumulte, rentrer dans leurs foyers, y reprendre l'exercice des métiers paisibles; tandis qu'autrefois le licenciement d'une armée répandait la terreur, et peuplait un état de brigands. En observant des faits si remarquables, j'admire les progrès de la civilisation; mais, lorsque ma pensée se porte sur nos turbulens débats, sur notre inhabileté à créer d'utiles établissemens, et sur notre incurie pour ceux qui existent, lorsque je rappelle à mon esprit épouvanté les scènes sanglantes de nos révolutions, et cette longue dévastation de l'Europe, et ces cris de guerre qui saluaient un des-

pote conquérant, je me dis : Que de soins et d'efforts sont encore nécessaires pour effacer ce qui reste en nous du sauvage!

Un pays se civilise à mesure que ses habitans deviennent meilleurs et plus heureux. Après avoir reconnu ce fait, si l'on cherche les moyens de concourir aux progrès de la société, on juge bientôt qu'il ne peut exister deux morales; l'une pour l'homme privé, l'autre pour l'homme public. Les obligations sont les mêmes; seulement elles acquièrent plus d'étendue et d'importance, elles deviennent plus sévères, à mesure qu'on voit s'agrandir le théâtre sur lequel il faut les remplir. La religion, l'humanité, les préceptes de tous les sages me disent que, dans mon étroite sphère, je dois mettre mes soins à rendre doux le sort des êtres qui m'environnent. Simple particulier, à peine puis-je aider quelques individus, tandis que le magistrat, le ministre, le monarque peuvent répandre le bonheur sur tout un peuple. Les services ne sauraient être comparés, mais le devoir est le même : essayer de rendre doux le

sort de ses semblables. Voyez l'homme privé qui remplit ce devoir; il s'étudie à donner des mœurs paisibles et laborieuses à ceux sur lesquels il exerce de l'influence. Elevez-vous aux plus hautes conceptions de la politique, vous trouverez que les deux grands moyens d'avancer la civilisation sont de propager la morale et l'industrie, afin de rendre les mœurs plus bienveillantes et l'aisance plus générale.

Ces idées, mères de toutes les idées saines en politique, étaient méditées ou du moins entrevues par beaucoup de Français, vers le milieu du siècle dernier. De fausses idées de civilisation sont venues depuis agiter un grand nombre de têtes; je ne sais quel mépris de la civilisation en a troublé d'autres; d'effroyables débats se sont élevés, et des torrens de crimes et de calamités ont fondu sur l'Europe.

On s'étonne d'avoir pu soutenir le spectacle de tant d'horreurs. Plus d'une fois, celui qui lira notre histoire dans des jours paisibles, posera le livre en demandant, avec surprise, comment on peut vivre au milieu de pareilles tourmentes.

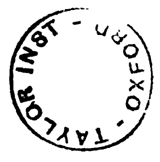
Oh! bénissons la Providence : dans les périls imminens, elle développe en nous des forces dont nous ne pouvions pas même supposer l'existence, quand un sort heureux les rendait inutiles. Certainement une des calamités les plus effrayantes, est une maladie contagieuse qui dévore une contrée. Lorsque, en 1821, les médecins français arrivèrent à Barcelonne, la salle de spectacle était encore ouverte. Comment des mourans allaient-ils y chercher quelques distractions? comment souriaient-ils à des scènes plaisantes? comment trouvaient-ils des pleurs pour des malheurs imaginaires? A la même époque, il y eut une élection populaire. Une partie des votans appartenait à des villages non atteints de la contagion. L'assemblée se tint en plain champ; elle était divisée en deux groupes que séparait un cordon sanitaire. Les bulletins des pestiférés étaient passés au vinaigre, et transmis au président qui se trouvait parmi les habitans du dehors. Ainsi, sur ce coin de terre où soixante mille personnes ont péri en quelques mois, il restait encore des sentimens étrangers

au sentiment de souffrance qui paraissait devoir absorber tous les autres. Si Dieu n'eût donné à la société une force vitale qui lutte contre les maux que nous envoie la nature, et contre les maux plus fréquens, plus terribles, que nous nous faisons à nous-mêmes, la société serait dès longtemps dissoute : pour l'anéantir, les fléaux du ciel n'eussent pas été nécessaires ; les crimes de l'homme auraient suffi.

Les faits sans nombre qui prouvent à quel point il est possible de s'étourdir au milieu des périls et des souffrances, ne doivent pas rallentir le zèle pour l'humanité; ils ne doivent pas nous faire ajouter foi au système des compensations. On peut être optimiste pour soi, il ne faut pas le devenir pour les autres. L'absurde système des compensations aurait pour résultats inévitables, l'apathie, le mépris des peines d'autrui, et le plus odieux égoïsme. Sans doute, à la rigueur, l'homme peut vivre dans tous les climats; mais si l'on transporte sous la zône torride, ou vers les pôles glacés, des individus qu'on arrache au séjour tempéré où se passa leur enfance, com-

bien d'entre eux périssent! combien de souffrances, d'angoisses pour les autres! combien ne reviennent sur la terre natale que pour y mourir des fatigues essuyées sur les bords lointains! De même, quand les passions politiques exercent leurs ravages, quelle multitude d'hommes succombent! quelles anxiétés, quelles tortures pour les autres! et quand le calme renaît, combien meurent des maux passés!

Oh! que la philosophie est d'un heureux secours! Dans le long et périlleux voyage que j'ai fait à travers tant de révolutions, j'avais deux compagnons, deux amis : c'étaient Fénélon et Montaigne. Quand les tempêtes éclataient violentes, terribles, Fénélon m'enseignait à me réfugier dans l'avenir; il m'élevait à ces sphères brillantes d'éternelles clartés, d'où l'on plane au-dessus des passions et des misères humaines. Quand les orages se calmaient, revenant sur la terre, j'apprenais de Montaigne à porter autour de moi un œil observateur, à scruter les causes des erreurs des hommes, et quelquefois à sourire de leurs folies.



Il est à desirer que les observateurs impartiaux de nos débats et de nos calamités, viennent aujourd'hui nous dire ce que leur apprit l'expérience, et qu'ils essaient de développer ainsi parmi nous une saine philosophie, une sage politique. Quand on remonte en imagination le cours de nos désastres, on est douloureusement affecté; mais si l'on vient à songer que les hautes leçons du malheur et de l'expérience seront peut-être perdues pour nos enfans, l'âme succombe au poids qui l'oppresse.

Les tempêtes sont apaisées, les peuples sont calmes; mais il règne encore une grande fermentation dans les esprits des hommes qui se livrent aux affaires publiques. Les partis sont nombreux: leurs idées, très divergentes, se ressemblent en ce point qu'elles ont, si je puis dire ainsi, quelque chose de turbulent et d'oppressif. Il existe en Europe des écoles de tous les genres d'exaltation; il y en a de fanatisme religieux, de fanatisme philosophique et de fanatisme politique. Puisse-t-on ouvrir une école de bon sens! J'offrirai quelques idées fondamentales pour les le-

çons qu'il faudrait y donner; j'indiquerai, parmi les erreurs qui circulent en Europe, celles qui sont les plus fécondes et les plus dangereuses.



CHAPITRE II.

DES DOCTRINES POLITIQUES.

Il est difficile de se faire nettement concevoir en traitant les sujets qui m'occupent. Le lecteur a déjà des idées politiques; elles se mêlent avec celles qu'on lui présente, elles les modifient, les altèrent ou même les dénaturent d'une manière étrange. Pour comprendre ce chapitre, oubliez ce que vous ont enseigné les partis, observez les faits, donnez aux mots une acception juste, et que votre raison vous apprenne à porter des jugemens nouveaux.

On peut distinguer trois doctrines politiques. L'une a souvent asservi les hommes, une autre les a souvent agités; la troisième n'existe, dans toute son étendue, que pour un très petit nombre de bons esprits; elle est encore vague pour

la plupart de ceux qui seraient disposés à la préconiser.

La doctrine que j'ai désignée d'abord, et que j'appellerai doctrine de l'oppression, repose sur cette idée que le grand nombre est ici-bas pour satisfaire aux fantaisies du petit nombre. Cette doctrine est fort ancienne : elle m'apparaît dans ces républiques célèbres, dont on a tant de fois et si follement vanté les lois et la liberté. Voyez Sparte, qu'on aurait dû rougir de nommer vertueuse; Athènes, dont on admirera toujours le séduisant éclat; Rome, dont les fatales victoires retentissent encore sur le globe * : quel spectacle présentent ces républiques? Une poignée de citoyens, une foule d'esclaves; et ceux-ci, courbés

* Un des évènemens les plus désastreux pour le genre humain fut la ruine de Carthage. Le peuple commerçant succomba sous le peuple guerrier; s'il l'eût emporté, quelle influence différente s'exerçait sur la terre! Les Carthaginois auraient propagé l'industrie, les arts, les sciences; les Romains n'enseignèrent que l'art de combattre, d'opprimer et de détruire. La civilisation eût avancé : elle fut arrêtée, et bientôt elle rétrograda.

sous le joug, travaillent, souffrent, périssent, pour laisser à leurs maîtres le temps de se livrer à des jeux, de haranguer sur les places publiques ou de porter au loin la guerre. Sous le gouvernement féodal, l'oppression change de formes; le principe est le même, et les résultats sont pareils : c'est toujours la multitude livrée à quelques hommes. Dans les États féodaux, on voit les oppresseurs ignorans et grossiers, tandis que, dans les anciennes républiques, souvent ils se montrent sous un aspect brillant. Ce contraste ne prouve point un changement de principe. Qu'importe à l'esclave que son maître habite un édifice d'architecture grecque, ou vive dans un château gothique? Citoyens et barons, esclaves et serfs présentent à l'œil affligé les résultats semblables d'une politique barbare qui méconnaît la dignité humaine. Chez les modernes, l'oppression est à son plus haut degré d'intensité dans les colonies, où quelques blancs, le fouet à la main, conduisent un peuple de noirs : elle est à son plus faible degré dans les états où existe le despotisme d'un seul ou de plusieurs, mais où

les abus du pouvoir sont tempérés par le progrès des richesses et des lumières.

La nature des choses veut que l'oppression amène des résistances. Fatigués d'obéir et las d'entendre toujours ceux qui forment le petit nombre parler de leurs droits, des opprimés s'écrient : L'homme aussi a des droits ! A ce cri, les âmes souffrantes et les âmes généreuses tressaillent. Si ce cri est poussé par un peuple nombreux et brave, l'esprit humain s'agite, l'univers ébranlé semble vouloir changer de forme. Que d'espérances enivrent les imaginations ardentes et les jeunes raisons ! Mais de vastes calamités, mais les crimes qu'entraînent de si grands et de si terribles efforts, les actions sanglantes suivies de sanglantes réactions, avertissent enfin les esprits sages d'examiner si la vraie doctrine politique est en effet la doctrine des droits.

Deux redoutables dangers l'accompagnent. Elle est violente ; par conséquent plus en harmonie avec les passions qu'avec la raison ; elle équivaut à une déclaration de guerre ; aussi le plus souvent ne fait-elle que changer de mains

l'arbitraire, et pousser la multitude à exercer sur le petit nombre, le despotisme qu'un instant auparavant le petit nombre exerçait sur la multitude. Vainement prétendrait-on, avec des idées théoriques, réfuter ce que j'avance. Les faits prouvent que la doctrine des droits est violente; or, une doctrine violente exalte les esprits; et les esprits exaltés se jettent dans des écarts et des crimes. Au danger qu'entraîne sa violence, il s'en joint un second trop peu remarqué. Cette doctrine n'oblige point à conserver les biens qu'elle préconise; et souvent ses défenseurs abandonnent avec lâcheté ces mêmes droits que d'abord ils réclamaient avec fureur. Nous verrons bientôt que tant de faiblesse ne doit pas être attribuée seulement au caractère de tels partisans de la théorie des droits; qu'elle résulte aussi d'un vice de cette théorie; mais, pour éviter les répétitions, il est nécessaire, avant de porter plus loin cet examen, de jeter un coup-d'œil sur la véritable doctrine politique.

L'art social ne peut avoir d'autre but que de rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

Si, pour tracer une théorie juste de cet art, on observe la nature humaine en cherchant quels principes doivent la diriger, les vérités suivantes sont les premières dont on sera frappé. Il est des lois imposées à notre espèce par l'éternel Auteur des êtres. Ces lois morales, sacrées, prescrivent des devoirs dont l'accomplissement peut seul produire un état de sagesse et de bonheur, que nous avons dit être le but de l'art social. De ces faits évidens, de ces idées simples naît cette conséquence, que la vraie doctrine est la doctrine des devoirs.

Nous voulons former des hommes: qui leur présenterons-nous pour modèle? Un sage sans doute. Quelle est sa pensée dominante? L'accomplissement de ses devoirs. Il aurait horreur d'abuser envers nous d'aucune supériorité; il ne nous fatigue pas en nous parlant de ses droits; son bonheur, ainsi que sa vertu, résulte d'une vigilance constante à s'acquitter des obligations que lui impose la Providence. Pour essayer de suivre ses traces, embrassons sa doctrine.

Lorsqu'un instituteur éclairé veut donner à son élève les premières notions de politique, il

doit lui faire parcourir à peu près cette série d'idées : « Dans votre éducation, mon but fut de vous rendre heureux. La condition indispensable du bonheur est la paix de l'âme, et cette paix résulte de la fidélité à remplir ses devoirs. Votre grande occupation parmi vos semblables doit donc être de les servir, d'éloigner d'eux, autant qu'il dépendra de vous, les vices et les douleurs. L'homme a des droits; mais si vos droits sont l'objet dominant de votre pensée, vous aurez une âme vulgaire, et peut-être vous verra-t-on tour-à-tour turbulent et lâche. L'État où régnerait l'ordre le plus admirable serait celui dont tous les citoyens, ne s'occupant que de leurs devoirs, assureraient aux droits de chacun la plus solide et la plus complète garantie. Sans chercher à savoir si vous serez secondé, hâtez l'établissement d'un tel ordre, en donnant, par toutes vos actions, l'exemple de s'y conformer ». Il faut multiplier les hommes imbus de ces principes : c'est donc la doctrine des devoirs qu'il faut essayer de répandre.

Si jamais des jours plus heureux nous sont

accordés, c'est la doctrine des devoirs qui viendra consoler la terre. Espérons : elle est fille des lumières et du malheur. Cette doctrine repousse celle de l'oppression, puisqu'elle annonce que tous les hommes sont ici-bas pour s'entr'aider; en même temps, elle n'a point, vers une égalité chimérique, cette tendance que la théorie des droits présente au moins à beaucoup d'esprits; elle respecte les inégalités naturelles ou sociales; mais elle tend sans cesse à les empêcher de devenir oppressives, car elle établit ce principe, que nos obligations envers nos semblables croissent en raison des moyens qui nous sont donnés pour exercer sur eux de l'influence.

Cette doctrine étrangère à la violence, amie de tous les sentimens affectueux, peut seule enseigner à résoudre le problême si difficile de rendre les caractères fermes sans âpreté et doux sans faiblesse. On ne conteste guère ses pacifiques avantages; on l'accuse plutôt d'énerver le courage, d'ôter aux âmes leur vigueur; et c'est ce reproche qu'il importe de réfuter.

La doctrine des droits excite une fougue pas-

sagère ; la doctrine des devoirs inspire une fermeté constante. Comment ces deux doctrines ne produiraient-elles pas des effets si différens? On est libre d'abandonner un droit ; le devoir seul est obligatoire. Et quoi ! me dira-t-on, n'est-il pas des droits inaliénables ? Je n'en connais pas qui soient tels par eux-mêmes ; c'est le devoir qui, en se mêlant avec eux, leur communique ce caractère. Le droit, dans toute sa plénitude, peut être défendu, modifié, rejeté au gré de celui qui le possède. Ce caractère d'inaliénabilité qui paraît d'abord rendre si imposans quelques-uns de nos droits, ne fait en réalité que restreindre notre puissance ; et la restriction que nous acceptons serait onéreuse, si nous n'étions dédommagés par le sentiment de ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, la soumission volontaire à la sainteté du devoir.

Un droit pur et simple, c'est-à-dire sans mélange de devoir, n'est qu'un avantage, et l'on est libre de ne point le conserver. Qu'un homme ait pris un engagement avec moi, je puis exiger qu'il le tienne; mais je puis y renoncer. Si mon

droit n'est qu'un droit, je puis l'abandonner. Dans quels cas cette liberté cesse-t-elle? Dans tous les cas où l'idée de devoir vient se mêler, se substituer à celle de droit. Si mes semblables sont intéressés à ce que je maintienne l'avantage que j'allais céder, je vois naître, en moi et autour de moi, un nouvel ordre de sentimens et d'idées; je conserve mon droit, parce qu'ainsi l'exige le devoir, le devoir qui seul est sacré. Alors même que les autres hommes ne sont pas directement intéressés à notre détermination*, nous sommes obligés de conserver les avantages essentiels à notre nature d'êtres libres et raisonnables. Le devoir me prescrit de ne pas m'avilir à mes propres yeux; le devoir me commande de ne point laisser dégrader en moi l'être sorti des mains du Créateur. Pour exprimer ces idées, essayez de substituer le mot *droit* au mot *devoir*: vous n'y parviendrez pas; vous parlerez un langage inintelligible, ou du moins bien subtil.*

* Pufendorf mérite une haute estime, pour avoir, plus que tout autre publiciste, fondé la politique sur les devoirs.

Souvent les droits sont périlleux à soutenir; on le voit dans l'ordre civil et dans l'ordre politique; il est donc naturel qu'on examine s'il ne serait pas plus avantageux d'abandonner ses droits que de les défendre. C'est ce calcul qui, tant de fois, a rendu les partisans de la doctrine des droits si lâches dans les débats politiques. Le devoir ne favorise pas ainsi les illusions de l'intérêt ou de la crainte; il n'admet que l'examen nécessaire pour savoir ce qu'il prescrit; il commande, et les âmes qu'il a formées obéissent.

Qu'un homme puissant, un ministre, m'ait rendu victime d'un acte arbitraire, assurément j'ai le droit de poursuivre ce délit par tous les moyens que pourront me donner les lois et mon courage. Mais combien de difficultés, d'obstacles à surmonter! Combien de démarches, peut-être infructueuses, deviennent nécessaires! Ma famille s'alarme à l'idée de me voir tenter une lutte inégale. Des gens officieux me représentent

Son petit ouvrage intitulé: *Les Devoirs de l'homme et du citoyen*, est un des plus utiles à étudier.

que je m'exposerais à des persécutions nouvelles; tandis que, si je veux être prudent, il est facile de me réconcilier avec l'homme puissant qui déjà s'apprête à récompenser mon silence. Si je ne calcule que mon intérêt personnel, s'il est juste que mes droits soient le premier objet de ma pensée, je cède; et j'ai raison de ne pas sacrifier mon repos à mon amour-propre. Dans une théorie plus élevée, plus vraie, est-ce de moi, est-ce de mes droits qu'il s'agit? Non, le devoir m'annonce qu'il s'agit de l'intérêt de la société entière. C'est un malheur pour moi que d'avoir subi l'iniquité d'un acte arbitraire, et c'en est un plus grand peut-être que d'avoir à courir les dangers, à supporter les ennuis auxquels on s'expose, en demandant ici-bas la réparation d'une injustice. N'importe, ma destinée l'a voulu; le ciel, dans sa rigueur, m'a choisi pour défendre la société lésée dans ma personne. L'inflexible devoir veut que je hasarde ma tranquillité, pour prévenir les actes arbitraires qui frapperaient d'autres hommes; j'entre, sans hésitation et sans murmure, dans la route qu'il me montre. Le

droit ne sait pas se défendre lui-même; son seul gardien, son seul appui, sa providence, c'est le devoir.

Voyez, dans les situations difficiles, les élèves de la théorie des droits. Ils étaient cinq cents à Saint-Cloud : une compagnie de grenadiers ou le bruit du tambour les mit en fuite. Est-il probable que si ces hommes eussent été nourris de la religion du devoir, quelques-uns au moins n'eussent pas préféré des dangers à l'opprobre de jouer un rôle si plat dans cette parade politique? A une époque tout autrement périlleuse, lorsque des brigands en fureur avaient envahi la salle de la Convention, un homme s'assit avec calme au fauteuil du président; et pendant une heure, entouré de scélérats, dont les uns le menaçaient de leurs armes, dont les autres lui présentaient la tête sanglante d'un de ses collègues massacré, il refusa constamment de mettre aux voix de prétendus décrets, dans une assemblée qui ne pouvait délibérer. Boissy d'Anglas! est-ce à vos droits ou à vos devoirs que vous pensiez sous le poignard des assassins?

Sans doute, faibles par notre nature, nous pouvons devenir infidèles à la théorie la plus juste; mais que faut-il conclure de cette triste vérité? La théorie des devoirs n'en reste pas moins celle qui, par elle-même, a le plus de force; et qui, par conséquent, peut le plus en communiquer aux âmes.

Ou je m'abuse étrangement, ou la politique fondée sur les droits dénature des institutions sages, corrompt des principes vrais; tandis que la politique établie sur les devoirs se trouve dans une heureuse harmonie avec ces institutions et ces principes. Par exemple, il est utile que les fonctions publiques soient accessibles à quiconque est digne de les remplir. Mais, dans un état où ce principe est reconnu, si la théorie des droits échauffe les têtes, quelle multitude d'individus vont s'agiter! Que de gens feront valoir leurs droits aux places, surtout à celles qui sont lucratives! Le principe dont je parle n'aurait tous ses avantages que dans un État où les hommes seraient formés par la doctrine des devoirs. Ces hommes, nourris dans la modestie et

la défiance d'eux-mêmes, reconnaissant les obligations qu'imposent les dignités, sentiraient quel admirable instinct fit donner aux fonctions publiques le nom de charges.

Citons encore un exemple. La liberté de la presse est la gardienne de beaucoup d'autres libertés : mais combien de dangers et d'abus l'accompagnent chez des hommes qui écrivent tout ce qu'ils ont ou croient avoir le droit d'écrire! Si, formés par une autre doctrine, ils ne livraient à la presse que les pensées et les faits dont leur devoir les oblige à nous instruire, ils écriraient moins, avec plus de sagesse, et surtout ils ne diraient jamais d'injures.

L'homme assurément a des droits ainsi que des devoirs. Comment chacun de nous aurait-il des devoirs envers tous ses semblables, si tous les êtres intelligens n'avaient pas des droits? Les deux doctrines, exposées par deux hommes qui veulent le bien et qui cherchent le vrai, différeraient moins, au premier coup-d'œil, par les idées qu'elles renfermeraient, que par l'ordre dans lequel ces idées seraient présentées. Cepen-

dant, il y aurait toujours entre les deux doctrines une opposition grave, fondamentale. Le système des droits repose sur une vérité, mais sur une vérité secondaire; lorsqu'on la transforme en vérité principale, les passions s'agitent, les erreurs naissent en foule, et les orages menacent de bouleverser l'ordre social. Dans un sage système, le droit ne peut être qu'un corollaire du dévoir.

Je doute qu'il y ait des esprits assez superficiels pour prétendre que ma théorie anéantit les droits, tandis qu'elle fait connaître le seul moyen de les garantir. Mais on pourrait me faire un argument spécieux, puisé dans mes propres écrits; on pourrait me dire : en traitant de la philosophie morale, considérée dans ses rapports avec l'homme, vous avez établi que tous les systèmes complets sont utiles; vous avez laissé voir qu'il vous importe peu qu'on nous conduise par le bonheur à la vertu, ou par la vertu au bonheur, pourvu que leur double empire exerce son influence; et vous pensez que chaque système complet offre des avantages qui peuvent le

rendre préférable aux autres, dans telles circonstances, et pour des hommes de tel caractère. Soyez conséquent. Toute doctrine politique, à moins qu'elle ne soit incomplète, renfermera deux idées; il doit vous être indifférent qu'on nous mène par la connaissance des devoirs à celle des droits, ou par la connaissance des droits à celle des devoirs : chacune de ces deux manières de procéder doit être à vos yeux préférable à l'autre, selon les circonstances dans lesquelles on apporte des lumières, et le caractère des hommes qu'on veut éclairer.

Je crois facile de répondre nettement. Les systèmes philosophiques sur la morale ne sont enseignés que dans de hautes écoles, à l'élite de la jeunesse, à des hommes d'un esprit exercé; il n'est donc pas fort important de leur présenter d'abord telle ou telle idée, pourvu que chaque système renferme toutes les idées qui peuvent nous éclairer sur nos devoirs, et nous porter à les accomplir. La variété des systèmes, ainsi que le prouve l'expérience, est ici nécessaire pour s'emparer de tous les esprits, et les diriger vers

le bien. Mais une doctrine politique est proclamée pour un peuple entier, pour les diverses classes de la société, son influence s'exerce déjà sur les premières écoles; il ne peut plus être indifférent de commencer par telle ou telle idée. Les hommes raisonnables s'effraieront toujours d'un système politique où le devoir ne sera qu'un corollaire du droit. Si vous voulez soulever les flots de la multitude, frappez-la d'abord par l'idée de ses droits; si vous voulez au contraire établir la paix et la liberté, inspirez d'abord le saint respect du devoir.

Mais, objectera-t-on sans doute, les Américains ont prospéré; et c'est sous la bannière des droits qu'ils ont marché. Oui, et leur succès était infaillible; car la doctrine des devoirs se trouvait dans leurs mœurs simples, dans leur sages habitudes, et dans les grandes âmes de tous les chefs de leur révolution.

L'histoire atteste qu'il est des jours orageux où les peuples sont comme inévitablement poussés vers la doctrine des droits; alors d'imminens dangers les menacent. Si les devoirs se trouvent

garantis par les habitudes, comme on l'a vu chez les Américains, la pureté des mœurs prévient ou tempère les excès d'une doctrine violente; et les calamités sont passagères. Si le respect du devoir n'existe point, comme on l'a vu récemment chez différens peuples, les hommes s'égarent de folie en folie, se précipitent de crime en crime; heureux encore s'ils ne finissent point par se voir enlever le peu de liberté qu'ils espéraient accroître. Tant de périls, de fautes, de malheurs, désilleront enfin les yeux des princes et des peuples, et feront sentir à tous qu'il faut cultiver avec zèle, pratiquer avec fidélité cette paisible doctrine des devoirs qui peut épargner à la terre les vices de la doctrine de l'oppression et les fureurs de celle des droits.

A la manière dont je soutiens la doctrine des devoirs, il est évident que je la veux pleine, entière, complète. Chacun exige que les autres remplissent leurs devoirs envers lui, et souvent se dispense de remplir les siens envers eux. Tous les hommes veulent être libres; la seule diffé-

rence entre eux sous ce rapport, c'est que les uns veulent la liberté pour tous, tandis que les autres ne la veulent que pour eux-mêmes. Il est une théorie incomplète des devoirs qui n'est que la théorie de l'oppression déguisée. Pour qu'un État recueille les fruits de la véritable doctrine des devoirs, il faut que les principes en soient répandus dans toutes les classes de la société, à commencer par les plus hautes.

Observez avec justesse les trois théories sur lesquelles nous venons de jeter un coup-d'œil, vous trouverez les résultats suivans. La doctrine de l'oppression promet le repos et donne la souffrance; la doctrine des droits annonce le bonheur et répand les calamités; la doctrine des devoirs peut seule réaliser les promesses des deux autres. *

* Plusieurs étrangers, hommes d'un esprit distingué, commencent à propager une quatrième doctrine qu'ils nomment doctrine des intérêts. Ou je l'ai mal comprise, ou elle est peu distincte des trois autres; c'est une espèce de théorie *scientifique* qui rentre dans les précédentes qu'on pourrait appeler *naturelles*. Si elle est prêchée avec violence, dans

Les deux fausses théories ont sur la véritable un immense avantage; elles parlent aux passions, tandis que celle-ci ne s'adresse qu'au sentiment et à la raison. Ainsi, cette doctrine a peu de moyens pour enflammer les âmes vulgaires; ainsi, elle est difficile à propager. Que faut-il conclure de ces aveux? Fera-t-on le mal parce qu'on aura découvert qu'il est plus facile à faire que le bien? Pense-t-on qu'il soit aisé de déterminer les peuples à pratiquer la morale de l'Évangile? Combien de gens l'outragent! combien d'autres la dénaturent! et que d'obstacles les passions lui suscitent dans le cœur même des gens de bien! Toutefois, les êtres les meil-

l'intérêt du grand nombre, c'est la doctrine des droits, dont la dénomination est changée. Si elle dégénère de manière à concentrer les affections sur l'intérêt exclusif de la patrie ou de soi-même, de la corporation ou de la famille dont on est membre, c'est la doctrine de l'oppression, observée dans ses causes plus que dans ses effets. Si, mieux conçue, elle dirige nos méditations vers l'intérêt universel, on la trouve pleine de philanthropie; c'est la doctrine des devoirs qui reçoit un autre nom, parce qu'elle est considérée sous un autre point de vue.

leurs et les plus éclairés chercheront toujours à propager cette morale née de l'amour d'un Dieu de paix pour les hommes. Un de ses résultats immédiats serait de porter dans la politique la doctrine des devoirs, la complète doctrine des devoirs.

Tout change autour de moi, les mœurs, les arts, les empires; et j'ai peine à concevoir quelque chose de durable sur la terre. Cependant, si les hommes goûtent un jour les fruits de la doctrine des devoirs, tant de bonheur se répandra sur eux, ils trouveront leur destinée si douce, qu'il est impossible de croire que jamais ils veuillent en changer, et que leur situation prospère ne soit pas indéfiniment prolongée.

Il est une marche du temps, une force des choses à laquelle il faut se soumettre *. Peut-

* Gardons-nous de confondre la force des choses avec la fatalité. Un esprit raisonnable ne peut nier l'une, et ne saurait admettre l'autre. La fatalité serait une puissance qui nous jetterait tantôt vers le mal, tantôt vers le bien, toujours indépendamment de notre volonté. L'idée d'un tel

être était-il inévitable que des peuples fissent l'essai de la doctrine des droits, avant que les hommes s'élevassent à la doctrine des devoirs. On a vu des écrivains répandre les demi-connaissances qui excitent l'enthousiasme pour la théorie des droits; on en verra d'autres faire jaillir les vives lumières qui pénètrent les âmes d'amour pour la théorie des devoirs. Un jour cette doctrine, presque ignorée, sera celle de tous les esprits justes. Comment la verrions-nous déjà répandue? elle est en harmonie avec le plus haut degré de civilisation.

pouvoir est repoussée par notre conscience et par notre expérience. La force des choses émane de la Divinité. C'est elle qui unit les effets à leurs causes; c'est elle qui nous courbe sous la main du temps, et qui détruit nos monumens et nos lois; c'est elle qui dissipe enfin les douleurs amères, et qui fait tôt ou tard triompher la vérité. La force des choses est visible par ses résultats; et c'est surtout en l'observant avec sagacité que nous acquérons de sages lumières.



CHAPITRE III.

DE L'EFFICACITÉ QU'ON ATTRIBUE A LA FORME DU GOUVERNEMENT.

Les vérités enfantent des vérités, ainsi que les erreurs engendrent des erreurs. En s'attachant à la vraie doctrine politique, on sent qu'il faut une base aux améliorations sociales; on juge que, pour nous mettre en état de remplir nos devoirs, il est nécessaire d'exercer de l'influence sur notre âme, et qu'il faut imprimer à nos facultés une sage direction. En suivant la doctrine des droits, au lieu de celle des devoirs, on s'est mépris sur les moyens qui peuvent le plus efficacement concourir à rendre l'homme meilleur et plus heureux. Il suffit de la force pour établir l'oppression; on s'est imaginé qu'il suffit de changer la force de place pour garantir les droits.

Une des grandes folies de nos temps modernes, est celle de chercher quel est en théorie le gouvernement le plus convenable à la nature humaine, et de vouloir ensuite l'imposer à tous les peuples. Ce sont là des moyens, non d'avancer la civilisation, mais de porter partout le désordre et la tyrannie.

Il y a deux peuples très fiers de leurs gouvernemens : ce sont les Anglais et les Américains. Leurs gouvernemens que j'admire sont très différens. Transportez en Angleterre l'égalité américaine, vous bouleverserez l'état; sa puissance et ses richesses périront, avec ses libertés, dans les horreurs d'une sanglante démagogie. Imposez à l'Amérique l'aristocratie anglaise; sa population, son industrie languiront, et peut-être une partie de ses vieux habitans chercheront-ils un asile loin d'une terre devenue pour eux inhabitable. Ces vérités sont évidentes; mais quel mépris les faits et l'expérience inspirent aux rêveurs politiques! Les philosophes sont traités par eux, comme les médecins par l'alchimiste qui croit avoir le remède universel.

Persuadés qu'on peut assurer le bonheur des peuples par des moyens, pour ainsi dire mécaniques, nos publicistes ne se sont guères occupés que de la distribution matérielle du pouvoir. Ils ont fait des combinaisons vraiment ingénieuses; et les formes de gouvernement qu'elles ont produites auraient sans doute été durables, si de belles coupoles pouvaient se soutenir en l'air d'elles-mêmes.

Un jour, on remit le pouvoir législatif à deux conseils, et le pouvoir exécutif à cinq directeurs. Cette division et ces subdivisions semblaient offrir des garanties à l'ordre social. Un député en demandait une encore; il voulait qu'un sénat fût chargé de surveiller les conseils et le directoire. Cette nouvelle garantie aurait-elle suffi? n'aurait-il pas fallu surveiller les surveillans?

C'est sur les âmes qu'il faut agir; accordons moins d'importance à des moyens secondaires. Un vêtement élégant et noble ne peut rendre beau un être laid et difforme : sa taille, ses traits resteront les mêmes; et peut-être son costume

les fera-t-il paraître plus hideux ou plus ridicules. La plupart des constitutions données depuis trente ans à différens états, ont-elles été autre chose que des costumes que les peuples ont pris et quittés, comme ceux que déposent après le spectacle les gardes qui figurent dans nos tragédies?

Un gouvernement sans base disparaît aussi promptement qu'il s'élève. Ceux qui concevaient le fol espoir de l'établir, accusent de sa chute les résistances qu'ils ont éprouvées. Eh! d'abord, n'y a-t-il pas beaucoup de niaiserie à se plaindre des résistances? N'est-ce pas dire en d'autres termes : j'aurais fait ce que j'aurais voulu si personne ne m'en eût empêché; ou bien : je n'aurais pas trouvé de contradicteur, si chacun eût été de mon avis? Le politique sensé, de même que le mécanicien habile, ne doit-il pas prévoir les résistances, juger celles qu'on peut vaincre et celles qu'on ne peut surmonter? Mais, ensuite, pour briser un tel gouvernement, à défaut de ses adversaires, il suffirait de ses partisans. Ceux-ci n'étant point imbus des principes du devoir,

leurs intérêts sont bientôt divergens; leurs passions s'exaltent; qu'est-il besoin de les attaquer? ils se dévorent les uns les autres. Les gouvernemens sans base, les gouvernemens créés *a priori* sont éphémères : leur emblême est une pyramide posée sur sa pointe.

Ceux qui attribuent trop d'influence aux lois écrites, n'ont pas fait une observation qui doit frapper les esprits justes. Bien que les hommes écrivent des constitutions, elles ne peuvent être que l'ouvrage du temps. Lorsqu'on vient de publier les lois fondamentales d'un état, on ne sait point encore quel gouvernement aura cet état. Les lois ne parlent pas elles-mêmes; elles ont des organes qui les interprètent. Il y a une interprétation plus favorable à l'autorité qu'à la liberté; une autre plus favorable à la liberté qu'à l'autorité; une troisième plus convenable que les deux premières à l'intérêt général. Peut-être le plus habile politique ne saurait-il prévoir dans quel excès on se jettera; peut-être passera-t-on plusieurs fois d'un excès à l'autre; mais si les esprits n'ont pas été sagement éclairés, si les âmes n'ont

pas été nourries à l'école du devoir, l'interprétation sera certainement vicieuse.

Pour qu'on se borne à mal interpréter les lois, encore faut-il qu'elles trouvent quelque appui dans les âmes; car autrement, des lois sages en elles-mêmes, des lois très bonnes considérées d'une manière abstraite, sont rejetées comme un poids importun par ceux auxquels on les impose. Trop ou trop peu de liberté gêne également les peuples. Des hommes médiocres ne goûtent que les institutions médiocres; et de belles institutions peuvent être frappées de mort par leur beauté même.

Sans doute une admirable forme de gouvernement serait celle d'une république, où les lois n'établiraient ni trop d'aristocratie, ni trop de démocratie. Qu'on nous la donne, nous n'aurons pas un jour de liberté; nous aurons deux jours de tyrannie, l'un sous la populace, l'autre sous quelque desposte. Nos républiques sont des monarchies où le trône est vacant.

La liberté politique est précieuse, parce qu'elle est la plus forte garantie de la liberté civile, et

parce qu'elle répand dans les âmes un utile sentiment de fierté. Mais on peut dire aux peuples : Si vous avez trop tôt cette liberté, si vous la possédez avant d'être en état d'en jouir, vous l'emploierez à vous combattre, à vous opprimer les uns les autres ; loin d'assurer votre liberté civile, elle la détruira ; vos franchises seront sur le papier, et l'esclavage sera dans vos maisons.

Croire que telle constitution politique est un talisman qui porte le bonheur avec elle, est une insigne folie. La proposition contraire serait plus vraie : il n'y a pas de forme de gouvernement qui, par elle-même, voue un peuple au malheur. En effet, on distingue les diverses formes de gouvernement par la manière dont l'autorité est placée ou distribuée dans chacune d'elles. Quiconque possède l'autorité peut l'employer au bien de tous ; il n'est donc pas de gouvernement qui rende inévitablement malheureux le peuple soumis à son influence.

Des hommes bons rendraient bonnes les formes de gouvernement les plus défectueuses ; et les meilleures se corrompent avec des êtres

dégradés. L'autorité doit être bénie partout où ses vues se dirigent vers les deux grands moyens de civilisation, partout où cherchant à propager la morale et l'industrie, elle a pour but de rendre les mœurs plus douces et l'aisance plus générale.

Toutefois, la distribution du pouvoir dans la société ne saurait être indifférente. Les hommes passent, les institutions restent. Je viens de réfuter une erreur grave des publicistes rêveurs; essayons maintenant d'offrir quelques idées justes sur l'influence des formes de gouvernement.

Sans doute un homme investi du pouvoir absolu peut répandre le bonheur sur un empire; mais transmettra-t-il à son successeur ses vertus et ses lumières avec son despotisme? Trop d'exemples démontrent qu'une autorité sans limites, cause des vertiges à la plupart de ceux qui l'exercent. Les préceptes de la religion, les discours de quelques gens de biens, les murmures de l'opinion inquiètent peu les despotes; et pour limiter le pouvoir, il faut le diviser. Les gouvernemens mixtes sont les meilleurs : ceux

qui s'obstinent à nier cette vérité, sont sourds aux leçons de l'histoire.

Remarquons aussi que les peuples ont des besoins intellectuels qu'on ne peut méconnaître, ou refuser de satisfaire, sans jeter les hommes dans un état de souffrance qui corrompt leurs mœurs et fait languir leur industrie. On peut distinguer, sous le point de vue que je considère, trois degrés de civilisation. Il est pour les peuples un état d'enfance, où ils sont complètement sous la tutelle de leurs chefs; on ne peut alors desirer pour eux que *la liberté civile*. Quand les facultés des hommes sont plus développées, ils peuvent discuter, surveiller des interêts locaux; la *liberté administrative* leur devient nécessaire; et des assemblées municipales, des assemblées provinciales concourent puissamment à la prospérité publique. Enfin, il arrive une époque où une nation est digne de la *liberté politique*.

Loin qu'il faille chercher un gouvernement unique, convenable à tous les peuples, le grand art des hommes qui exercent de l'influence sur

la destinée des états, doit être de bien observer les besoins intellectuels de la société, et son degré de civilisation. Une grande variété peut être nécessaire dans les lois des diverses nations pour rendre ces lois conformes à la situation de chacune d'elles. Ainsi, la manière d'élire et de composer les assemblées provinciales ou nationales, l'étendue des attributions de ces assemblées peuvent mettre des différences essentielles entre plusieurs gouvernemens de même nature. Si l'on fait trop peu, ou si l'on fait trop pour la liberté administrative et politique, on gêne ou l'on trouble les peuples.

Les faiseurs de constitutions et les rédacteurs de lois sont plus nombreux parmi nous que les improvisateurs chez les Italiens. L'assurance avec laquelle les partis annoncent que telle disposition législative aura tel résultat, est vraiment curieuse. L'homme éclairé ne sait point décider avec cette altière promptitude. Les nombreuses combinaisons qui forment des gouvernemens mixtes, peuvent toutes avoir une bonté relative; et pour choisir, l'expérience offre

peu de lumières. Où trouver des exemples? dans l'histoire et chez les peuples de notre âge. Secours incertains! Lorsqu'on étudie les temps passés ou les peuples contemporains, on aperçoit un effet, on l'attribue à telle cause; mais d'autres causes qui nous échappent n'ont-elles pas contribué à produire cet effet? Avant tout, ne faudrait-il pas demander si les effets, bien qu'ils soient plus sensibles que les causes, ne sont pas, en partie, de fantastiques produits de notre imagination? Supposons les causes et les effets bien constatés : les circonstances varient tellement d'un siècle à un autre, d'un peuple à un autre, qu'il n'y a jamais entre eux parité complète; et que souvent on fait de grandes erreurs en croyant saisir des analogies. Ainsi, nos politiques de tous les partis vont puiser chez les Anglais des exemples qu'ils appliquent presque toujours fort mal. Ceux qui voudraient que, parmi nous, l'opposition eût tous les droits qu'elle exerce en Angleterre, n'aperçoivent pas que notre gouvernement serait brisé par des secousses qui n'offrent pas même une ombre

de péril à ce gouvernement insulaire, défendu par l'aristocratie la plus puissante de l'Europe, et par un vieux respect des lois dont toutes les âmes sont imbues. Ceux qui voudraient transporter parmi nous cette même aristocratie, n'aperçoivent pas que l'Angleterre, forte de ses institutions et de ses habitudes, peut porter légèrement un poids sous lequel s'écrouleraient toutes nos libertés. Les exemples sont souvent trompeurs; l'application en est toujours difficile, et quelquefois périlleuse. Pour que des institutions soient appropriées à la situation d'un peuple, il est nécessaire qu'elles aient quelque chose de particulier, de spécial, par conséquent de nouveau; mais, alors, l'expérience si importante pour nous diriger, pour nous aider à prévoir, l'expérience nous manque. Au milieu de tant d'obstacles et d'incertitudes, l'homme éclairé médite long-temps, et n'offre qu'avec crainte le résultat de ses réflexions.

Toutes ces difficultés doivent faire sentir combien il importe d'agir sur les âmes, d'essayer d'améliorer les hommes, afin que leurs qualités

maintiennent ce que les lois ont de sage, et remédient à ce qu'elles ont d'imparfait. Pour concourir efficacement à notre bonheur, je le répète, il faut rendre les mœurs douces et l'aisance générale. Je parlerai des moyens de remplir ce double devoir; mais j'ai besoin de combattre encore des erreurs : avant de répandre le grain sur un champ, on enlève les épines qui le rendent infertile.

CHAPITRE IV.

DES RÉVOLUTIONS ENTREPRISES POUR LA LIBERTÉ.

L'IGNORANCE de la vraie doctrine politique fait attribuer, ainsi que nous venons de le voir, une efficacité prodigieuse aux formes de gouvernement. Cette erreur en suggère une autre. Quand on est convaincu qu'il suffit, pour assurer le bonheur des peuples, de leur donner telles lois politiques, il est naturel d'invoquer les révolutions violentes, car elles offrent le plus court moyen de saper les gouvernemens et d'en élever d'autres.

Les révolutions entreprises pour la liberté sont de plusieurs espèces. Quand des vainqueurs se sont emparés d'un Etat, aussi long-temps que leur équité et leurs bienfaits n'ont pas effacé le souvenir de la conquête, ils n'ont point de pres-

cription à réclamer, les opprimés gardent le droit de retourner au combat et de chasser leurs prétendus maîtres. Malheureux Grecs! si vous succombez dans votre noble entreprise, vous emporterez au ciel la palme du martyre.

Une mère patrie qui abuse de sa puissance envers ses colonies, place leurs habitans dans la situation où les Américains se trouvèrent à l'égard des Anglais. Les colons ne voient plus dans leur marâtre qu'une étrangère. Il est peu conforme à la nature des choses de gouverner d'un monde à l'autre : l'oppression achève de rompre des liens affaiblis par l'éloignement et le temps.

Entre les deux espèces de révolutions dont je viens de parler, et celle qui s'opère par les habitans d'un État contre leur propre gouvernement, il y a toute la différence qui se fait sentir entre la guerre étrangère et la guerre civile. Aperçoit-on des circonstances extraordinaires, dans lesquelles la morale puisse approuver ou seulement absoudre ce genre de révolutions? Kant, inflexible dans ses austères principes, dé-

cide qu'aucune situation de la société ne peut autoriser une révolution. Toutefois, on ne saurait mettre en doute qu'un homme a le droit de sa propre défense. Comment un grand nombre d'hommes réunis n'auraient-ils pas ce droit? Pouvons-nous abolir la loi de la nature qui fait courir aux armes des hommes désespérés? Quand la tyrannie ravage un État au point que les propriétés ne sont plus respectées, que l'honneur est outragé, que le sang coule sur les échafauds, l'ordre social est dissout; je conçois qu'un moyen violent puisse seul le rétablir.

Mais, il était réservé à notre siècle imbu de fausses doctrines, d'exciter aux révolutions sous des gouvernemens paisibles, de considérer ces bouleversemens effroyables comme de simples moyens de civilisation. Dans les temps ordinaires, ceux qui méditent sur les moyens de nous rendre meilleurs, se nourrissent d'idées sereines, de sentimens affectueux; ils desirent le bonheur de tous, et ne sauraient concevoir un bien produit par la violence. Alors, si quelques hommes atrabilaires parlent d'opérer une révolution, on

les tourne en ridicule ou on les repousse avec horreur. Dans les temps agités, la scène change. Non-seulement des intrigans et des monstres viennent spéculer sur les désordres publics; mais des gens probes, ardens zélateurs de l'intérêt général, cessent de s'alarmer à l'idée de grands bouleversemens dont ils espèrent voir sortir le bonheur universel, comme à la naissance du monde la lumière jaillit du chaos.

Il est trop vrai de dire qu'aujourd'hui en Europe, les hommes qui tentent d'améliorer le sort de leurs semblables, peuvent se diviser en deux classes. Les uns redoutent les révolutions, les autres les appellent. Quand elles éclatent, c'est pour tous une terrible calamité. Ceux qui voulaient des améliorations successives, toujours conformes à la morale, sont traités d'ignorans, d'ennemis de leur patrie; on se prive de leurs lumières, on rend leur sagesse inutile; on les proscrit. Ceux que n'effrayait point la violence, exaltés qu'ils sont par le succès, goûtent d'abord de vives jouissances; mais je les ai supposés probes, amis sincères de l'in-

térêt public; leurs vertus seront bientôt des crimes.

Dès qu'une révolution est commencée, on ne doit plus dire : Il est impossible d'arriver à tel excès. Souvent on le dit, parce qu'entre le point où l'on est et celui dont on parle, la distance est immense. L'esprit cherchant à rapprocher ces deux points, et mesurant tout l'intervalle qui les sépare, décide qu'ils ne peuvent se toucher. Oui, mais on arriverait à l'extrémité du monde en avançant chaque jour d'un point vers un autre; et l'on va vite en révolution.

S'il est un peuple bienveillant que ses qualités, et même ses défauts, éloignent des passions haineuses, c'est celui dont l'active industrie embellit le sol de la France. Que de voix répétaient, lors de nos premiers changemens politiques : *Cette révolution est l'ouvrage de la philosophie; elle n'a pas coûté une seule goutte de sang!* Quatre ans après cette époque d'enivrement général, les camps, leurs privations, leurs fatigues et toutes les horreurs de la guerre, offraient moins de dangers que le séjour de nos villes.

J'ai vu Paris dans ces jours de crimes et de deuil. A la stupeur qui couvrait les figures, on eût dit une ville désolée par une maladie contagieuse. Les vociférations ou les rires de quelques cannibales interrompaient seuls le silence de mort dont on était environné. La dignité humaine n'était plus soutenue que par les victimes qui, portant un front serein sur l'échafaud, semblaient s'exiler sans regret d'une terre déshonorée.

Le calme est nécessaire pour examiner, proposer et répandre les idées utiles. Commencer une révolution, et prétendre discuter ensuite avec sagesse, c'est enivrer les hommes et vouloir leur parler raison.

Quelle influence peut exercer le sage au milieu de ces vastes bouleversemens? Il apporte des lumières, et ce sont des passions qu'on demande. La plupart des vérités politiques sont complexes, et la multitude ne saisit que les idées simples. Pour montrer par quels moyens on peut ne donner trop ni à l'autorité, ni à la liberté, afin que toutes deux s'unissent et soient durables, il

faut exposer une suite de faits et de raisonnemens. Tandis que le sage essaie d'expliquer ses vues, un factieux pousse un cri de ralliement, la foule le répète, et suit le chef qui s'est fait comprendre. Une révolution nouvelle est opérée en moins de temps qu'il n'en faut pour développer une théorie juste et profonde.

Nos pères étaient dans la véritable route de la civilisation. Quel enchantement et quels regrets on éprouve, quand la pensée se reporte vers le milieu du siècle dernier! L'amour du bien était alors général. Humanité, patrie, bonheur de tous, étaient des mots qu'on prononçait avec sincérité, et qui faisaient tressaillir les âmes. Oh! qui nous rendra les sentimens si doux, si bienveillans, dont nos pères étaient animés!

Pour avancer la civilisation, il importe surtout de répandre ces sentimens paisibles, humains, généreux. La civilisation sera près de son plus haut degré, si jamais les hommes sont unis par les liens d'une morale fraternelle. Un brusque changement dans l'État, une révolution excite les passions haineuses, produit le décou-

ragement, et mène à l'égoïsme. Je ne fais point une vaine accumulation de mots, j'insisterai sur chacune de ces idées.

Il faudrait unir les hommes : une tempête politique les sépare, et pour ainsi dire les disperse. Loin de songer au bien général dans ces temps malheureux, trop souvent on oublie ses propres intérêts, pour ne songer qu'à nuire à ceux des autres. Chaque parti arrive au point de chercher, non ce qui lui serait le plus utile, mais ce qui sera le plus odieux au parti contraire. On ne demande plus si l'homme à qui l'on va confier ses intérêts, est probe, éclairé; il a tous les titres, s'il est en horreur au parti qu'on abhorre. Après de cruels débats, quand la paix est proclamée, les ressentimens sont lents à s'éteindre, parce que les causes en ont été terribles. Les différentes classes de la société qui se sont trouvées en présence dans des luttes sanglantes, n'osent plus s'entraider; chacune d'elles craint de rendre des forces à celles qui lui furent opposées; et parce que beaucoup de mal a été fait, on en fait beaucoup encore.

Le découragement des gens de bien est un effet trop ordinaire des révolutions. Tant d'idées justes ont été dénaturées par les divers partis, que des âmes pures croient qu'il faut garder le silence sur une terre où les plus saintes pensées peuvent être empoisonnées, où des paroles de paix peuvent enfanter la guerre. Il est aussi des âmes généreuses, mais imprudentes, qui portèrent de l'exagération dans leurs projets, de la folie dans leurs espérances; cruellement déçues, elles embrassent un excès contraire. La vérité semble n'être pas du domaine de l'homme; en général, il ne quitte une erreur que pour une autre erreur. Celui qui commence par nous supposer assez sages pour être guidés uniquement par la raison, finit presque toujours par nous regarder comme des êtres pervers, nés pour exercer la tyrannie ou pour subir l'esclavage.

Les sentimens haineux laissent dans les âmes quelque énergie, le découragement peut y laisser quelques vertus, l'égoïsme n'y laisse que lui seul; et les révolutions sont de fatales écoles d'égoïsme. On apprend bientôt que des hommes

dont les principes semblent tout opposés, veulent la même chose : le pouvoir pour eux et leurs amis. Au milieu des tempêtes politiques, où conduisent l'amour du bien, le dévoûment, l'héroïsme ? A la misère, à l'échafaud ; tandis que la bassesse a, près de tous les vainqueurs, un salaire assuré. On entend des gens probes qui disent : *si j'avais à recommencer, je m'y prendrais autrement.* Non, hommes de bien, vous seriez encore victimes, parce qu'il vous faut avant tout l'estime de vous-même. Mais quels ravages ces spectacles d'iniquité ne doivent-ils pas causer dans les âmes vulgaires ; et presque toutes les âmes ne sont-elles pas vulgaires ? Quand on a vu tant de partis se combattre, et successivement triompher, succomber et renaître, tant de vérités évidentes niées avec assurance et bonne foi, tant d'erreurs grossières devenues plausibles par l'assentiment que leur donnaient des multitudes d'hommes ; quand on a vu tant de vertus repoussées par d'autres vertus, et de crimes punis par des crimes, la confusion s'empare des idées, le scepticisme remplace la morale, une

foule de gens ne trouvent plus rien d'utile que l'or, de juste que la force, et de sage que l'égoïsme.

Lorsque je songe aux passions que la révolutions a déchaînées, lorsque je rappelle à mon esprit les cruautés du règne de la terreur et les séductions du régime impérial, je suis tenté de ne plus gémir de voir un si grand nombre de gens violens, cupides, lâches, et d'admirer qu'il existe encore quelques hommes calmes, désintéressés et courageux.

Un redoutable danger des révolutions, c'est qu'elles peuvent amener des contre-révolutions. Une contre-révolution est absurde, à moins qu'elle ne succède immédiatement à la révolution, car alors il est naturel que les choses se retrouvent dans l'état où elles étaient la veille. Mais, si l'on a vu s'écouler un temps suffisant pour apporter de grands changemens dans les mœurs et dans les habitudes, on serait insensé de vouloir retourner au vieil ordre de choses. L'opinion contraire ne peut appartenir qu'à des gens très égoïstes ou fort ignorans. Plus le sou-

verain est éclairé, plus il s'oppose à leurs vœux, parce qu'il sait que le principe d'un législateur est de prendre les hommes au point où ils sont arrivés, et d'avancer leur civilisation, par des lois conformes aux besoins de tous. Une contre-révolution est encore une révolution. Toutes deux livrent aux passions l'empire qui devrait appartenir à la raison. Dans le second mouvement politique, de même que dans le premier, l'orateur le plus véhément domine, en attendant qu'un plus fou l'emporte sur lui; et jamais on ne peut dire : C'est à tel point qu'on s'arrêtera.

Lorsqu'une révolution est proclamée au nom de la liberté, les vives espérances qu'elle fait briller entraînent beaucoup d'amis sincères du bien public. Si une contre-révolution vient à les moissonner, à les condamner à l'exil ou au silence, l'Etat sera privé d'une partie de ses plus fermes soutiens. Quand les hommes opposés à la révolution triomphent, les plus éclairés doivent se hâter de protéger ceux de leurs adversaires qui méritent l'estime. Ce n'est point parce qu'il est beau d'être un vainqueur généreux qu'ils doi-

vent agir ainsi, c'est parce qu'il faut toujours être juste et ne voir que l'intérêt général. S'ils ont la faiblesse de suivre d'autres conseils, ils en seront punis par l'ascendant qu'ils laisseront prendre aux énergumènes de leur parti, et qui pourra bientôt les opprimer à leur tour. Il y a, certes, une grande différence entre des hommes dont les uns servent une révolution et dont les autres la combattent : si, cependant, ils sont tous de bonne foi, s'ils sont tous animés par le desir du bonheur public, je vois entre eux bien moins de différence qu'il n'en existe entre gens parés des mêmes couleurs, mais dont les uns songent aux intérêts de leur patrie, et dont les autres spéculent pour eux-mêmes.

Les êtres modérés, quel que soit leur parti, sont utiles ; et leurs violens adversaires sont toujours dangereux. Quand une révolution éclate, une partie de ceux qui la redoutaient, voyant qu'elle triomphe, cessent de la combattre et s'efforcent de la diriger. D'autres qui la provoquaient avec ardeur, épouvantés des troubles qu'ils viennent d'exciter, repoussent leurs pro-

pres idées, et se jettent parmi les plus fougueux opposans. Les premiers m'intéressent, parce que dans les diverses situations où je les vois, ils sont modérés. Que les seconds soient pour ou contre telle opinion, leur violence m'effraie : il y a des gens qui semblent nés pour faire le mal partout où ils passent.

Les esprits que la modération inspire, sont par cela même en rapport avec la vérité, avec le bien général; tandis que les esprits exaltés s'éloignent nécessairement de l'utile et du vrai. Dans les orages qu'il nous a fallu traverser, j'ai toujours plus considéré le caractère que les opinions des hommes; et je puis voir maintenant que j'ai été plus juste et moins trompé que si j'eusse pris pour mes jugemens une autre base.

Un grand malheur pour la société, c'est qu'il nous est très difficile de juger la modération et l'exaltation, indépendamment des idées auxquelles nous les trouvons unies. Cependant, l'exaltation est par elle-même un vice, la modération est par elle-même une vertu. Quand nous

saurons ces vérités, nous commencerons à nous instruire.

Les révolutions laissent après elles un moyen puissant de réparer les désastres qu'elles ont enfantés. Ces grands mouvemens donnent aux esprits une prodigieuse activité. Si l'on sait la diriger vers les arts utiles, vers les arts de la paix, elle peut produire des résultats de la plus haute importance. C'est elle qui doit rappeler, dans l'Etat bouleversé, les élémens de la civilisation. D'une part, cette activité des esprits répand l'industrie et l'aisance; et de l'autre, elle fait cesser le découragement des gens de bien en leur montrant, par ces heureux prodiges des arts, qu'il ne faut pas désespérer du sort des hommes. Mais, si l'on ne voit pas dans cette activité qui survit aux tempêtes, un bienfait réparateur, si par inhabileté ou par ignorance, on méconnaît les moyens de la diriger, et qu'on veuille l'éteindre, on l'empêche seulement de se porter vers de nobles objets; elle se glisse dans des routes honteuses; les hommes deviennent habiles en intrigues; les passions viles fermentent, et les genres

de dépravation les plus bas envahissent l'État.

Au milieu même des orages, l'activité des esprits peut enrichir les arts de découvertes nombreuses. Ces utiles conquêtes ont été plus d'une fois citées en faveur des révolutions; mais cette apologie ne peut séduire que des imaginations jeunes. L'avancement des arts, payé d'un tel prix, est trop chèrement acheté. Combien on doit préférer les succès plus lents, qui naissent de paisibles progrès dans la science d'ajouter au bonheur des hommes! Nos armées, en couvrant l'Europe, ont rendu quelquefois des services à l'industrie, dans les contrées qu'elles opprimaient. Ce fait ne prouve rien en faveur de la guerre et des conquêtes. Les mêmes perfectionnemens pouvaient avoir lieu par les relations éclairées des gouvernemens, des savans et des commerçans de ces diverses contrées avec la France. Alors ils auraient été plus durables, alors ils auraient été suivis d'une multitude d'autres. Ah! les bienfaits de la morale et des arts ne sont destinés à se répandre ni par la force des armes, ni par la violence des tempêtes politiques.

Il est une révolution paisible, lente, mais sûre, que le temps opère, et qui conduit le genre humain vers de meilleures destinées *. Tout homme de bien seconde cette révolution chaque fois qu'il contribue, soit à propager les principes de la morale, soit à répandre les procédés de l'industrie. Mais les brusques révolutions que font éclater les passions des hommes, retardent, arrêtent les changemens qu'amenaient le temps et la sagesse, et précipitent les Etats dans des flots de calamité.

Pour opposer des barrières aux révolutions, pour prévenir ces terribles crises, deux systèmes se présentent : nous les examinerons dans les deux chapitres suivans.

* J'ai prouvé cette assertion dans la *Philosophie morale*, chap. 19.



CHAPITRE V.

DES MOYENS DE PRÉVENIR LES RÉVOLUTIONS.

Une des plus fatales erreurs que propagent les révolutions est celle d'imaginer que, pour les prévenir, il faut plonger les hommes dans l'asservissement. Les excès produits par la doctrine des droits, refoulent les peuples vers les malheurs qu'enfante la doctrine de l'oppression. Alors se confirme, par de nouvelles preuves, cette vérité que l'avancement de la civilisation doit résulter de paisibles travaux; et que les efforts pour substituer les révolutions des hommes à la révolution du temps, sont féconds en désastres.

Selon certains esprits, pour se garantir des troubles politiques, les seuls moyens efficaces sont de donner au pouvoir la plus grande intensité, et de réduire les hommes à un état d'igno-

rance qui les rende pauvres, faibles, et par conséquent peu redoutables.

Ceux qui refusent au pouvoir la force nécessaire pour exister avec sécurité, connaissent bien peu l'intérêt général, et s'abusent étrangement sur l'art de constituer un État. Tout gouvernement inquiet sur son existence est ombrageux; l'usage le plus légitime de la liberté l'effraie; il emploie l'astuce, il recourt à la fraude; il aspire à l'arbitraire comme à son unique moyen de salut. A moins qu'on ne suppose dans un peuple une pureté de mœurs et de caractère à laquelle ne sauraient prétendre nos peuples de l'Europe, il faut qu'un gouvernement soit fort pour que l'Etat puisse être heureux et libre. Mais c'est dans l'intérêt de tous que la force est donnée à ceux qui gouvernent; c'est pour qu'ils offrent l'exemple de l'accomplissement des devoirs, non pour qu'ils mettent en pratique la doctrine de l'oppression. Or, ce dernier résultat est le seul auquel on arrive par l'union de l'intensité du pouvoir et de l'ignorance des peuples.

Je ne crois pas à l'impossibilité de réaliser

cette union dans la plupart des contrées de l'Europe, et de maintenir, pendant un espace de temps plus ou moins considérable, le malheureux état de choses qui en résulterait. Je l'avoue avec honte, j'ignore à quel point de dégradation il est impossible de faire descendre les hommes. Deux fois nous avons vu la civilisation près de rétrograder : à l'époque où le fanatisme politique faisait ruisseler le sang sur les places publiques, à l'époque où l'on nous arrachait nos enfans pour les envoyer périr en ravageant l'Europe. Nous avons subi deux genres de despotisme, un troisième pourrait leur succéder. Ces terribles fléaux se déchaînent, sans que les méchans soient nombreux. Même aux époques les plus affreuses, je n'ai vu qu'un petit nombre d'êtres pervers; mais j'ai vu des multitudes de lâches. Peu d'hommes commettent des crimes, beaucoup en laissent commettre. Aussi longtemps que la doctrine des devoirs n'aura pas pénétré les âmes, la tyrannie trouvera facilement des agens, et se débarrassera sans peine de ses adversaires.

Toutefois, l'union de l'intensité du pouvoir et de l'ignorance des peuples, n'offre pas plus la garantie du repos des empires que celle de leur bonheur. Les Etats où cette union est le mieux établie, les gouvernemens asiatiques, sont précisément les plus tourmentés de révolutions. Sinistres gouvernemens, où la révolte est le seul moyen de réclamer, où l'arbitraire répond à l'arbitraire, où le pouvoir du sabre limite le pouvoir du lacet! En voyant les fureurs qui s'emparent des esclaves, aussitôt qu'ils trouvent à secouer leur joug un instant, il paraît que l'homme a nécessairement une dose de liberté : si elle n'est pas répandue sur chacun de ses jours, pour les animer et pour les embellir, elle se concentre sur quelques heures, et produit d'effroyables explosions.

Mais, supposons qu'abrutir les hommes soit un moyen de les faire vivre en repos, quels gens d'honneur ne voudraient, pour atteindre ce but, chercher d'autres moyens? Il trahit son premier devoir, celui qui, dans une situation élevée, exerce l'oppression, et regarde l'igno-

rance des peuples comme un heureux moyen de les conduire.

En s'efforçant de gêner, d'étouffer l'intelligence, on fait languir ou l'on détruit l'industrie. La classe nombreuse est appelée à se procurer par le travail une nourriture abondante, des vêtemens commodes, des habitations saines. Le gouvernement qui la prive de ces avantages, soit en lui refusant l'instruction convenable, soit en ne lui laissant pas la liberté nécessaire, s'élève contre les vues de la Providence; il éloigne les hommes des jouissances innocentes qu'ils goûteraient sous des lois justes, sous des lois mieux d'accord avec les besoins de la société.

La misère n'est pas seulement une privation de jouissances; elle engendre des maladies, elle rend les contagions plus fréquentes et plus terribles. Une nourriture malsaine, ou trop peu abondante, abrège la vie d'une foule d'individus; on souffre, on voit mourir ses enfans : des maux si cruels ne doivent-ils pas épouvanter la conscience de ceux qui les causent?

Ces maux ne sont pas enrore les plus horribles.

La misère déprave ses victimes; elle est une source de prostitutions, de vols, d'assassinats. Répandre la misère, c'est devenir complice de tous les crimes qu'elle enfante.

Reconnaissons-le, il est peu de ces êtres sans âme qui, dans leur profond égoïsme, condamnent leurs semblables au malheur, parce qu'ils croient en voir résulter pour eux plus de jouissances ou de sécurité. En général, ceux qui préconisent l'ignorance comme un moyen de rendre la multitude plus facile à conduire, voudraient éloigner d'elle les souffrances qui suivent la misère. Dans leur système, par exemple, les habitans des campagnes seront fort ignorans; ils ne sortiront point d'une lente routine qui fait languir l'industrie, ils seront pauvres; mais l'active charité de ceux mêmes qui les retiendront dans cet état, prendra soin de les secourir, veillera sur les besoins des malades, des enfans et des vieillards. L'imagination peut embellir un pareil système de tous les charmes que présente la bienfaisance exercée par des hommes opulens, par des femmes délicates qui conduisent leurs

jeunes filles sous la chaumière du pauvre, pour leur donner les premières leçons de vertu. Un tel système n'en est pas moins faux. On devrait être plus d'accord sur les théories, car il y a pour les juger des faits nombreux et bien constatés. On voyait autrefois, non loin de Paris, des seigneurs respectables, cités pour leur extrême bienfaisance; ils prodiguaient à leurs vassaux d'abondantes aumônes, et payaient pour eux les impôts : leurs villages étaient remarquables par la mauvaise culture des terres et par l'indigence des habitans. Lorsqu'on veut opérer le bien, il faut suivre la marche tracée par l'éternel Auteur des choses. Fonder sur les aumônes l'espoir de bannir les vices et les souffrances qu'entraîne la pauvreté, c'est avoir une conception fausse. Les aumônes, si dignes de respect en elles-mèmes, ne sont le plus souvent que des primes offertes à la paresse. Dieu voulut que la pauvreté fût combattue par le travail : excitons le travail, répandons l'industrie; et pour y parvenir, qu'une instruction élémentaire, sagement dirigée, développe les facultés des jeunes artisans. Alors nous

aurons employé les vrais moyens, les seuls efficaces pour chasser la misère et les fléaux qu'elle enfante. Voyez, en Ecosse et en Allemagne, les contrées les plus heureuses; ce sont les contrées où le cultivateur sait lire, où l'instruction a développé l'industrie, où l'industrie a fait naître l'aisance et rendu les mœurs plus douces. La charité ne doit intervenir, dans un sage système, que pour remédier à des exceptions, à des besoins extraordinaires. Tel est l'ordre qu'il faut suivre. Lorsque dans nos projets de réforme nous substituons nos vues à celles de l'Eternel, nous ne produisons rien d'utile, nous n'avons qu'une trompeuse et vaine apparence de sagesse.

Quelle haute considération s'élève contre l'ignorance! L'homme n'a des devoirs à remplir que parce qu'il est un être moral; il n'est un être moral que parce qu'il est un être intelligent. La brute n'a point de devoirs; l'enfant au berceau n'en a pas encore, et le vieillard dans sa décrépitude n'en a plus. Nos devoirs naissent et meurent, pour ainsi dire, avec notre intelligence; ils sont suspendus pour l'insensé, ils

renaissent au même instant que sa raison. Le plus noble privilège de l'homme est d'avoir sur la terre des devoirs à remplir; c'est là le signe de sa céleste origine, la preuve de sa supériorité sur tous les êtres, le gage de son immortelle existence. Un certain développement de ses facultés est nécessaire pour qu'il connaisse ses devoirs, et pour qu'il puisse les accomplir. Sans ce développement, il ne peut ni donner à sa famille les plus utiles conseils, ni rendre à ses semblables tous les services qu'ils ont droit d'attendre de lui, ni même offrir à son Auteur un véritable hommage. C'est donc commettre un grand crime que de s'opposer à ce facile développement. Nous voyons avec effroi le barbare qui brise les monumens du génie; quel sentiment doit inspirer celui qui dégrade l'homme, et mutile ainsi le chef-d'œuvre du Créateur?

Le dépôt le plus respectable qui nous soit confié sur la terre, est celui de la dignité humaine. L'être qui la respecte en lui-même et dans les autres, est l'homme de bien. Ses conseils et ses exemples nous enseignent à ne point la profaner

par nos passions et nos vices ; à la maintenir par l'accomplissement des devoirs. Les discours des philosophes sur cette dignité sont bien faibles, comparés aux révélations du christianisme. Voyez ces hommes couverts de lambeaux, chargés des métiers les plus durs, et que nous appelons vils, tous ces hommes sont rachetés du sang de Jésus-Christ.

Solitaire dans Paris, préoccupé du bien de mes semblables, je porte autour de moi mes regards : une satisfaction mêlée de fierté vient m'émouvoir quand j'aperçois quelque établissement, quelque usage, souvent bien ignoré, qui peut améliorer les mœurs, en exerçant, en éclairant la raison. Un soir, j'entrai dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois : un vieil ecclésiastique était en chaire ; un autre, fort jeune, lui adressait des questions sur les devoirs que la probité impose aux domestiques envers leurs maîtres. Après chaque réponse, le jeune homme exposait les objections que l'intérêt ne manque pas de suggérer aux consciences peu délicates ; le vieillard les réfutait d'une manière simple et quel-

quefois touchante. L'auditoire assez nombreux était en grande partie composé de femmes, pour lesquelles cette conférence me parut avoir lieu. Quels progrès de la civilisation, disais-je en moi-même! Jamais les anciens n'ont connu de pareilles instructions, jamais les individus qui servaient Démosthène ou Périclès n'ont entendu des leçons de morale; la force seule les faisait obéir. L'exercice de l'intelligence dans toutes les classes de la société, et le noble résultat de cet exercice, l'adhésion raisonnée aux devoirs, sont de bienfaisantes innovations du christianisme. Comment serait-elle vraie la prétendue philosophie qui s'élève contre lui? elle fait des ingrats.

Trop souvent, dans le cours de mes observations, je remarque des usages anciens ou nouveaux qui produisent des effets tout contraires à ceux dont je viens de parler; et je souffre en voyant dégrader l'espèce humaine. Quelquefois, dans les jours de réjouissances publiques, j'ai traversé des places au moment où l'on y faisait une distribution de vivres. Quel dégoût inspire la vue de ce hideux spectacle! de tous ces misé-

rables qui se foulent, s'écrasent, et vont ensuite s'enivrer! Il me semble voir fabriquer de la canaille. Les hommes ainsi formés sont ceux qui, dans les émeutes, courent avec des piques sur les honnêtes gens. Mais, sans noircir son imagination par des tableaux encore plus effroyables, ne suffit-il pas de songer que la plupart de ces gens ivres, en rentrant chez eux, injurient, frappent leurs femmes, leurs enfans, et leur donnent les plus honteux exemples? Conçoit-on que de telles orgies soient tolérées, commandées par des magistrats, par des magistrats chrétiens? Oh! respectez la dignité humaine! tremblez de dégrader l'homme, car c'est le dépraver!

Il paraît quelquefois bien étrange qu'on ait pu nier l'avantage de donner à tous les hommes une première instruction, qui contribue puissamment à rendre la vie plus douce, puisqu'elle sert à-la-fois la morale et l'industrie. D'abord, il y a des esprits faux; et je ne connais pas de vérité si évidente, qu'elle n'ait été niée par beaucoup d'entre eux. Ensuite, des préventions inévitables

ont été inspirées par les horribles écarts, dans lesquels se sont jetés des gens qui s'annonçaient pour répandre les lumières. Etrange abus de mots! Répandre les lumières, c'est donner à un plus grand nombre d'hommes, les idées qu'exigent l'accomplissement de leurs devoirs, et le soin de leurs travaux. Ah! sans doute, ce n'est pas ainsi que l'entendaient des êtres insensés et pervers. C'est avec des écrits où l'obscénité se mêle à l'impiété qu'ils prétendaient réformer le genre humain; semblables à des brigands qui, pour éclairer la maison qu'ils vont livrer au pillage, y jetteraient des torches enflammées.

Cependant, c'est une preuve d'ignorance ou de faiblesse que de repousser des idées justes, parce que les mots qui les réveillent ont été profanés. La religion invoquée par des fanatiques est outragée, mais non pas altérée; la patrie en péril a besoin de plus d'amour, quand des factieux se disent patriotes; et les vraies lumières conservent leur pureté, alors qu'on essaie de leur en substituer de fausses. Il est des hommes qui méditent sur l'art de guérir dans le silence

de la retraite, puis au chevet des malades, et dont la science apporte quelques soulagemens à nos maux; il en est d'autres qui, sur les places publiques, réunissent autour d'eux la multitude, pour lui vendre leurs drogues souvent dangereuses et quelquefois mortelles : parce qu'il y a des charlatans, ne voudrez-vous plus de médecins?

Aspirer à fonder la paix des Etats sur l'abrutissement des peuples, c'est employer un moyen inique, coupable devant Dieu et devant les hommes. Un tel moyen ne saurait produire que des calamités. Admettons que, dans certaines circonstances, il puisse retarder les révolutions; loin de les prévenir à jamais, il doit les rendre un jour plus terribles : il ressemble à ces remèdes qui suspendent les douleurs, et les font renaître plus aiguës. Pour garantir le repos des peuples, cherchons des moyens plus sûrs, cherchons-les dans une autre doctrine que celle de l'oppression.

CHAPITRE VI.

SUITE DU PRÉCÉDENT.

La doctrine des devoirs inspire la crainte des révolutions et le desir des améliorations successives. Pour que cette doctrine se propage, il importe que les chefs des états la mettent en pratique. La crainte des révolutions leur est naturelle; le desir des améliorations successives ne leur est pas moins nécessaire.

Les chefs des états ont besoin de lumières et de fermeté. De lumières, pour suivre la révolution du temps; de fermeté, pour s'opposer aux révolutions des hommes.

Souvent on discute la question de savoir par quels moyens il eût été possible de prévenir la révolution française. La plupart des opinions que j'ai entendu énoncer sur ce sujet me sem-

blent fort douteuses, et quelques-unes me paraissent absurdes.

Louis XVI eut une époque très favorable pour nous garantir des bouleversemens politiques, et pour nous assurer des destinées prospères. Jamais roi ne fut plus digne de voir son peuple heureux, car jamais roi ne fit des vœux plus sincères pour le bonheur public. Sa douceur, sa bienveillance forment un déchirant contraste avec les horreurs de son sort. L'inflexible histoire dira que son caractère était dépourvu de fermeté, et que ses vues manquaient d'étendue. Bon jusqu'à la faiblesse, modeste jusqu'à l'extrême défiance de soi, il eut trop les défauts de ses qualités; mais que son cœur était pur! Lorsqu'il m'arrive de voir des hommes pleins de bonté, faisant le charme de leur famille, inspirant l'amour et le respect à tout ce qui les approche, je fais sur Louis XVI un douloureux retour. Ces hommes si bons; si heureux, placez-les sur un trône, au milieu d'une révolution.... Je tressaille! et je n'ose achever.

J'ai dit qu'il y eut une époque très favorable

pour assurer à la France d'heureuses destinées. Je parle de l'époque où Louis XVI appela près du trône un homme plein de lumières, d'intégrité et de courage : c'était Turgot. Ce ministre avait jugé les besoins de la société qu'il devait diriger. Il voulait établir des assemblées provinciales, et nous donner ainsi dans le gouvernement, la part que demandait le degré de civilisation où nous étions parvenus ; il voulait débarrasser l'industrie des entraves dont elle était si onéreusement, et l'on peut ajouter si ridiculement surchargée. Tels étaient les deux principaux moyens sur lesquels il comptait pour accroître la prospérité publique. S'il eût établi la forme de gouvernement que sa sagesse avait conçue, peut-être les Français auraient-ils aujourd'hui moins de liberté politique, peut-être n'auraient-ils pas une charte, une tribune où se discutent les intérêts de l'État; mais ils auraient des institutions en harmonie parfaite avec leurs mœurs. Des améliorations se fussent opérées, celles-ci en eussent amené d'autres; nous aurions suivi constamment une route paisible, animés

par cet esprit de bienveillance, par cet amour du bonheur général qui semblait nous être naturel, et qu'il fallait nourrir toujours dans nos âmes. Turgot conduisait au port le vaisseau de l'État; comment a-t-on repoussé ce vaisseau sur les mers où l'ont battu les tempêtes?

Louis XVI était bien jeune quand il monta sur le trône : il pensa qu'il devait écouter divers conseillers, pour adopter de chacun d'eux les avis qui lui paraîtraient utiles et généreux. Cette idée était spécieuse; elle eût même été sage, si le jeune monarque avait eu plus d'expérience, et s'il avait su éviter de suivre à-la-fois des vues contradictoires. Mais choisir pour ministre Turgot qui voulait une forme d'administration nouvelle, et rappeler les parlemens, ainsi que le proposa Maurepas, c'était établir une lutte fatale. Bientôt, en effet, on vit Turgot réduit à faire enregistrer en lit de justice les édits d'améliorations, contraint qu'il était de les flétrir ainsi lui-même par les formes du despotisme.

Sans avoir à combattre les vieux préjugés et les hautes prétentions des parlemens, c'eût été

pour le ministre trop encore peut-être que d'avoir à se défendre contre la frivolité, l'envie et la cupidité des courtisans. Il est déplorable de voir quelles petites passions, quelles niaises intrigues harcelèrent l'homme vertueux qui s'occupait d'affermir la monarchie, en donnant des garanties nouvelles au bonheur public. Lorsqu'on lit les anecdotes du temps, on passe de l'indignation à la pitié*. La grande faute de Louis XVI est de n'avoir pas accordé une entière confiance à Turgot, de ne l'avoir pas protégé comme autrefois son aïeul protégea Sully.

Cette opinion doit trouver des contradicteurs; la postérité n'est pas encore arrivée pour l'é-

* Je veux citer une de ces anecdotes. Des tabatières fort plates étaient à la mode, on les nommait des platitudes. Une femme de la cour entre dans un brillant magasin, et demande une Turgotine. On ne la comprend pas; elle indique du doigt les tabatières à la mode. On lui dit : « Ce sont des platitudes. » « Eh, bien! reprend-elle, des Turgotines, des platitudes, n'est-ce pas la même chose? » Ce mot fut trouvé délicieux; et c'est avec de telles armes qu'on pouvait attaquer, renverser l'homme d'état qui se vouait au bien public!

poque dont je parle, et j'énonce l'opinion qu'exprimera l'impartiale postérité. Il y a des esprits superficiels, des gens à vue courte qui regardent Turgot comme un des auteurs de la révolution; tandis que ses conseils ont offert les seuls moyens de la prévenir. Ah! les leçons qui naissent de nos fautes et de nos malheurs seront-elles perdues? Je le dis, je le proclame dans l'intérêt des gouvernemens et des peuples, l'adoption des projets de Turgot eût placé la France dans une situation prospère, qui n'eût point été troublée. Les désastres qui sont venus en foule nous assaillir, doivent être attribués surtout à la fatale victoire que les courtisans remportèrent, et qu'ils ont depuis si cruellement expiée.

Près des trônes, il apparaît quelquefois des hommes d'autant plus éclairés que la morale est la source de leurs lumières, d'autant plus fermes que leur courage naît de leur intégrité. Leur noble aspect effraie les partisans des abus. Heureux les rois qui les honorent du nom d'amis! Le chancelier de L'Hospital, Sully, Turgot,

étaient de véritables ministres. Quand ces hommes vertueux tombent, les intrigans, les spéculateurs, les ambitieux, les êtres frivoles poussent des cris de joie; et les amis du bien public baissent un front consterné.

Il y a deux espèces de gens bien odieux, bien répugnans; ce sont les flatteurs et les factieux. Ces deux espèces d'hommes sont en état de conspiration perpétuelle contre les rois et les peuples; ils se jouent également du bonheur des empires; et je ne sais lesquels outragent le plus les lois, la religion et le bon sens.

Quand on a perdu le moment favorable pour assurer la paix et le bien d'un pays, trop souvent il arrive qu'on fait de vains efforts pour atteindre ces résultats, et qu'on ne parvient point à maîtriser les circonstances. Le plus habile médecin n'a pas toujours des remèdes efficaces à nous offrir; il peut être appelé trop tard. Turgot renversé, il devenait très difficile que la France fût long-temps garantie des tempêtes politiques. On n'avait su ni satisfaire, ni connaître les besoins de la société; ces besoins comprimés

devaient amener des crises redoutables. Quels moyens restait-il pour les prévenir?

Nous aimons à rapporter un évènement à une seule cause ; cette manière de juger flatte notre orgueil, bien qu'elle prouve seulement la faiblesse de notre esprit. La révolution française eut des causes nombreuses, parmi lesquelles il n'est pas toujours facile de distinguer quelles furent les plus actives; mais si l'on demande quelle fut sa cause immédiate, c'est évidemment le désordre des finances. Si le *déficit* n'eût pas existé, on n'eût point convoqué les assemblées de notables, les états-généraux, et la France fût restée paisible. On peut composer des ouvrages fort éloquens, et ce qui vaut mieux, très bien raisonnés, sur la dépravation des mœurs, sur l'impiété des philosophes, sur les prétentions de la noblesse, sur les abus de l'ancien régime; mais les phrases les plus énergiques et les idées les plus justes ne prouveront jamais qu'il eût été possible de faire éclater une révolution, si l'ordre eût régné dans les finances.

Puisque le désordre existait, c'était une haute

et fatale imprudence que d'appeler à délibérer sur nos périls, des hommes qui ne manqueraient pas de faire acheter leurs secours, de profiter de leur puissance pour exécuter ou pour tenter d'exécuter les projets qui roulaient dans leurs têtes. Non que la plupart de ces hommes fussent des factieux; presque tous, au contraire, étaient animés de sentimens honorables; mais que leurs lumières étaient loin de répondre à leurs intentions! Presque tous, demi-philosophes, demi-politiques, apportaient en tribut au prince, à la patrie, un mélange de vérités et d'erreurs. Les plus éclairés virent bientôt opposer à leurs idées une foule d'opinions divergentes; et la voix de la raison fut couverte par le tumulte des passions. Ainsi les hommes les plus sages de la première assemblée, Malouet, Mounier, Clermont-Tonnerre, Lally Tolendal, ont à peine été compris.

Mais les Français prévoient-ils les dangers? De toutes parts on demandait les états-généraux; les membres du parlement de Paris tenaient sur ce point le même langage que les jeunes publi-

cistes, et leur prêtaient l'appui de cette autorité vénérable qui s'attache à la magistrature. L'enivrement était général. Louis XVI hésitait, la cour s'effrayait; cependant il fallait prendre un parti décisif; il était urgent d'apporter un remède à la situation toujours plus alarmante des affaires publiques; et tout ce qu'imaginèrent les ministres fut l'édit portant création d'une cour plénière.

Cet édit changeait la forme du gouvernement. Or, tout changement de cette nature produit des mécontentemens graves et peut exciter des troubles; du moins faut-il que les changemens soient tels qu'ils aient des partisans dont le nombre et l'autorité affaiblissent les dangers auxquels on s'expose. La cour plénière ne satisfaisant aucune espérance, blessant tous les intérêts, ne pouvait avoir de partisans que ses auteurs. Puisqu'on était arrivé au point d'être obligé de modifier la forme du gouvernement, pour échapper aux dangers des états-généraux et pour combler le déficit, au lieu d'oser insulter à tous les Ordres en créant une cour plénière, il fallait oser

constituer la France. On pouvait, et ces pensées n'étaient point étrangères aux lumières de Louis XVI, on pouvait concevoir une charte qui, maintenant la prérogative royale, conservant une aristocratie forte et la rendant nationale, assurant à la bourgeoisie des avantages qui lui avaient été jusqu'alors inconnus, eût satisfait les vœux de la presque totalité des Français. L'exécution d'un tel projet eût trouvé des appuis que n'obtint point une cour plénière, avorton méprisable du despotisme ministériel; et les hommes appelés à remédier au désordre des finances, au lieu de se livrer à ces discussions ambitieuses dont les états-généraux ont retenti, eussent consolidé l'ouvrage auquel ils auraient dû leur élévation. Ce moyen sans doute avait des inconvéniens et des dangers; je les vois, je gémis de ce qu'en repoussant le système d'améliorations successives proposé par Turgot, on avait amené l'État sur le penchant de sa ruine. Mais observez, d'un œil impartial, l'époque où l'on était arrivé : il fallait les états-généraux, ou une cour plénière, ou une charte. On sait ce



qu'on produit les deux premiers moyens : un grand homme eût choisi le troisième.

La situation où l'on est réduit lorsqu'il n'y a plus d'autre moyen, pour prévenir une révolution, que d'opérer soi-même un grand changement politique, est toujours une situation très périlleuse. On s'y trouve placé par sa faute, soit que refusant ou négligeant de reconnaître les besoins de la société, on ait poussé les peuples à la révolte, soit que s'étant laissé, par faiblesse, arracher des concessions imprudentes, on ait appris aux factieux à se jouer de l'autorité.

Le plus sûr moyen de prévenir les révolutions des hommes, est de bien apprécier la révolution du temps, de donner ce qu'elle exige, et de le donner non en souverain qui cède, mais en souverain qui commande. Dans un des premiers chapitres de cet ouvrage, nous avons reconnu trois degrés de civilisation, auxquels répondent différens modes de gouvernement. L'habileté de ceux qui dirigent un empire, consiste surtout à juger les besoins nés du degré de civilisation où

les hommes sont parvenus. On peut conjecturer qu'à des époques plus ou moins reculées, les différens peuples arriveront à la liberté politique. Loin d'être effrayés d'une telle pensée, les chefs des états doivent desirer que leurs peuples méritent cette liberté. Sans doute ils y perdront de ce pouvoir faux et dangereux qu'on nomme pouvoir arbitraire; mais ils y gagneront en puissance réelle. Il est bien constaté qu'une assemblée de représentans obtient, dans les jours périlleux, des levées d'hommes et d'argent que n'oserait demander le ministre le plus hardi du pouvoir le plus despotique. Les rois pénétrés de la sainteté de leur mission, ceux qui se forment une idée juste du compte redoutable qu'ils auront à rendre au-delà du tombeau, doivent aspirer à voir leurs nations dignes de la liberté politique, comme on aspire à diminuer le fardeau d'une responsabilité dont s'effraie la conscience. Quand les peuples ont des représentans, il est moins difficile d'être instruit de la vérité; et la libre discussion des projets politiques donne au prince la meilleure garantie qu'il a fait tout

ce qui dépendait de lui pour gouverner dans l'intérêt général.

Mais pour que les chefs des états observent et suivent la marche de la civilisation, non-seulement il importe que les factieux soient réduits au silence, il importe aussi qu'une saine doctrine, généralement répandue, éloigne des esprits les projets chimériques, les rêves décevans, qu'elle chasse des âmes les turbulens desirs qui font passer près du bien avec mépris, pour aller poursuivre avec ardeur un mieux imaginaire. Nous avons en Europe beaucoup d'esprits jeunes qui ne sentent point les dangers de leur effervescence. Il faut leur répéter sans cesse : le bien ne peut germer et se développer qu'avec lenteur; c'est une loi de la nature. Celui qui dédaigne la modération, dédaigne bientôt la justice. Nous ne pouvons nous persuader que la précipitation suffit à gâter les projets les plus utiles. Une des grandes maladies de notre époque, maladie dont on reconnaît les symptômes dans tous les partis, est cette impatience qui souvent se change en fureur, et qui n'est qu'un triste résul-

tat du défaut de morale. On veut jouir à l'instant; on ne sait point, comme le sage, mettre son bonheur à travailler pour les générations à venir. On est assez ignorant pour croire que le travail éphémère de l'homme peut suppléer au long travail du temps. A l'ignorance se joint la vanité; on compromet tout pour satisfaire cette petite passion. On rougirait d'hésiter, de réfléchir; et l'on aime mieux hasarder les intérêts les plus chers que de paraître craindre un danger. Oh! peut-être éprouverait-on quelque honte si l'on savait de quel œil l'homme sensé considère tant d'impatience, de déraison et de forfanterie!

Bannissons surtout l'erreur qui fait regarder telle forme de gouvernement comme un talisman, auquel est attaché le bonheur des peuples. A cette fausse idée substituons cette vérité fondamentale, qu'on améliore le sort des hommes en propageant la morale et l'industrie. Je vais parcourir les principaux moyens d'atteindre ce double but, quelle que soit la forme du gouvernement.

CHAPITRE VII.

DE LA RELIGION.

Pour améliorer l'espèce humaine, les vieilles législations des républiques les plus célèbres n'offrent point de modèle. Ces législations trop vantées, consacrant l'esclavage, n'étaient point inspirées par l'amour du bonheur de tous, principe des sages lois : elles exagéraient quelques vertus, elles en repoussaient d'autres. Contrariant la nature, elles étaient obligées de soumettre l'âme à d'aveugles habitudes ; et pour exercer toute leur influence, elles avaient besoin que l'état fût resserré dans d'étroites limites. Aujourd'hui, dans nos empires vastes, industrieux et libres, il faut aux hommes une morale vraie; et pour les en pénétrer, il est nécessaire de toucher leur cœur et de persuader leur rai-

son. Comment y parvenir? J'invite le lecteur à suivre mes observations et mes raisonnemens, j'essaierai de les rendre clairs.

Le christianisme a changé le vieil ordre de la société; il a donné l'essor aux facultés humaines en détruisant l'esclavage, et le but nouveau marqué par sa loi est le bonheur de tous les êtres intelligens. C'est au christianisme à nous offrir les moyens de nous diriger vers ce but. On ne peut l'atteindre que par l'accomplissement des devoirs. Sans doute nos devoirs nous sont indiqués par la nature, par une révélation première, universelle; mais ne pouvons-nous les méconnaître? les oublier? N'a-t-on pas vu dans la république où brillèrent les écoles de la sagesse humaine, le petit nombre se rendre, sans remords, dominateur, maître et propriétaire du grand nombre! Une révélation nouvelle est venue déclarer aux hommes que, fils d'un même Dieu, ils doivent s'aimer et s'entr'aider en frères. Un livre sacré est donné à l'univers : là nos devoirs sont écrits d'une manière positive, simple et touchante. Ecoutez.

« Vous aimerez le Seigneur notre Dieu de tout « votre cœur, de toute votre âme et de tout « votre esprit.

« C'est là le premier et le grand commande- « ment.

« Et voici le second qui est semblable à celui- « là : Vous aimerez le prochain comme vous- « même.

« Toute la loi et les prophètes sont renfermés « dans ces deux commandemens. »

Quelle sagesse dans ces paroles, et que cette morale est complète! Il faut aimer le modèle infini de la perfection, la source éternelle de tout bien, l'être immuable par qui subsistent les êtres passagers. Ce précepte nous révèle notre origine et notre destination; et toutefois, s'il était isolé, il pourrait entraîner les imaginations ardentes aux rêveries d'une démence mystique. Il faut aimer les hommes, rendre sa vie utile; et pesez bien ces paroles : *le second précepte est semblable au premier*. Vainement dira-t-on qu'on aime Dieu; si l'on ne prouve par ses actions qu'on aime les hommes, la loi est violée, on

cesse d'être chrétien. Cette loi renferme tout, et n'a point d'exagération : elle ne vous prescrit pas de vous oublier; elle veut que vous aimiez beaucoup vos semblables, et vous demande de les aimer comme vous vous aimez vous-même.

Qu'une si noble et si douce morale se propage, qu'elle dirige nos facultés, alors nous devenons des hommes, alors la société atteignant une prospérité inconnue, est au plus haut degré de civilisation.

Comment répandre cette morale et la faire pénétrer dans nos foyers? C'est encore le christianisme qui doit nous en offrir les moyens. On ne peut espérer une grande propagation de la morale évangélique si le père de famille n'en est pas le premier instituteur, le premier gardien et, pour ainsi dire, le premier exemple vivant. Le moyen le plus efficace est donc de distribuer l'Évangile. Que sa lecture devienne générale, habituelle, un heureux changement dans les mœurs et dans les caractères s'opérera de lui-même. Il suffit de lire ce livre pour en être touché; il suffit d'en commencer la lecture pour

vouloir l'achever ; et lorsqu'on la termine, on sent le besoin d'y revenir encore.

Le Nouveau-Testament me paraît devoir seul être distribué et mis entre les mains de toutes les classes de lecteurs. Je pense contre l'opinion des sociétés bibliques, dont je respecte le zèle, que l'Ancien-Testament doit être réservé aux hommes qui, par leurs lumières, sont en état de le lire avec discernement. Il faut être assez éclairé pour se transporter aux âges reculés où cette partie des livres saints fut écrite, pour se former une idée juste des mœurs, des usages, de la situation des Hébreux, et pour distinguer ce qui a dû cesser avec l'ancienne loi, de ce qui doit lui survivre toujours. Ce livre peut faire naître pour les lecteurs ignorans, des erreurs, des scandales, des superstitions et du fanatisme. Mais l'Évangile s'adresse à tous les hommes; et plus ils le liront, plus leurs âmes seront pénétrées de cet amour de Dieu et du prochain par lequel on accomplit la loi.

Les incrédules, les indifférens sont mauvais observateurs. Vainement chercherait-on ailleurs

que dans l'Évangile des moyens aussi puissans que les siens pour répandre la morale sur la terre. Les plus sages préceptes annoncés par Dieu même, contenus dans un livre antique, où ils se mêlent à un récit qui touche le cœur, élève l'âme et frappe l'imagination; le soin de propager ces préceptes confié non-seulement à tous les pères de famille, à tous les gens de bien, mais encore à des ministres des autels qui doivent par la pureté de leur vie prouver la sainteté de leur mission; une grande fraternité resserrée par une croyance commune; voilà d'immenses avantages que le christianisme présente, et que nulle philosophie ne pourra jamais offrir. Accordons beaucoup à l'empire de la raison sur quelques individus, toujours sera-t-il vrai qu'on ne peut exercer une douce influence sur les mœurs d'une grande masse d'hommes sans le secours d'une religion positive : et quelle religion, mieux que le christianisme, nous montre Dieu toujours présent, exigeant le culte d'esprit et de vérité, et faisant de l'amour du prochain un précepte semblable à

24.

celui par lequel il prescrit de l'aimer lui-même?

Quelques écrivains bien superficiels ou bien prévenus, ont tenté de prouver la funeste influence de la religion sur les mœurs et sur la prospérité des Etats. Ils citent des siècles et des pays où les formes de la religion existent, où les pratiques sont multipliées à l'excès, où le pouvoir du clergé est sans bornes; et cependant, où l'ignorance, la misère, la débauche, la violence et la perfidie infectent les mœurs publiques et privées. Voilà, disent-ils, voilà les pays et les siècles religieux. Etrange abus de mots! Ces siècles honteux, ces pays misérables outragent la religion; elle s'est retirée d'eux. Quel esprit juste peut ainsi confondre les idées les plus distinctes, et voir la simple et sublime religion où n'existent que d'odieuses et viles superstitions?

On a prétendu que la morale évangélique inspire une telle indifférence, un tel dédain pour les choses de la terre, que le vrai chrétien est un être inoffensif mais inutile. Toute doctrine peut être altérée; mais il faut singulièrement

dénaturer le christianisme pour faire de son disciple un homme inutile. Chaque page de l'Évangile inspire l'amour du genre humain; et comment manifester cet amour, sinon par des actions généreuses? C'est peu des préceptes, quel exemple dans la vie du divin fondateur de la religion chrétienne! Où trouver un plus parfait modèle de dévoûment? Jésus naît, respire et meurt pour les hommes. C'est se former une très fausse idée de sa morale que de s'imaginer qu'en la répandant sur la terre, on anéantirait les travaux des arts et les richesses qu'ils produisent. Les travaux deviendraient plus actifs, puisqu'on cesserait d'en être distrait par une foule de passions; on verrait s'accroître les richesses, seulement on en ferait un meilleur usage.

Que des chrétiens se livrent à d'excessives austérités, que d'autres s'abandonnent aux folies mystiques, ce sont là des faits qu'on ne peut révoquer en doute. Mais, lisez attentivement l'Évangile, vous n'y découvrirez aucune trace d'exagération. Pourquoi donc ces excès? La faiblesse de l'homme suffirait pour les expliquer;

mais à cette cause d'aberrations, s'en joint une autre que fait découvrir l'étude de la philosophie. Le christianisme à sa naissance se répandit dans les diverses écoles des philosophes; souvent il y reçut quelque mélange des principes adoptés dans ces écoles, et il est à remarquer que ce ne fut jamais sans en être altéré. Les stoïciens lui donnèrent une austérité et une intolérance qu'il n'avait point; les platoniciens le dirigèrent vers une mysticité qui lui était inconnue. Ces altérations se sont d'autant plus facilement perpétuées, que les excès sont conformes à notre faiblesse : lorsqu'ils ne naissent pas d'une école, ils naissent de notre cœur. Tel homme, en débitant ou des maximes d'une extrême austérité ou des rêveries mystiques, croit être bon chrétien; il se trompe, ses idées sont d'un stoïcien ou d'un platonicien. La morale évangélique est celle du sentiment et du bon sens, élevée par une bouche divine au plus haut degré de pureté.

Quelques philosophes, en admirant cette morale, voudraient la séparer de toute espèce de

culte. Les pratiques pieuses leur paraissent être indignes de l'homme, annoncer l'enfance de la raison, et dérober à la vie active un temps précieux. C'est méconnaître d'une manière étrange les besoins de notre nature, et les moyens d'élever et d'épurer nos âmes. Ne consultez que la raison ; mais voyez d'un œil vraiment philosophique les pratiques religieuses les plus simples, celles qui reviennent le plus fréquemment dans la vie du chrétien. La prière commence et termine pour lui la journée. Se placer, à l'instant du réveil, en présence de la Divinité, la contempler, lui rendre grâce, lui demander la force d'accomplir les devoirs du jour et d'en supporter les peines, est-il un plus noble et plus sûr moyen d'imprimer à ses facultés une heureuse direction? Un tel acte, fait avec recueillement, peut-il être sans influence sur l'emploi de la journée? Le soir, cet examen de ses fautes, cette promesse de les réparer et d'en éviter de nouvelles, sont des secours puissans qu'aucun autre ne peut remplacer. Discoureurs frivoles, tel usage que vous abandonnez aux gens ignorans

et simples, offre le meilleur moyen de conduire l'homme au plus haut degré de sagesse qu'il lui soit permis d'atteindre ici-bas. *

Le grand but de la philosophie est d'ennoblir nos facultés; mais combien d'hommes se donnent pour philosophes, et se trompent complètement sur la manière de nous diriger vers ce

* Si l'on dit qu'il est dangereux, qu'il est funeste à la morale d'imposer des pratiques dévotes très multipliées, je partagerai cette opinion; et je la soutiendrai par des raisonnemens que je crois sans réplique. Telle est la triste condition de l'homme que sa faiblesse ne lui permet pas d'accomplir tous ses devoirs. Une religion trop chargée de pratiques, ajoutant une foule de prétendues obligations aux véritables devoirs, rend plus compliquée, et par conséquent plus difficile, une tâche dont nous ne pouvions déjà nous acquitter qu'imparfaitement. Ce mal en produit un second. Beaucoup d'hommes trouvent commode de s'attacher à ces nouveaux devoirs, qu'ils peuvent remplir presque sans y songer, qu'on leur présente comme chers à la Divinité, et qui leur paraissent supérieurs à ceux dont l'utilité intéresse directement nos semblables. Ainsi une religion chargée de pratiques nuit doublement à la morale; en compliquant notre tâche, et en nous trompant sur les moyens de la remplir.

but! On ne peut être embarrassé que pour choisir dans le nombre des preuves à donner de cette assertion. J'ai vu des hommes qui, néanmoins, avaient des lumières en économie politique, considérer uniquement le résultat matériel du travail, desirer que la classe ouvrière ne se repose qu'autant que ses forces l'exigent, et trouver fort bien qu'elle travaille le dimanche. Cette manière de penser tend à dégrader l'espèce humaine, à transformer les ouvriers en machines travaillantes. La plupart des hommes sont forcés d'employer presque tous leurs instans à des services manuels; mais pour cela, doivent-ils être déshérités de la part de raison que le ciel destine à chacun de nous? Le septième jour, qu'on appelle jour du repos, pourrait être également nommé jour de l'intelligence. En tirant des conséquences justes de cette vérité, on ferait beaucoup pour améliorer la classe ouvrière. Otez à ce jour son légitime emploi, que le temps ne soit rempli que par des travaux manuels, l'homme se rapproche des brutes, son intelligence s'éteint.

Il est des personnes qui jugent les sentimens religieux nécessaires aux gens des dernières classes de la société, mais inutiles à ceux qui s'élèvent au-dessus du vulgaire. On leur a répondu en montrant quels obstacles l'accomplissement des devoirs rencontre sur de vastes théâtres. Pour juger ces obstacles, il n'est pas besoin de porter nos regards sur la carrière politique, si féconde en désastres; il suffit de considérer une carrière moins périlleuse, où les orages devraient être inconnus. Trop souvent on voit, en butte aux persécutions, les hommes éclairés et modestes qui font des découvertes dans les sciences : ils rendent des services au genre humain, c'est assez pour qu'on ne veuille pas les laisser en paix sur la terre. Plaignons celui qui veut être utile, et qui ne porte point au milieu des obstacles, des dangers et des revers, la conviction intime qu'il remplit une mission pour laquelle Dieu lui prescrit d'agir, mais ne l'oblige point à réussir.

Au nombre des questions oiseuses, je mets celle de savoir quel fléau est le plus dangereux

de l'impiété ou du fanatisme. Tandis que des incrédules proscrivent ou dédaignent tout esprit religieux, des fanatiques voudraient dévorer quiconque pense et raisonne. Un homme de génie fait des découvertes sur les facultés humaines, sur la philosophie, sur la science sociale; les vérités nouvelles qu'il énonce sont mal comprises, on transforme ses idées d'une manière bizarre; on l'accuse, on le poursuit. Cependant, peu à peu, le temps éclaircit, propage ces mêmes idées; on les trouve justes et simples, et l'on rend hommage à la cendre de celui qui les a fait connaître. Alors qu'on le cite avec enthousiasme et qu'on s'indigne des persécutions qu'il a souffertes, un autre homme de génie vient offrir encore des vérités nouvelles. Ses contemporains se trouvent, à son égard, dans l'état d'ignorance où leurs pères étaient pour son prédécesseur; il est comme lui mal compris, il est comme lui persécuté, pour être un jour, comme lui, honoré dans la tombe. *

* Combien d'attaques ont été dirigées contre notre

Les exemples d'accusations iniques, de jugemens absurdes et de réparations tardives, devraient frapper les esprits et leur apprendre à fuir les excès du dogmatisme. Rien n'est plus triste que de voir soutenir des erreurs ou proscrire des vérités au nom de la religion, qui doit planer dans une sphère supérieure à celle de nos sciences. L'Évangile ne nous impose point

Descartes! A Rome, une congrégation de cardinaux défendit d'*imprimer, lire et même retenir aucun de ses ouvrages*. Les théologiens protestans de Frise demandèrent aux États d'ordonner qu'*aucun maître ne fît mention de sa philosophie, en tout ou en partie, verbalement ou par écrit, à moins que ce ne fût pour la réfuter*. Au milieu de ces persécutions suscitées de toutes parts, tandis que les théologiens orthodoxes et les théologiens hétérodoxes s'accordaient pour proscrire Descartes, il devait être presque impossible de croire que ses écrits ne renferment rien de contraire au christianisme; et cependant, voici que, de nos jours, un théologien éclairé, le vertueux Émery, s'écrie : « Descartes, avec ses taches, « n'en est pas moins le père de la lumière! C'est à la clarté « de la lumière qu'il a répandue, et dans la route qu'il a « découverte que marcheront, jusqu'à la fin des siècles, les « hommes qui suivent la carrière philosophique. »

un système de métaphysique. L'Évangile ne donne point les moyens de décider entre l'école de Locke et celle de Kant, qui sont peut-être à une égale distance de la vérité. Dieu livre à nos vaines disputes ces recherches philosophiques où, quelque parti qu'on embrasse, on n'en est pas moins un homme de bien. Si le christianisme voulait comprimer les esprits de manière à n'y laisser pénétrer qu'un seul système, il voudrait établir un esclavage plus dur et plus fatal que celui qu'il a detruit. L'esclavage ancien laissait la pensée libre pour un certain nombre d'hommes;

Opinion très juste, en l'appliquant aux premières parties du *Discours sur la Méthode*.

« Oui, continue l'abbé Émery, Descartes, avec les erreurs « dans lequelles il est tombé, parce qu'il était un homme et « non pas un ange, n'en est pas moins un des génies les « plus vastes, les plus pénétrans, les plus vigoureux qui « aient paru depuis l'origine du monde. Il a honoré l'espèce « humaine; il a particulièrement honoré sa patrie qui se « glorifiera éternellement de lui avoir donné la naissance. » (*Discours préliminaire des Pensées de Descartes sur la Religion et la Morale*, page 162.)

l'esclavage moderne étoufferait l'intelligence humaine.

Plus une cause est juste, plus il faut craindre de la souiller en acceptant de coupables secours. Ainsi le christianisme veut être inspiré par des moyens doux comme ses maximes; et l'on doit appliquer à sa propagation ce que j'ai dit sur la sage lenteur avec laquelle s'opèrent les changemens utiles et durables *. La violence ne répand que l'hypocrisie, dont les résultats sont hideux : elle enveloppe de formes pieuses un fonds corrompu. Quelques hommes, je le sais, prétendent qu'il faut obtenir d'abord les apparences, et que la réalité vient ensuite. Cette idée est d'une absurdité révoltante; le vice ne produit que le vice; il y a im-

* En religion comme en politique, la précipitation est funeste. Par exemple, j'ai dit combien la célébration du jour du repos sert à développer l'intelligence. Employez les moyens violens pour faire cesser en un instant les travaux, vous transformerez en débauchés des hommes laborieux; vous peuplerez les cabarets, non les temples.

piété ou démence à prétendre qu'il peut être un germe de vertu.

Les erreurs superstitieuses sont déplorables; mais que pourrait la contrainte pour les détruire? C'est la persuasion, c'est l'instruction qu'il faut employer. Il appartient surtout aux ministres de la religion de dissiper ces erreurs. Leur influence peut être grande pour y réussir; et leur devoir est de s'en occuper, puisqu'ils sont chargés de conserver ou de rendre au sentiment religieux sa céleste pureté. Sous aucun rapport, il n'est sage de vouloir anéantir brusquement ces erreurs. On peut dégrader un édifice en arrachant le lierre qui le couvre. Quand vous ôtez des mains d'un enfant un jouet qui pourrait le blesser, si le danger n'est pas urgent, vous prenez quelques précautions pour ne point l'affliger. Il est des superstitions qui, bien souvent, sont des jouets consolans pour le pauvre. Toutefois ces superstitions, dont une imagination poétique peut embellir le récit, ne sont pas sans péril. On voit, dans les campagnes, des milliers d'exemples de la facilité avec laquelle le vol et l'escro-

querie s'exercent sur des gens simples, que des fables préparent à croire d'autres fables. Les devins, qui guérissent avec des paroles et des amulettes, savent tirer parti de ces dispositions superstitieuses. Jusque-là, il n'y a qu'un demi-mal, le bon paysan n'est que dupe. Mais si, pour satisfaire des inimitiés, on lui persuade que la maladie de son troupeau ou l'infécondité de son champ vient d'un sort jeté par tel homme du village, quelle haine, quelle soif de vengeance l'agite à la vue du sorcier! Peut-être s'embusquera-t-il pour attaquer cet homme; peut-être finira-t-il sur l'échafaud! Détournant mes regards de hideux spectacles, je ne retracerai point les avantages que, dans de grandes circonstances, toutes ces superstitions donnent aux fanatiques pour s'emparer de gens crédules, pour les armer, et les pousser à de féroces attentats.

De même que les sentimens religieux, si utiles à la multitude, sont plus nécessaires encore aux êtres qui s'élèvent au-dessus d'elle, c'est dans ceux-ci que la superstition est le plus fatale. A quelles aberrations d'esprit ne peut-elle conduire

les hommes qui disposent du sort des autres? Dans les siècles d'ignorance, n'a-t-on pas vu des rois superstitieux se mêler aux bourreaux de leurs peuples?

Plusieurs observations que je dois offrir encore, trouveront mieux leur place dans d'autres chapitres. Revenons sur deux idées que j'ai précédemment énoncées. J'ai dit que la doctrine des devoirs se répandra; et je le crois surtout parce qu'elle se lie au christianisme. Le nombre des disciples de l'Évangile se multiplie chaque jour sur les différens points du globe. Les adversaires du christianisme prétendent, il est vrai, que la religion perd d'un côté plus qu'elle ne gagne de l'autre; et que, tandis que des sauvages l'adoptent, des hommes civilisés l'abandonnent. Cette objection peut paraître spirituelle, mais elle est inexacte. En ne parlant qu'humainement, on peut prouver encore que toutes les nations deviendront chrétiennes. Jamais les hommes ne se passeront d'une religion positive, jamais ils n'en trouveront une plus pure que le christianisme; donc le progrès des

lumières les amènera tous à l'adopter ; et avec lui, à pratiquer la doctrine des devoirs.

J'ai dit que les peuples, lorsqu'ils auront goûté cette doctrine, ne l'abandonneront plus, et qu'un état de paix sera durable pour eux. C'est encore dans la religion que je puise cette espérance. Un jeune homme change sans cesse d'idées et de projets ; il poursuit diverses chimères qui semblent promettre le bonheur ; et trouvant fausse chacune des opinions qu'il embrasse, il les rejette avec la même ardeur qu'il mit à les saisir : nous voyons aujourd'hui les peuples lui ressembler. Mais un homme d'un âge mûr, dont une religion simple et vraie a gagné l'esprit et touché le cœur, ne renonce jamais aux avantages dont elle l'environne : tels seront les peuples éclairés par la doctrine des devoirs.

CHAPITRE VIII.

DE L'INSTRUCTIO.

Une observation simple peut jeter un grand jour sur la question relative à l'instruction populaire. Lié à la doctrine des droits, l'enseignement n'a point sa véritable base; il répand alors des idées incomplètes, violentes, propres à rendre un grand nombre d'hommes mécontens de leur sort et dangereux pour l'état. Unie à la doctrine des devoirs, l'instruction ne produira jamais que des effets salutaires. J'ajoute que cette doctrine, séparée de l'instruction, ne serait qu'un misérable leurre, imaginé pour nous soumettre à des devoirs factices, en nous dérobant la connaissance des obligations véritables.

Plus on réfléchira sur ces principes, mieux on jugera que la doctrine des devoirs et l'instruc-

tion peuvent seules garantir l'espèce humaine des divers écarts qui la font tourner dans un cercle de révolutions. C'est en réunissant ces deux bienfaits du ciel qu'on amènerait la paix sur la terre.

Oui, avec la doctrine des devoirs et l'instruction, on pourrait opérer des prodiges; et si l'on demande ce que j'entends par *prodiges*, je répondrai que le plus grand serait de nous rendre heureux et bons. L'instruction sagement dirigée, répandue à divers degrés dans les différentes classes de la société, est indispensable pour les mettre toutes en état de connaître et d'accomplir leurs devoirs.

C'est, pour le père de famille, une obligation sacrée que de donner ou de faire donner à ses enfans les premières notions qui peuvent avoir sur leurs moyens d'existence et sur la sagesse de leur vie, une influence extrême. Ceux qui voudraient que la classe nombreuse croupît dans l'ignorance, sans doute ne voient pas que si leur système était juste, il faudrait regarder comme utiles à la prospérité publique, les moyens de

multiplier les gens misérables, stupides et grossiers; en d'autres termes, qu'il serait avantageux d'avoir une nombreuse populace dans l'Etat. Une pareille théorie se réfute d'elle-même. Que les hommes de bonne foi jettent un coup-d'œil sur l'Ecosse et sur l'Espagne, et disent quel est celui de ces deux pays auquel il est à desirer que les autres ressemblent.

J'ai déjà fait voir combien il y a de confusion dans les idées que réveillent ces mots : *Instruire les hommes*, *répandre les lumières*. Lorsqu'on desire que les cultivateurs et les ouvriers sachent lire, ce ne doit pas être pour qu'ils lisent un grand nombre de livres : leur bons sens y perdrait autant que leurs travaux. Formons-nous des idées plus justes de l'instruction et de ses résultats. D'abord, les enfans pauvres sont garantis de l'oisiveté, du vagabondage, par les écoles élémentaires; ils y contractent des habitudes de piété, d'ordre et d'application. Ensuite, leurs facultés intellectuelles y prennent quelques développemens. Des hommes qui ont appris à lire, à écrire, à calculer, alors même qu'ils n'ouvri-

raient pas un seul livre dans le cours de leur vie, seraient en général plus intelligens, et par conséquent plus habiles ouvriers, que ceux dont les facultés sont restées engourdies dans une épaisse ignorance. Enfin, il est des livres dont la lecture est indispensable. Les enfans qui suivent de bonnes écoles, sont ceux qui apprennent le mieux leur catéchisme. Devenus grands, ils sont en état de lire l'Évangile et quelques ouvrages à la portée du peuple. L'habitude de pareilles lectures influe sur les mœurs, et c'est une des plus propres à détourner des vices qu'entraînent le désœuvrement et l'ennui. Tels sont les résultats d'une première instruction sagement répandue.

J'ai vu des personnes qui cependant ne manquaient ni de sens, ni d'esprit, craindre, par un singulier motif, l'enseignement populaire. Donnez de l'éducation, disaient-elles, au fils d'un laboureur ou d'un artisan, il laisse la profession de son père; ainsi, quand l'instruction sera générale, nul ne voudra plus exercer les métiers pénibles. Comment quelques esprits sont-ils assez

légers pour être frappés d'une objection si futile? Qu'un homme riche appelle dans son château l'enfant d'un cultivateur, l'élève avec son fils, lui fasse enseigner les langues et les arts d'agrément, bientôt l'enfant dédaignera la vie des pâtres, il ne sera plus leur égal, et quelque jour sans doute il voudra des emplois. Mais supposez que l'homme riche ait une générosité plus éclairée, qu'au lieu de donner au fils de son fermier une éducation brillante et dangereuse, il établisse pour le village une école élémentaire. Là, il ne s'agira point d'études superflues, et pour ainsi dire de luxe; tous les enfans recevront des principes religieux et des idées morales, tous apprendront à lire, à écrire, à compter; on ne les excitera point à sortir de l'état de leurs pères, on les formera pour l'exercer; l'égalité existera comme auparavant dans le village; seulement, ses habitans seront plus occupés et plus intelligens; ils vaudront mieux : voilà tout.

Pour répandre l'instruction, il est nécessaire d'avoir de bonnes méthodes d'enseignement; et ceux qui en inventent sont au nombre des bien-

faiteurs de l'humanité. Cependant, le perfectionnement des méthodes a des improbateurs, non-seulement sous le rapport politique, mais, ce qui est plus étrange, sous le rapport littéraire. Bien des gens répètent encore d'un air profond, cette espèce d'adage : On ne sait bien que ce qu'on a appris difficilement. Si ce principe est exact, disait un homme d'esprit, il faut croire que les plus mauvais maîtres sont les meilleurs. Ce qui est vrai, c'est qu'on ne s'instruit qu'en donnant son attention. Les bonnes méthodes sont celles qui sollicitent avec succès l'attention des élèves; et qui n'ajoutent pas aux difficultés inhérentes à la nature des études, les difficultés plus grandes que font naître l'ignorance et l'inhabileté des pédans. Il est à desirer que de telles méthodes existent pour tous les genres d'instruction. Eh quoi! depuis un siècle, nos travaux dans les arts ont fait d'immenses progrès, nos manufactures, nos fabriques ont reçu des perfectionnemens admirables; et l'art d'instruire les hommes reste soumis aux inconvéniens d'une absurde routine! Triste preuve qu'en Europe, les pères

songent plus à leur fortune qu'à leurs enfans.

Combien, dans ces derniers temps, n'a-t-on pas déraisonné sur les méthodes élémentaires! Prononcer sans examiner est le fait des partis. Une espèce de proscription pèse sur l'enseignement mutuel, qui fut vanté d'abord avec exagération. Cette méthode ne transmet point les premières connaissances avec l'extrême rapidité que des enthousiastes lui attribuent ; encore moins dispense-t-elle d'avoir des maîtres habiles, comme on l'a prétendu. Je crois, cependant, que ce mode d'enseignement est le meilleur, parce que c'est celui qui captive le plus constamment l'attention, sans la fatiguer. Si l'on examine pourquoi il inspire des préventions à beaucoup de personnes, on verra que ces préventions naissent, en grande partie, de ce qu'il fut introduit en France par un arrêté de Carnot. Si ce motif est raisonnable, soyons conséquens : le même Carnot a écrit sur l'art militaire ; refusons d'employer pour la défense de nos places les moyens dont il se montre le partisan. Ne conviendrait-il pas aussi de solliciter une enquête pour rechercher quelles furent

les opinions et les mœurs de tous les hommes auxquels nous devons des découvertes utiles, afin de juger s'il est convenable d'employer leurs machines dans nos fabriques, et leurs remèdes dans nos pharmacies? Les sottises de l'esprit de parti ne donnent que trop souvent occasion de gémir, il est bon de noter celles qui prêtent au ridicule. A l'époque où la guerre fut allumée entre l'Angleterre et l'Amérique, des Anglais contestèrent l'importance des belles découvertes de Franklin sur l'électricité. Une espèce de charlatan se chargea de prouver publiquement, à Londres, que les conducteurs à pointe n'attirent pas la foudre; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'en haine de Franklin, les paratonnères furent enlevés d'une maison royale.

Rarement un parti commet-il une faute, sans qu'on puisse trouver dans le parti contraire l'exemple d'une faute analogue ou même toute semblable. Tandis que les uns attaquent avec violence l'enseignement mutuel, d'autres censurent avec amertume l'enseignement simultané. Une foule de personnes ignorent que les frères

de la doctrine chrétienne sont les disciples d'un des hommes les plus remarquables que l'Europe ait vu naître. L'abbé Delasalle est à mes yeux le type du grand homme modeste. L'utilité de son but, l'enchaînement de ses idées, la persévérance de son dévoûment, tout concourt à le rendre un des plus dignes modèles à présenter aux amis de l'humanité. Convaincu que, pour plaire à Dieu, il faut être utile aux hommes, le vertueux Delasalle examina comment il pourrait acquitter sa dette ici-bas. Il reconnut bientôt qu'un des plus grands services à rendre à la société, serait d'améliorer les mœurs des classes pauvres. Il jugea que, pour y parvenir, il fallait rassembler les enfans dans des écoles; et les préparer, par l'instruction, à devenir des chrétiens, des ouvriers, des pères de famille. Alors il se donna ce problème à résoudre: Par quels procédés nouveaux serait-il possible d'instruire un grand nombre d'enfans à-la-fois? Ses méditations assidues et la force de son génie lui firent inventer l'enseignement simultané, qui sera dans tous les temps une des plus utiles et, par conséquent, des

plus belles découvertes de l'esprit humain. Il fallait des instituteurs pour appliquer cette méthode, pour la répandre et la perpétuer; l'abbé Delasalle fonda une société religieuse vouée à l'enseignement élémentaire. On croirait ses travaux terminés; les plus pénibles allaient commencer : ne lui restait-il pas à faire accepter ses bienfaits? Des obstacles de tous les genres furent opposés à l'établissement de ses écoles; on le calomnia, on lui suscita des procès; ses frères étaient insultés, assaillis dans les rues; il eut, pendant vingt ans, à lutter contre tous les obstacles par lesquels l'intérêt, l'ignorance et la mauvaise foi font payer à l'homme de génie les services qu'il rend à ses semblables. Tel fut cet ami de l'humanité dont la statue devrait être érigée par la France reconnaissante *. Oh! vien-

* Ceux qui se plaignent des obstacles qu'ils rencontrent en essayant de faire le bien, devraient souvent se rappeler l'histoire de leurs prédécesseurs; elle leur apprendrait à supporter ce qu'on souffert des hommes qui les surpassaient en vertus. Quand Vincent de Paul voulut fonder ces respectables associations de femmes qui se consacrent à servir les

dra-t-il une époque où les hommes voudront connaître avant de juger? Alors, peut-être, sentiront-ils combien il faut chérir tout ce qui est utile, sans se laisser prévenir soit par des mots, soit par des costumes, soit par d'autres causes de vaines illusions.

Lorsque, dans un Etat, il existe un bon enseignement élémentaire, on peut conjecturer que les autres parties de l'instruction publique seront bientôt améliorées. En effet, les esprits sont alors dirigés vers le perfectionnement des méthodes, et l'autorité protège leurs efforts : puis, les classes pauvres sortant d'une honteuse ignorance, les classes riches veulent s'éclairer de plus en plus, afin de garder toute leur supério-

pauvres et les malades, on cria au scandale contre le projet d'avoir des religieuses dont l'unique occupation ne serait pas de prier. Tandis que l'autorité opposait de la résistance à cette innovation, une partie du public se livrait à d'amères railleries sur ces filles de charité qui n'auraient ni cloître, ni grille, ni voiles. « Elles auront, répondit Vincent de Paul, « elles auront pour cloître les rues habitées par les pauvres, « pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la modestie. »

rité. Noble concours vers le bien! Spectacle tout opposé à celui que présentent ces Etats malheureux où les puissans abrutissent leurs inférieurs pour se dispenser de s'instruire! C'est empêcher des hommes de remplir leurs devoirs, afin de n'avoir point à remplir les siens.

Dans toutes les écoles, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus élevées, le grand but doit toujours être de pénétrer les âmes du double principe de l'Évangile. Si l'on inspire l'amour de Dieu et qu'on néglige l'amour des hommes, on fera des mystiques, des êtres inutiles ou dangereux; si l'on inspire l'amour des hommes et qu'on néglige l'amour de Dieu, on donnera des vertus incomplètes qui laisseront leurs disciples sans force au milieu des obstacles et des revers.

Il est un âge où la raison est encore assoupie; mais déjà l'enfant a des affections, et c'est par elles qu'il faut le diriger vers le bien. Le bien, c'est tout ce qu'inspire de juste l'amour de ses proches, de ses maîtres, de ses jeunes amis, et le desir d'apaiser un chagrin ou de causer un

plaisir. La faculté d'aimer est celle qu'il faut surtout développer dans l'homme, depuis l'époque où il n'offre à ses instituteurs que des affections confuses, jusqu'à celle où il porte, dans les hautes écoles de philosophie, une raison exercée.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit, dans un autre ouvrage, sur l'importance que pourraient avoir ces écoles. On n'a pas assez de leçons sur la morale. En effet, quels sont nos moyens de l'enseigner? le catéchisme, les sermons et les cours de philosophie. Le catéchisme produit sur la terre d'incalculables biens, par l'exercice qu'il donne à l'intelligence et par les vérités qu'il répand; mais c'est fort jeune qu'on l'étudie ou qu'on l'apprend par cœur; et il serait nécessaire de revenir plus tard sur les études morales, principalement si l'on appartient à une classe d'hommes dont les devoirs sont plus compliqués, plus difficiles à connaître et à pratiquer que ceux de la multitude. Les sermons ont le grand avantage de nous obliger à écouter des idées morales, et à réfléchir avec plus ou moins d'attention sur

ces idées. Toutefois, les sermons s'adressant à une foule de personnes qui diffèrent d'âge, d'état et de caractère, ne peuvent offrir que des vérités générales et connues, peu propres, par conséquent, à saisir chacun des auditeurs. Nos cours de philosophie ne sont guère que des leçons de métaphysique, dont le résultat est plus souvent de répandre le goût de l'argumentation que de propager l'amour de la vertu. En quittant le collège, les jeunes gens se séparent, et chacun d'eux fait les études spéciales qu'exige l'état qu'il veut embrasser. Quelle que soit la diversité de leurs travaux et de leurs projets, tous ont besoin d'être des hommes, tous devraient donc se réunir à des cours de philosophie morale. Si des professeurs éclairés y développaient avec talent les préceptes et les secrets de la science de la vie, on verrait bientôt quel intérêt cette noble science exciterait dans la jeunesse. Je voudrais même aussi des cours spéciaux de morale. On ne sait pas quel attrait pourraient offrir aux jeunes gens des leçons peu nombreuses et bien faites, sur la morale appli-

quée à la profession de médecin, à celle d'avocat, etc. Mais nous enseignons tout, excepté ce qui serait le plus nécessaire.

Heureux l'empire où l'on verrait un vaste ensemble d'écoles, fondées, les unes par le gouvernement, d'autres par la bienfaisance, d'autres par l'intérêt éclairé, qui toutes emploieraient les meilleures méthodes, et répandraient, à différens degrés, l'instruction dans les diverses classes de la société! Toutes ces écoles où l'on puiserait la connaissance et l'amour des devoirs, offriraient de sûrs moyens pour donner des hommes aux familles, au prince et à l'Etat.



CHAPITRE IX.

DE LA LIBERTÉ QUI DOIT EXISTER SOUS TOUTES LES FORMES DE GOUVERNEMENT.

L'AUTORITÉ a des devoirs à remplir : un des plus importans est de laisser à chaque individu la liberté qui lui est nécessaire. Alors les âmes prennent un juste sentiment de leur dignité; les mœurs et l'industrie se ressentent de l'état de bien-être que produit la sagesse du pouvoir.

J'ai vu sous des bannières opposées, des hommes qui criaient, les uns qu'ils voulaient l'*ordre*, les autres qu'ils voulaient la *liberté*. Ils s'injuriaient, se provoquaient, s'attaquaient avec violence. Eh quoi! me disais-je, les mots ordre et liberté réveillent-ils des idées qui s'excluent? L'ordre est banni des lieux qu'habite la tyrannie, la liberté s'exile des contrées où règne

le désordre; ces deux biens cessent d'exister alors qu'on les sépare. Que dis-je? l'ordre et la liberté ne sont qu'un même bien considéré sous différens rapports.

Quelle que soit la forme du gouvernement, les hommes sont libres lorsque l'autorité, loin de froisser leurs intérêts, les protège. Les intérêts de l'homme peuvent se rapporter à sa conscience, à sa personne, à ses propriétés. Protéger ces intérêts est le devoir des rois, de leurs ministres, de tous les dépositaires du pouvoir, de tous les hommes qui par leur naissance, ou leur fortune, ou leurs talens, exercent de l'influence sur leurs semblables. Ainsi la doctrine des devoirs enlace tous les êtres, quel que soit leur rang dans l'ordre social.

Je ne ferai que jeter des notes rapides en parcourant les trois genres d'intérêts que je viens d'indiquer; chacun d'eux pourrait être le sujet d'un ouvrage.

Le devoir le plus sacré pour l'être intelligent, est d'honorer Dieu de la manière qui lui est prescrite par sa conscience. Le mot tolérance est

impropre; ce qu'on tolère on a le droit de le défendre. Pour que les consciences soient libres, ce n'est pas assez que les temples des différens cultes soient debout; il faut que, dans l'ordre social, les partisans des diverses croyances supportent les mêmes charges et jouissent des mêmes avantages. Autrement, on impose telle peine à telle croyance; ce qui est injuste; on place ses disciples entre leurs devoirs religieux et leurs intérêts humains, ce qui est immoral. La société entière souffre de pareilles dispositions, puisqu'elles sont des causes de désunion, de troubles; et que, pour avancer le bonheur général, la civilisation, il est besoin de répandre les sentimens bienveillans et fraternels. Si des sectaires méritent que le gouvernement sévisse contre eux, c'est parce qu'ils commettent tels délits politiques, non parce qu'ils ont telles erreurs religieuses; ces erreurs sont hors du domaine terrestre.

Ici je rappellerai deux vérités. L'une, c'est que les lois, les formes de gouvernement, tous ces moyens que j'appelle mécaniques, ne suffisent

point pour assurer le bonheur de la société. Dans un Etat où la liberté de conscience existe légalement, si les esprits ne sont pas éclairés, on peut se trouver, pour sa croyance, en butte aux invectives, au tracasseries, aux injustices; une guerre sourde sera toujours près d'éclater; on ne sera pas traîné devant les tribunaux, mais on verra peut-être assaillir sa maison. L'autre vérité, c'est que toutes les questions politiques sont complexes. Je viens de montrer que des lois pacifiques ne suffisent pas pour donner la paix. C'est sur les âmes et par l'instruction qu'il faut agir; mais on commettrait une funeste erreur si l'on voulait en conclure que les dispositions légales sont inutiles et vaines. Au milieu des horreurs du fanatisme, c'est beaucoup que l'autorité refuse d'en être complice.

Dans l'ordre de leur importance, la liberté de la personne vient après celle de la conscience. Tous les individus puissans ou par leurs emplois, ou par leurs richesses etc., ont à leur disposition des forces dont ils peuvent abuser. Un des plus touchans et des plus beaux effets de la

civilisation, est de leur inspirer de l'éloignement pour l'usage arbitraire de ces forces, et de leur enseigner à se plaire dans le respect des lois et de l'humanité. Un sentiment très doux pénètre l'âme lorsque, jugeant qu'on pourrait employer la force, on préfère de suivre l'équité. La civilisation tend à faire goûter ce sentiment aux puissans du monde; mais, comme il n'agirait pas sur toutes les âmes dans toutes les circonstances, la civilisation tend aussi à perfectionner les lois de manière à prévenir ou à réprimer les abus de la force. Pour obtenir ces garanties si nécessaires, malheur à qui recourt aux révolutions! Il veut l'indépendance, il ouvre des écoles de tyrannie. Dans ces temps de tumulte, de périls et de crimes, les hommes sont inévitablement poussés vers l'arbitraire, ils en contractent l'habitude, ils n'apprennent qu'à bannir la morale de la politique. Un temps calme, où les sentimens bienveillans disposent à chercher les moyens de prévenir les injustices, est le plus favorable pour s'occuper, avec succès, de cette belle partie de la législation qui détermine dans

quels cas, avec quelles formalités un homme peut être arrêté, règle le court espace de temps dans lequel il doit être interrogé, l'admet à donner caution s'il n'est pas indispensable de retenir sa personne, le garantit de toute rigueur inutile, facilite sa défense; et lui assure un juste recours contre tout acte arbitraire qu'auraient commis envers lui l'autorité ou ses agens.

Ce dernier point est très important : c'est beaucoup, en apparence, que d'avoir confié des lois justes à des magistrats; c'est peu si l'on n'ose faire punir ceux de ces magistrats qui les enfreignent. En France, les vastes théories ont trop souvent fait oublier les vérités pratiques. On est libre dans un État, quand un acte arbitraire indigne tous ceux qui le connaissent, et qu'il est poursuivi, condamné par tous; mais, au lieu de juger cet acte en lui-même, si l'on veut savoir par qui et contre qui il a été commis, on est esclave et l'on mérite de l'être. L'Angleterre est encore le pays de l'Europe où il y a le plus de lois à étudier et d'exemples à suivre, quand on veut garantir la liberté personnelle.

Il est facile en théorie de montrer les vices de la constitution des Anglais : mais ce qui assure leur prospérité, ce sont quelques principes qui maintiennent leurs franchises, parce qu'ils sont inculqués dans toutes les têtes, dans celles des lords et dans celles des ouvriers, et qu'ils se confondent pour un Anglais avec le sentiment de son existence. Chez les Français, rien n'est plus rare que de trouver un véritable respect pour la liberté individuelle. L'arbitraire existait sous l'ancien régime, alors il était généralement doux; il devint sanguinaire et féroce dans la révolution; il changea de forme sous l'empire, mais il garda son activité et devint inflexible : or, où trouver des hommes dont l'éducation politique n'ait pas été faite sous l'ancien régime, ou dans la révolution, ou sous l'empire?

En général, dans les états de l'Europe, la liberté personnelle est moins bien garantie que la propriété *. C'est une preuve frappante que notre civilisation est peu avancée.

* Cela est vrai, relativement du moins à la propriété territoriale.

L'ordre social repose en grande partie sur la propriété. C'est ce qui légitime la rigueur des lois contre de petits vols, que pourrait tenter d'excuser une philanthropie rêveuse. Si les vols considérables étaient seuls réprimés, il serait permis de dérober aux pauvres. La sévérité des lois est donc ici nécessaire; mais pour ce genre de délits, elle ne doit jamais aller jusqu'à prononcer la peine de mort; car il est profondément immoral d'assimiler la vie à la propriété. Je sais qu'une monstrueuse justice qui se flatte d'être expéditive, trouve plus facile et plus commode de tuer les hommes que de les corriger; je sais encore qu'on fournit des argumens spécieux à cette prétendue justice, quand on laisse les prisons se transformer en écoles de vices et de crimes; mais, au lieu de rendre les lois sanguinaires, il faut rendre les prisons utiles à l'humanité. D'admirables modèles existent, surtout chez les Américains; et pour les imiter, il suffit de le vouloir. *

* D'après des calculs qui paraissent exacts, il n'en coûte-

L'exemple du respect pour les propriétés doit être donné par les gouvernemens. Le droit de consentir l'impôt n'émane point de la liberté politique, il dérive simplement du droit de propriété. Si l'intérêt public exige qu'un particulier cède sa maison ou son champ, il importe non-seulement que cet intérêt soit constaté, et que l'indemnité soit préalable, mais encore qu'elle soit forte, parce qu'il est juste de payer le prix d'affection que le propriétaire peut mettre à ce bien dont on le prive.

Les propriétés territoriales et mobiliaires ne sont pas les seules; l'industrie aussi est une propriété, soit qu'on la considère dans l'intelligence de celui qui la produit ou la dirige, soit qu'on la considère dans les bras de celui qui l'exerce. Les découvertes, les perfectionnemens, en un mot les œuvres de l'intelligence forment, si je

rait que 2,500,000 fr. par an, pendant dix années, pour exécuter dans toutes les prisons de France, les constructions et les changemens qu'exige un régime favorable à l'amélioration morale des détenus.

puis dire ainsi, une propriété plus intime que les autres. Les champs que j'ai reçus de mes pères existeraient alors même que je ne fusse pas né; mais si j'invente une nouvelle industrie, c'est une propriété que je crée. Dois-je cependant la posséder toujours? Il est juste que je recueille le fruit de mes travaux; mais le domaine de l'intelligence appartient à tous, et je ne puis le fermer à personne. L'autorité doit donc balancer deux intérêts, et ne dépouiller ni l'inventeur, ni ceux qui peuvent inventer.

Les bras de l'ouvrier sont son unique propriété; il n'y en a pas qui porte un caractère plus sacré, puisque sa vie en dépend. Toutes les restrictions mises au libre exercice de l'industrie, quand elles ne sont pas commandées par la sûreté publique, sont de véritables attentats contre un genre de propriété qu'on ne peut trop respecter, si l'on tient compte de la justice, de l'intérêt des particuliers, et de l'intérêt de la société. Les maîtrises, les corporations, les communautés doivent, sous ces divers points de vue, être repoussées par quiconque a des

notions d'économie politique. Ces inventions de la fiscalité * profitent à quelques individus, gênent presque tous ceux qui produisent, et rançonnent tous ceux qui consomment. J'ai entendu dire long-temps que les maîtrises et leur dispendieux attirail, sont nécessaires pour former d'habiles ouvriers : les progrès de l'industrie française, depuis trente ans, ont, je pense, réfuté cette assertion. Pour former des ouvriers, ce qu'il faut, ce sont d'abord des écoles de lecture, d'écriture, de dessin; ensuite, la liberté de tirer de son industrie autant de parti qu'il est possible; enfin, la paix et la sécurité qui disposent les gens riches à dépenser leur argent. En établissant des corporations, on fait un peu de bien et beaucoup de mal : pour un individu qu'on empêche de se ruiner, il y en a dix qu'on empêche de gagner leur vie; pour quelques fraudes qu'on prévient, on autorise ce vol universel qui est inhérent au défaut de concurrence. Les at-

* Un édit de Henri III porte ces mots effroyables : *Le droit de travailler est un droit domanial et royal.*

teintes portées à la liberté de l'industrie sont peut-être ce qu'il y a de plus fatal au bonheur des familles et à la prospérité des états; chacune de ces atteintes ouvre un source de misère et de dépravation.

Partout où les intérêts de la conscience, de la personne et de la propriété sont respectés, l'homme est libre, quelques imperfections qu'on puisse trouver dans la forme du gouvernement. Si ces intérêts, au contraire, sont méprisés et froissés, il y a dans l'Etat, tyrannie, esclavage, de quelques noms populaires que se masque l'autorité.

La religion, l'instruction et la liberté, telles que je viens de les considérer, offrent les véritables moyens d'améliorer le sort des hommes. C'est par ces bienfaits du ciel qu'on peut répandre la morale et développer l'industrie, en un mot, avancer la civilisation.

Un des plus tristes effets du mal est d'empêcher souvent qu'on ne puisse sans danger le faire cesser en un instant. Une des plus déplorables preuves de notre faiblesse, c'est que le bien

opéré brusquement se change presque toujours en un mal. Si les différentes espèces de liberté sur lesquelles nous venons de porter nos regards, n'existent point dans un Etat, de lentes précautions peuvent être nécessaires pour arriver à les établir sans secousse; mais c'est un devoir, pour quiconque exerce de l'influence, que de hâter par tous les sages moyens qui dépendent de lui, l'époque où les habitans de l'Etat jouiront de ces avantages.

On s'est trompé sur les bases de la civilisation, lorsqu'on les a cherchées dans des théories *a priori*, et qu'on a négligé les moyens que je viens d'exposer pour améliorer le sort des hommes. Les questions sur les formes de gouvernement sont des questions secondaires; et j'ai montré précédemment quelle est, pour les esprits justes, la seule manière d'arriver à les discuter.

Après avoir vu que les hommes peuvent être heureux quelle que soit la forme du gouvernement, puisque l'autorité peut toujours accomplir ses devoirs, il faut cependant reconnaître que les habitans d'un empire, lorsqu'ils ne doivent

leur bien-être qu'à la sagesse du monarque, sont dans une situation très différente de celle où ils se trouveraient, si leur bonheur était le résultat d'un système de lois permanent. Dans ce dernier cas, il y aurait sécurité pour l'avenir; dans le premier, il n'existe, si je puis parler ainsi, que des avantages viagers qui reposent sur la tête du prince.

Tous les rois justes qui donnent à leurs peuples des jours prospères, méritent sans doute une reconnaissance éternelle; mais ceux qui, par de sages lois, obligent leurs successeurs à suivre leurs traces, ceux-là seuls s'élèvent au plus haut rang parmi les grands hommes. Les peuples ont besoin d'institutions pour que leur félicité soit durable. Il faut moins compter sur les bons rois que sur les bonnes lois. Mais, quelles institutions sont les plus utiles? quelle forme de gouvernement est la meilleure? Il est absurde de chercher une idée absolue où il ne peut y avoir que des idées relatives.

Les esprits superficiels et les agitateurs qui méconnaissent ou feignent de méconnaître une

vérité si simple, détruisent bientôt la liberté en voulant lui donner pour garanties les formes de gouvernement les plus libres. Imposée trop tôt à un peuple, la liberté politique, ainsi que je l'ai déjà dit, est féconde en désastres; parce qu'alors, exaltant les passions, loin d'obliger les hommes à remplir leurs devoirs, elle met à leur disposition tous les moyens de s'en affranchir.

Sans vouloir prononcer d'une manière absolue, je croirais que, dans les temps où l'on commence à sentir le besoin, la possibilité d'assurer des garanties aux libertés publiques, les administrations municipales et les assemblées provinciales peuvent offrir de grands secours. Le prince qui, jaloux de ses devoirs, veille à la prospérité de l'Etat, peut trouver dans ces institutions les moyens d'échapper à deux dangers : celui de promulguer des lois dont on abuserait, et celui de livrer au hasard la durée de ses bienfaits.

CHAPITRE X.

DE NOTRE AVENIR.

La raison fait le bien, les passions font le mal : les hommes ayant peu de raison et beaucoup de passions, celui qui prédit le mal a le plus de chances en sa faveur. Cependant, un esprit plus ingénieux dans ses épigrammes que profond dans ses raisonnemens, peut seul régler toutes ses conjectures sur cette observation générale.

Il faut se garder, en politique, de vouloir prédire d'une manière absolue. Les données du problême sont trop compliquées; il y a trop de circonstances éventuelles qui peuvent déranger tous les calculs de la sagesse. Les grands effets produits par les petites causes sont nombreux; et comment prévoir ces causes, qui souvent restent inaperçues après avoir produit leurs

effets? Pour prédire avec moins d'incertitude, il faut établir différentes hypothèses. Alors, on n'affirme point que les hommes suivront telle route, on indique les diverses routes dans lesquelles ils pourront s'engager, et l'on dit à quel genre de succès ils arriveront selon la direction qu'ils auront prise. Pour prédire d'une manière absolue, il faudrait deviner les volontés humaines et les chances du hasard; pour prédire en partant de diverses hypothèses, il suffit d'être un observateur impartial des faits et de leurs conséquences.

En jetant les yeux sur la société, on peut y distinguer la classe noble, la classe intermédiaire et la classe ouvrière. Des troubles éclatent, lorsqu'elles se disputent le pouvoir.

La classe ouvrière ne peut exercer ni même desirer la puissance que dans ces jours calamiteux, où les convulsions politiques bouleversent l'ordre social. C'est une terrible aristocratie que celle des hommes accoutumés à vivre de leurs bras! La seule compensation à leur sanglante tyrannie, c'est qu'elle est passagère. Indépen-

damment des excès qui la ruinent, elle ne peut se maintenir, parce qu'il est trop contraire à la nature des choses que la classe qui travaille, commande à celles qui font travailler.

Lorsque Louis XVIII rendu au trône de ses pères, donna des lois à ses peuples, la classe ouvrière ne prenait plus de part aux débats politiques; mais les deux autres classes se trouvèrent en présence. On les vit bientôt, aspirant toutes deux aux avantages de la domination, ne se montrer nullement disposées à s'entendre; l'une voulant recouvrer l'autorité qu'elle avait autrefois, l'autre voulant garder le pouvoir que trente ans de combats avaient mis dans ses mains.

La première loi d'élections décida la question en faveur de la classe intermédiaire. La grande influence, sous le gouvernement représentatif, appartient à la classe qui forme la majorité dans les élections, puisque ses députés déterminent le choix des ministres, et que les ministres disposent des emplois : or, les partisans de la classe intermédiaire étaient plus nombreux que

ceux de la noblesse dans les colléges électoraux.

Il parut alors que la France allait avoir une aristocratie toute nouvelle, je veux dire d'une espèce inconnue jusqu'à nos jours. Ce mot aristocratie est juste, bien qu'on ait soutenu le contraire. Dans un pays de vingt-huit millions d'habitans, où les droits politiques appartiennent exclusivement à cent vingt mille personnes tout au plus, il n'y a pas de démocratie. Cette aristocratie nouvelle, toute fondée sur la richesse ou l'aisance, pouvait se maintenir. Elle privait des droits politiques un nombre immense de Français, mais elle ne décourageait personne; tout homme intelligent, laborieux, économe, pouvait espérer d'y prendre part un jour. On devait s'étonner que les talens éminens, que les places dans les corps littéraires et scientifiques, ne donnassent aucun droit de cité; mais les poètes et les savans ne sont ni assez nombreux, ni assez ambitieux pour causer beaucoup de bruit en politique. La noblesse voyait à regret une aristocratie active qui rendait ses titres purement honorifiques, mais elle n'avait point

par elle-même les moyens de changer cet ordre de choses. La nouvelle aristocratie n'étant pas fondée sur la naissance, était en harmonie avec cette idée, si répandue en France, qu'un homme peut en valoir un autre. Nombreuse et riche, elle semblait également propre à garantir l'État de l'oppression et de la démagogie : enfin, elle était favorable à cette impulsion qui dirige les esprits vers les travaux utiles et les progrès des arts. Mes observations très impartiales, car elles sont très désintéressées, m'autorisent à dire que cette aristocratie plaisait à la grande majorité des Français.

Comment la classe intermédiaire a-t-elle perdu la prépondérance qui lui était acquise? Ses revers sont nécessairement le résultat de ses fautes. Une vérité que démontre l'expérience, c'est qu'un parti arrivé à l'autorité, la perd bien plus par ses fautes que par les efforts du parti contraire. A cette vérité, j'en ajoute une seconde : la faute la plus commune est de ne songer qu'à donner de l'intensité à son pouvoir, lorsqu'il faudrait s'occuper de le rendre utile à tous.

La classe intermédiaire est, en très grande partie, composée de gens paisibles, instruits, éloignés des extrêmes par leur caractère ainsi que par leur intérêt. Mais, dans notre état de civilisation, quelques intrigans suffisent pour donner aux esprits une direction dont ils se fussent naturellement éloignés. Les dupes et les faibles entourent bientôt ces intrigans d'un nombreux cortège. Pendant la révolution, j'ai vu des villes horriblement bouleversées : tous les désastres étaient causés par une poignée d'agitateurs; ceux-ci succombaient, on était près de respirer; une poignée d'autres agitateurs amenait de nouveaux désastres. Le mal se fait toujours en France par un très petit nombre d'hommes.

Lorsque la classe intermédiaire eut acquis une grande influence par les lois qui suivirent la restauration, il était naturel qu'elle environnât de sa reconnaissance le prince qui lui assurait les biens pour lesquels elle avait si long-temps combattu, sans jamais en jouir. Quelques imperfections, quelques abus dans le gouvernement

devaient la frapper bien moins que les immenses avantages qu'elle possédait. Lorsque le monarque eut renvoyé les armées étrangères, à une époque où il n'avait pu créer encore autour de lui une force militaire, n'appelait-il pas la sagesse par sa confiance, et la confiance par sa sagesse? Je m'en rapporte aux plus ardens zélateurs de la liberté publique, pourvu qu'ils aient des lumières et de la bonne-foi; pouvait-on desirer une situation plus favorable pour se livrer sans contrainte aux discussions politiques, et pour obtenir tous les résultats que demanderait le vœu général? Loin d'être irrité du mécontentement d'une partie de la noblesse et de lui faire sentir qu'elle était vaincue, il fallait lui montrer quel rang honorable l'attendait au milieu de l'aristocratie faible et nouvelle que formait la loi des élections. Les nobles, en effet, n'étaient pas exclus des avantages que donnent les richesses et les lumières; et de plus, ils avaient, pour obtenir les suffrages, cette influence qui naît des vieux souvenirs et des malheurs récens. Si la classe intermédiaire eût pris une direction con-

forme aux idées que j'énonce, elle n'eût jamais perdu sa prépondérance.

Quelques intrigans changèrent ses destinées. On vit des hommes qui n'avaient pas encore usé la livrée de Bonaparte, se donner pour les plus ardens promoteurs de la liberté publique; ils eussent bouleversé l'État, pour recouvrer leurs honneurs et leurs appointemens. Ces comédiens politiques, ne pouvant plus jouer les courtisans, jouèrent les tribuns. Ils trompèrent quelques têtes exaltées, quelques rêveurs; et l'on vit se former une de ces monstrueuses alliances telles qu'il en apparaît souvent dans les temps agités: de vieux magistrats de la république serrèrent la main de jeunes chambellans de l'empire. Sous l'influence de pareils chefs, un certain nombre de départemens firent des choix hostiles. A l'instant, les hommes accoutumés à réfléchir jugèrent que la classe intermédiaire se perdait elle-même.

Le bon sens que les passions méprisent, comme l'intérêt particulier haît l'intérêt général, le bon sens dit que, pour une négociation, il faut choisir des envoyés qui ne puissent in-

spirer de l'éloignement à ceux qui les reçoivent; il dit encore que, si l'on est obligé de transmettre des vérités sévères, on doit les faire passer par une bouche qui sache les adoucir. Pour que le choix d'un émissaire soit hostile, il n'est pas besoin que cet émissaire soit un artisan de complots; c'est assez que sa présence doive blesser ceux qui l'entendront, qu'on le sache, et qu'on se détermine par ce motif. Il faut être livré à de bien petites passions pour sacrifier le repos de l'État au plaisir de faire une nomination qui déplaise à tel ou tel parti. Mais les intrigans pensent toujours que le trouble leur est utile, et leurs ressources sont grandes pour l'exciter : ils font aisément prendre aux hommes la modération pour la faiblesse, et la prudence pour la perfidie. Avec quelle hauteur ils traitent les gens de bon sens! les amis du bien! Ils réussissent sans beaucoup d'efforts à les éloigner; ils triomphent: hélas! pour une oreille exercée, leurs chants de victoire ont un accent funèbre.

L'opposition n'est pas seulement tolérable, elle est nécessaire comme la discussion; elle peut

se manifester dans les discours, dans les écrits; mais une condition nécessaire à son existence, c'est qu'elle concoure au maintien du gouvernement par lequel et pour lequel elle existe. Les opposans doivent rivaliser, avec ceux qu'ils combattent, de zèle et de fidélité pour le prince dans l'intérêt duquel ils discutent. Alors, on agit au sein d'un ordre de choses régulier; les projets contraires au bien général et les ministres inhabiles, peuvent être attaqués avec succès. Parmi nous, des opposans distingués par leurs talens, comme s'ils eussent craint de perdre leur influence, évitaient avec soin de prononcer aucune phrase qui contînt l'expression de leur fidélité. On ouvrait leurs écrits, on y trouvait le desir de nuire, non celui d'éclairer. L'agitation croissait; des symptômes de révolution se manifestaient sur plusieurs points du royaume; beaucoup d'hommes, qui d'abord avaient voulu que la grande influence appartînt à la classe intermédiaire, quittant les drapeaux sous lesquels ils avaient combattu, se réfugièrent près de l'autorité royale, en lui demandant de prendre

des garanties contre un bouleversement nouveau.

Le gouvernement a jugé nécessaire de chercher un appui dans une aristocratie plus forte. Les changemens faits à la loi des élections, l'esprit dans lequel les ministres ont choisi tous les fonctionnaires publics, les moyens qu'ils ont employés pour faire prévaloir leurs choix dans les élections, et d'autres causes encore, annonçent que la classe noble exercera sur nos lois une grande influence.

Ce changement excite l'espérance et la joie d'une partie des Français; la crainte et la désolation d'une autre. Après tant de révolutions, je ne sais plus ni me réjouir, ni m'effrayer promptement : j'ai besoin de juger; et pour juger, d'attendre et de voir.

Dans différentes contrées, quelquefois dans la même, on peut observer deux espèces d'aristocratie nobiliaire. L'une égoïste, inepte, infatuée d'elle-même, et surchargeant le pays qu'elle croit honorer; l'autre, éclairée, avide de considération, la méritant par des services réels,

également capable de défendre la couronne des atteintes des factieux, et les libertés publiques des empiètemens d'un ministre. Les élémens de ces deux espèces d'aristocratie existent parmi nous.

En France, il y a des difficultés qui n'existaient point en Angleterre, pour avoir une aristocratie forte, et cependant chère à l'État. Dans les longues tourmentes de l'Angleterre, la noblesse et les communes furent constamment unies pour mettre des bornes à l'autorité royale. On voit chez nous, au contraire, dès les temps reculés, l'autorité royale protéger la classe industrieuse contre les seigneurs féodaux, et s'en faire contre eux un appui. Cette combinaison des élémens de la société est bien moins favorable que la première à l'établissement d'une utile aristocratie.

J'ai entendu parler vaguement de projets conçus dans le dessein de répandre l'esprit aristocratique en France. Les projets de ce genre doivent être médités long-temps, avec un amour très éclairé du bien public, ou ils produisent des

effets contraires à ceux qu'on en attend. Le sage législateur peut appeler la considération sur l'aristocratie; le législateur imprudent peut exciter la haine contre elle.

Il est un principe fécond en importantes conséquences. Lorsqu'on accroît les libertés publiques, il faut s'assurer que l'autorité a des garanties suffisantes; lorsqu'on accroît l'autorité, il faut donner des garanties aux libertés publiques. L'aristocratie peut être fortement constituée dans un État, sans qu'aucune classe de la société se plaigne; mais, pour atteindre ce difficile résultat, il est nécessaire que l'ensemble de la législation oblige l'aristocratie à se rendre populaire. Si, par exemple, les lois sont telles que peu de personnes puissent par leurs richesses et leur influence aspirer aux fonctions de député, il faut que les lois fassent concourir beaucoup d'hommes à l'élection; parce qu'alors l'éligible est obligé de faire le bien, et d'exercer un utile patronage, pour obtenir la confiance. L'Angleterre a merveilleusement entendu l'art de lier l'aristocratie à l'intérêt public. Je n'ignore point qu'il est parmi nous

des personnes qui repoussent les exemples empruntés à l'Angleterre, avec une indignation égale à celle que leur inspireraient des exemples puisés dans la révolution. Lorsque, il y a trente ans, on disait que les Anglais ne sont pas libres, je souriais douloureusement; je souris de même aujourd'hui, lorsque j'entends dire que les Anglais n'ont pas su consolider le pouvoir.

La véritable aristocratie est protectrice; elle sait encourager tout ce qui est utile, beau, généreux, elle aspire à la reconnaissance publique. On ne peut rien faire de la fausse, de la niaise aristocratie. J'eus occasion de remarquer, il y a peu de temps, dans une ville de province que les enfans de la classe intermédiaire étaient élevés avec soin, tandis que les enfans de la classe noble recevaient, presque tous, l'éducation la plus mauvaise ou la plus nulle qui se puisse imaginer. En observant ce contraste, je me demandais comment, dans la génération nouvelle, les gens ignorans pourraient commander aux gens instruits, et quel serait le résultat de ce bouleversement de l'ordre naturel. Sans doute cette

petite ville, très obscure, ne sert pas de modèle à beaucoup d'autres. Je connais l'éducation qu'à Paris plusieurs familles distinguées donnent à leurs enfans. Ces familles pensent qu'il faut maintenant, plus que jamais, soutenir ses prérogatives par son mérite personnel. Leurs fils seront un jour dans un rang élevé, sans que nul s'en étonne, parce qu'ils sauront l'occuper. Plus la véritable aristocratie veut s'affermir, plus elle exige que chacun de ses membres acquière des connaissances, des talens et des vertus. L'ignorante et basse aristocratie de gentilhommière et d'antichambre est odieuse, quand elle commande; plaisante, quand elle est fustigée par les poètes satiriques; déplorable quand elle se trouve aux prises avec les factieux.

La classe noble ferait un très faux calcul si elle aspirait à exercer seule l'autorité. Je répéterai textuellement ce que j'ai dit en parlant des erreurs de la classe intermédiaire : la faute la plus commune et la plus funeste, est de ne songer qu'à donner de l'intensité à son pouvoir, tandis qu'il faudrait s'occuper de le rendre utile

à tous. Je ne sais s'il se trouve encore quelques gentillâtres assez ignorans pour ne pas juger quelle différence existe entre l'état actuel de la société, et celui où l'industrie naissait à peine, où le seigneur féodal avait dans ses domaines quelques ouvriers malhabiles, et voyait, de loin en loin, de pauvres marchands ambulans apparaître dans ses domaines. Entre les temps où nous vivons et ces temps reculés, la différence est la même qu'entre un chêne et le gland d'où il est sorti. Les arts, le commerce sont liés désormais à tous les besoins sociaux. Avec l'industrie, on voit se répandre les mœurs laborieuses, l'aisance, les établissemens utiles; sans elle, l'oisiveté, la misère, la barbarie. De grands changemens dans nos moyens d'existence ont dû nécessairement amener pour nous des changemens dans l'ordre politique. Supposer qu'on peut faire aujourd'hui prospérer l'État, en éloignant de ses conseils ceux qui lui ouvrent les sources de l'industrie, ce serait faire une supposition absurde. Une chambre de députés toute noble serait souverainement ridicule. Une partie de la petite

noblesse peut bien croire qu'un moyen de se grandir aux yeux des commerçans, est de les mépriser; mais la vraie noblesse se fait respecter, en honorant tout ce qui est honorable.

Si toujours un esprit patriotique a dû l'animer, combien cet esprit ne lui devient-il pas plus essentiel dans un siècle tel que le nôtre? Une ère nouvelle est commencée, c'est l'ère de l'utilité et de la véritable gloire. Les diverses branches des connaissances humaines sont cultivées avec une ardeur peut-être sans exemple. Jamais autant d'hommes ne se sont répandus sur le globe pour explorer les sciences naturelles : les uns reviennent chargés de richesses qui nous étaient inconnues; les autres, martyrs de leur zèle, périssent sur des bords lointains, sans décourager leurs jeunes émules. D'intrépides voyageurs sont parvenus jusqu'à la mer qui baigne le centre de l'Afrique. Les distances se rapprochent par la rapidité des communications : les bateaux à vapeurs peuvent franchir la Méditerranée, la Mer Rouge, et transporter, en vingt jours, des passagers de Douvres à Surate. Nos

savans ont rendu facile l'étude des langues de l'Orient. Ces écritures si compliquées ont été simplifiées par de judicieuses analyses : les hiéroglyphes même révèlent enfin leurs mystères. Les hautes sciences fécondent les arts usuels, et le génie des découvertes multiplie ses prodiges. A peine ouvrons-nous des canaux, et déjà les routes en fer présentent au commerce des avantages plus précieux encore. La pompe à feu donnée aux habitans d'un Etat, ajoutait à leurs forces des forces égales à celles de plusieurs millions d'hommes; et déjà la machine à gaz carbonique va déployer, presque sans combustible, des forces plus puissantes. Toutes les méthodes et toutes les fabrications, toutes les analyses et tous les arts occupent les esprits, s'entr'aident et se perfectionnent. Puisse la noble activité que j'admire, n'être jamais interrompue dans son cours! Puisse-t-on, en la dirigeant constamment vers les arts utiles, s'en servir pour achever d'éteindre l'activité turbulente qui produit les révolutions! Puisse la morale exerçant sur nos travaux sa douce influence, en faire

sortir la paix et l'aisance pour tous les peuples! Une aristocratie digne de concourir à réaliser ces vœux sera chère à la France.

Il est évident que le clergé exercera du pouvoir sur nos destinées. Un bienfait de l'Évangile est d'avoir chargé des milliers d'hommes de consacrer leur vie à propager la vérité, à répandre sur la terre les lumières de la morale. Antérieurement au christianisme, rien ne donnait l'idée d'un concours si vaste et si puissant pour épurer les âmes et les diriger vers le bien.

Les ecclésiastiques étant des hommes, à plus d'une époque de l'histoire ils se sont montrés exaltés, fanatiques, ou plus coupables encore, ils ont oublié dans un égoïsme dominateur, les humbles devoirs de leur mission céleste. Celui qui nierait ces faits et celui qui voudrait qu'on en perdît le souvenir, manqueraient de bonne-foi ou de bon sens. Beaucoup de personnes attendent avec anxiété quel esprit règnera dans le clergé français.

Il importe que les ecclésiastiques reçoivent une instruction étendue : formons des vœux

pour que l'esprit du vénérable Emery plane sur nos séminaires. L'instruction, pour les ministres des autels, a le double avantage de les éloigner de la superstition, du fanatisme, et de leur donner, sur les hommes éclairés, une heureuse influence.

Parmi les jeunes gens que les besoins d'un grand nombre d'églises ont fait admettre dans les ordres, il en est de fort ignorans, qui semblent avoir en violence de caractère ce qui leur manque en justesse d'esprit. C'est un mal déplorable. J'énonce l'opinion des vieux ecclésiastiques et des pères de familles les plus éclairés.

Ces jeunes gens peuvent causer un grand tort à la religion catholique; d'autant plus qu'en France, par un fâcheux abus, bien des personnes identifient le ministre des autels avec la religion. Nous la rendons responsable des erreurs de celui qui la prêche. Cela vient surtout de ce qu'on a voulu les unir, les confondre dans l'esprit des hommes, afin que la multitude portât le même respect au ministre qu'à la religion. Le ministre peut souvent y gagner, mais la religion doit souvent y perdre.

Oh! combien il est à desirer, dans ce siècle, que les hommes élevés au saint ministère aient des lumières! Je souffre, lorsque j'entends quelques-uns d'eux s'exprimer en fauteurs du despotisme. Si l'impulsion qu'ils voudraient donner était suivie, quels malheurs elle entraînerait dans l'avenir! Je ne leur ferai point de prédiction à ce sujet; peut-être les irriterais-je, et je voudrais au contraire calmer leurs esprits.

Nos ecclésiastiques sont d'accord sur les principes de la foi; mais ils n'ont les mêmes idées ni sur les moyens de la propager, ni sur l'autorité qui leur est nécessaire pour remplir leur mission. Les idées divergentes et les prétentions exagérées sont nombreuses lorsque la société fut long-temps agitée, lorsqu'elle n'a pas des lois bien affermies, encore moins des mœurs et des usages, fruits précieux du temps, garanties plus sûres que les lois. Les divisions qui existent dans le clergé sont cependant aujourd'hui peu sensibles. La raison en est simple : aussi long-temps que les hommes sont faibles, ils sont unis ou veulent le paraître. A mesure que l'autorité du

clergé s'affermira, on verra les divisions se manifester dans son sein. Les différentes opinions de ses chefs pourront donner lieu à de vifs et tristes débats. Puisse la grande influence rester à ces dignes prêtres qui s'étudient à inspirer la religion, et qui savent qu'on ne commande que l'hypocrisie, qui respectent dans les magistrats l'autorité temporelle, et verraient de l'impiété à franchir les bornes du pouvoir spirituel, qui, pour l'exercer, réveillent les âmes du sommeil de l'indifférence, et les éloignent de la mysticité dont les rêves font oublier que pour plaire à Dieu il faut être utile aux hommes!

Mes principes me disposent bien moins à demander à quel degré s'élève l'autorité, qu'à examiner l'usage qu'on en fait. Je réduirais à une seule les différences d'opinions qu'il est possible d'apercevoir parmi les membres du clergé. Les uns veulent anéantir l'instruction pour le peuple et la restreindre pour les classes élevées; ils veulent comprimer l'exercice de la raison; ils dédaignent les sciences, et s'inquiètent peu de nuire à l'industrie. Les autres

pensent que le christianisme est venu ajouter des moyens de prospérité à ceux qui existaient, et n'en interdit aucun ; ils croient que l'instruction est utile au bien de la religion, ainsi qu'au bien de l'humanité ; ils sollicitent le libre exercice de la raison sur tous les sujets qui sont à sa portée ; ils secondent les progrès des sciences et bénissent les travaux qui répandent l'aisance. Les uns ont des rapports avec la basse aristocratie ; les autres avec l'aristocratie honorable. Les uns sont de redoutables fauteurs de la doctrine de l'oppression ; les autres sont les plus fermes appuis de la doctrine des devoirs.

Avec un clergé éclairé, avec une noblesse amie du bien public, la France peut s'élever aux plus belles destinées. Si la partie ignorante, égoïste, de la noblesse et du clergé obtenait l'avantage, sans doute un sombre avenir s'ouvrirait devant nous. La plupart des hommes qui redoutent cet avenir, ne voient que deux hypothèses qui puissent se réaliser, toutes deux également fatales : les voici. En supposant qu'une aristocratie oppressive parvînt à s'établir, on

verrait d'année en année l'industrie languir, et l'ignorance, la misère, les vices étendre leurs ravages : jamais les Français ne tomberaient dans l'abrutissement espagnol, mais ils descendraient à la dépravation italienne. En supposant, au contraire, que cette aristocratie finît par exciter une indignation violente, nous serions livrés à des bouleversemens nouveaux. Il ne faudrait compter, pour les prévenir, ni sur l'effroi que doivent causer les souvenirs de la révolution, les souvenirs s'effacent; ni sur les forces de la Sainte-Alliance, les alliances ne sont pas éternelles; ni sur de sages maximes, elles ne prévalent pas contre cette loi de la nature qui rend si redoutable le désespoir d'un peuple. La France serait donc replongée dans les calamités qu'enfantent les révolutions.

Après les tourmentes politiques, les imaginations fortement ébranlées aiment à se repaître d'idées sinistres. Il est une hypothèse plus consolante et plus probable que les deux autres dont je viens de parler. Si une aristocratie ignorante, égoïste, exerçait une honteuse influence,

l'autorité royale voyant sa gloire s'éclipser et le bonheur s'enfuir de la France, opposerait une digue à ce débordement funeste. Pourquoi rêver toujours des tempêtes? Un nouveau choix de ministres, un appel de nouveaux députés, sont des changemens paisibles qui suffiraient pour rendre à l'État des jours prospères. Français! si jamais vous deviez vous trouver dans une telle situation, que tous vos vœux soient modérés! que votre reconnaissance pour le monarque soit profonde! ayez horreur des révolutions qui sont fertiles en désastres, et qui peut-être finiraient par vous faire trouver le repos sous le glaive des soldats du Nord.



CHAPITRE XI.

D'UNE FAUSSE GLOIRE.

Il existe un empire qui présente un mélange de civilisation et de barbarie ; et qui, par le nombre d'hommes répandus sur son immense surface, peut mettre un poids énorme dans la balance des destinées humaines. La Russie peut maintenir la paix en Europe et policer l'Asie ; elle peut imprimer des commotions violentes à ces deux parties du monde. Si jamais un Czar enivré de fausses idées de gloire, tentait de parcourir l'Europe en dominateur, ce serait encore un résultat des exemples donnés par cet homme fatal qui naguère a versé tant de sang, ce serait le dernier legs de Bonaparte.

Lorsque, dans la postérité, des philosophes jugeront ce monarque d'un jour, en comparant le

bien qu'il aurait pu faire et les maux qu'il a causés, un vertueux courroux agitera leur âme; et je n'ose dire à quel degré je pense qu'ils feront descendre cet homme qui, pouvant choisir entre les genres de gloire les plus dignes de la vénération des âges, les dédaigna, leur préféra la gloire militaire. Pour nous, victimes de sa sanglante renommée, imposons-nous la loi de le juger avec calme.

Bonaparte possédait les deux qualités avec lesquelles on est le plus certain de dominer ses semblables : il avait une force de volonté qui bravait tous les obstacles, et une activité si prodigieuse qu'aucun homme peut-être n'en a jamais déployé davantage. Ces deux qualités, dont les effets sont toujours remarquables, indifférentes par elles-mêmes au bien et au mal, méritent la reconnaissance ou la haine, selon la direction qu'elles reçoivent. Ce qui manquait essentiellement à Bonaparte, c'était l'élévation d'âme. Presque tous les sentimens se tournaient chez lui en égoïsme; très peu se dirigeaient vers la justice, aucun vers le bien de l'humanité. Il était

né guerrier, comme d'autres sont nés joueurs. Entraîné par ce plaisir convulsif que donnent, sur les champs de bataille ou dans les repaires du jeu, les alternatives de crainte et d'espérance, plaisir qui rend insensible à tout autre, il hasardait chaque jour ce qu'il avait gagné la veille. Quoique sa fin semble déposer contre ses talens, il eut une étonnante habileté dans l'art de la guerre. La fortune sans le génie ne peut donner vingt ans de succès continuels. Toutefois, il n'eut pas le seul talent militaire qui suppose une âme élevée; il n'eut point cette qualité des grands capitaines, qui leur enseigne à ménager le sang du soldat. Bonaparte regardait la France comme un parc d'hommes inépuisable : il dévorait des soldats, en demandait, les dévorait, en demandait de nouveaux; et quand il rentra dans Paris pour la dernière fois, il venait en redemander encore. Ce que la postérité verra sans doute de plus honorable dans son histoire, c'est qu'il sut obliger à vivre en paix des hommes divisés d'intérêts, de pensées, et bouillans de la fougue qu'enfantent les révolutions. Mais son défaut

d'élévation d'âme se fait encore ici reconnaître. Il ne substitue point dans l'esprit des Français, une noble pensée à leurs idées divergentes; il veut leur inspirer l'enthousiasme de ses victoires et l'idolâtrie de sa personne; il ne change pas leurs opinions, il les instruit à mentir à leur conscience; il les unit, mais sous une commune oppression et dans la même honte. Sa morale et sa politique étaient entre elles dans une harmonie parfaite : il réduisait la morale à l'obéissance, et sa politique consistait à rendre les âmes vénales. Quand on manque d'élévation dans les sentimens, on manque, sous les plus importans rapports, de justesse et d'étendue dans les idées. Bonaparte pouvait avancer la civilisation, ouvrir une ère nouvelle, servir d'exemple; il alla chercher des modèles dans les temps barbares, et ne sut guère que recommencer ce que d'autres avaient fait avant lui. Il se fit conquérant, il se fit empereur : quelquefois même il fut copiste servile; et on le vit pousser jusqu'au ridicule le soin de rechercher les minutieux usages de la vieille étiquette des

cours. Ses vues étaient tantôt mesquines et tantôt gigantesques; il lui fallait des chambellans et le sceptre du monde. L'homme véritablement grand est en avant de son siècle; Napoléon se mit en arrière du sien. Comme si une voix intérieure lui eût dit qu'il n'était pas assez grand pour un siècle de lumières, il soupirait de regret en songeant à ces temps d'ignorance où il aurait pu se faire élever des autels. Sa grandeur consistait, au-dehors, à se promener en vainqueur dans des contrées qu'il désolait; au-dedans, à suivre avec persévérance un système de centralisation qui mettait dans ses mains tous les hommes, toutes les libertés et tous les revenus. Chef-d'œuvre de despotisme! mais ajoutons que le despotisme est ce qui suppose le moins de génie dans le fondateur d'un empire. Pauvre gloire que celle qui n'a point de racines dans le bien public! Prestige mensonger! illusion fatale! Cet homme, qui vit ses drapeaux flotter sur les remparts de Lisbonne et sur les murailles du Kremlin, a péri sur un rocher, insulté par le geolier d'une puissance qu'il abhorrait, laissant après

lui, pour seules traces dignes d'éloges, un recueil de lois civiles et quelques monumens publics.

Si j'avais besoin de prouver que ce jugement n'est point sévère, il me suffirait de citer les faits nombreux que j'ai laissés dans l'ombre. Les seuls hommes qui aient le droit de contester ce jugement, sont ceux que Bonaparte combla de ses faveurs aux jours de sa prospérité. Ceux-là forment une classe à part. S'ils gardent le silence sur le conquérant, je les approuve; s'ils essaient de le louer, je les excuse : on ne fait d'un ingrat ni un bon citoyen, ni un sujet fidèle.

Les êtres véritablement grands, sont ceux qui font servir des facultés extraordinaires au bien de l'humanité. Attila, Gengis-Kan, Tamerlan, ne sont pas des grands hommes. Sans doute un individu de haute taille est physiquement grand, alors même qu'il est mal conformé et d'une laideur repoussante; mais on aurait tort d'en conclure que, pour être un grand homme, il suffit d'avoir des facultés supérieures à celles du vulgaire, quels que soient d'ailleurs la direction et l'usage de ces facultés. Il s'agit d'une grandeur morale;

or, il y a nécessairement quelque chose de très petit dans l'homme qui ne dirige point ses facultés vers le bonheur de ses semblables.

Nos armées permanentes, funeste appât à la soif des conquêtes, seront long-temps et peut-être toujours un obstacle aux progrès de la civilisation. Elles sont tour-à-tour des instrumens de despotisme et d'anarchie; mais il est aussi difficile de dire comment on pourrait s'en passer, qu'il est facile d'indiquer les dangers qu'elles entraînent.

Après la restauration, c'était pitié d'entendre des hommes célébrer la gloire militaire en même temps qu'ils demandaient la liberté. Un roi guerrier est despote quand il veut l'être; et, partout où existent des armées permanentes, les gouvernemens ont un puissant moyen pour se débarrasser des lois qui leur déplaisent. Il est des personnes qui, précisément par ce motif, jugent les armées fort utiles; mais ne donnez pas trop de confiance à ces instrumens de mort, ils changent souvent de mains. Fières, d'abord, d'exécuter les ordres du pouvoir absolu, les ar-

mées permanentes finissent par faire alliance avec l'anarchie. Dans ces derniers temps, la France, l'Espagne, l'Italie ont vu des soldats menacer le trône. Il est plusieurs manières de mettre en danger la civilisation, et toutes sont à l'usage de la force militaire.

Nous n'avons encore que des idées confuses sur nos plus grands intérêts, ou du moins sur les moyens de les assurer. Il faudrait que la force morale prédominât sur la terre, et que la force physique lui fût soumise. Les deux grands agens de celle-ci sont la multitude grossière et les armées permanentes. Le premier peut être affaibli chaque jour par d'utiles institutions, par l'enseignement et par le christianisme. Le second est plus difficile à détruire : il faudrait dans les gouvernemens un accord de vues bienfaisantes, qu'on ne peut guère attendre de tous. Un d'eux pourrait-il, sans s'exposer à d'imminens dangers, donner l'exemple de se passer de cette force militaire redoutable aux autres et à soi-même? C'est une des plus belles questions que puissent traiter les hommes qui connaissent l'art de la guerre.

L'opinion peut du moins préparer d'utiles réformes, en s'élevant contre l'esprit de conquêtes, en flétrissant cette hideuse gloire que devrait repousser toute nation qui n'est plus sauvage, et qui n'est pas encore barbare. Avant nos troubles civils, l'odieuse célébrité qui s'attache aux conquêtes, aux incursions guerrières, semblait avoir été jugée pour toujours. Les idées pacifiques se répandaient, depuis près d'un siècle, dans l'Europe civilisée; et je le dis, avec une sorte d'orgueil, le respect pour ces douces idées fut inspiré d'abord par les écrits d'un Français. Au milieu des triomphes et des dévastations de Louis XIV, une voix presque divine se fit entendre: c'était la voix de Fénélon. Puisant son génie dans la vertu, Fénélon eut pour guide cette pensée que la gloire des rois ne consiste que dans le bonheur des peuples; il réprouva la renommée qui s'achète par le sang et les pleurs; il releva l'éclat de ces travaux paisibles qui, perfectionnant les lois, les mœurs et l'industrie, assurent aux humains la prospérité dont le ciel les invite à jouir. Un livre composé pour l'édu-

cation du duc de Bourgogne, instruisit l'Europe entière. Quand la révolution éclata, un saint respect s'attachait encore aux idées qui tendent à bannir le fléau de la guerre. L'Assemblée constituante déclara que la France renonçait pour jamais aux conquêtes : cette déclaration fut universellement applaudie, mais elle n'étonna point; elle était l'expression simple des sentimens que tous les Européens partageaient avec les Français.... O faiblesse des hommes! O vanité de leurs résolutions et de leurs espérances!

Plus le commerce et les arts prospéreront dans les diverses contrées de l'Europe, plus ses habitans auront des mœurs pacifiques. A mesure que les hommes s'éclairent, la gloire des armes perd de son éclat. Peut-être un jour les conquérans exciteront plus que la haine; il suffit de songer aux atrocités qui remplissent leur vie, pour éprouver du mépris et du dégoût. Je ne sais où se trouve cet apologue.

Une nuit, je rêvai que j'étais dans un jardin délicieux. Une douzaine de jolis enfans, à peine sortis du berceau, jouaient en liberté sur un ta-

pis de verdure. Un homme de haute taille parut; ses vêtemens étaient riches, mais en désordre : il franchit l'espace qui le sépare de ces enfans, se jette sur eux, et les massacre tous. Je voulais m'élancer sur lui, mais je faisais de vains efforts pour avancer, et ma voix s'attachait à mon gosier. Le monstre s'éloigna en chantant avec une joie féroce. Tout-à-coup, je me trouvai près de lui dans une autre partie du jardin : il était assis et calme. J'avais recouvré la voix, et je l'accablai des noms les plus odieux. Je veux bien t'éclairer, me dit-il sans s'émouvoir, et tu vas louer mon humanité. Deux génies présidèrent à ma naissance. L'un, ennemi des états que m'a laissés mon père, souffla sur moi, et dit : il sera conquérant. L'autre, arrivé trop tard, ne pouvant plus que modifier mon caractère, resta près de moi pour veiller à mon éducation. Très jeune, je demandais des armes, et ne respirais que la guerre. Le bon génie, par ses soins persévérans, obtint qu'au lieu de bouleverser le monde, je me contenterais des jeux dont tu viens d'être témoin. Qu'est-ce qu'un petit nombre d'enfans dont je prive

leurs mères, près des milliers d'hommes que j'aurais fait périr? Avec quel empressement mon peuple ne doit-il pas m'offrir ce léger tribut? Songe aux conquérans; bénis ma modération, et dis que mes jeux sont innocens. Il me tendait sa main sanglante; je tressaillis et m'éveillai!



CHAPITRE XII.

DE LA DIRECTION NOUVELLE A DONNER AUX ESPRITS.

Je ne pense point sans être ému à ces hommes qui suivent les armées, non pour prendre part aux combats, mais pour secourir les blessés. Instruits dans l'art de guérir, ils prodiguent des soins à ceux de leurs compatriotes, et même des étrangers, que le fer ou les balles ont mutilés. Le philanthrope remplit sur la terre une tâche à-peu-près semblable : toutefois la sienne est plus étendue; avant de songer à guérir les blessures, il fait tous ses efforts pour prévenir le combat.

A l'époque d'une guerre acharnée entre les catholiques et les luthériens, on vit un homme de paix, Ménon, s'élever au milieu des combattans : il fit une réforme à sa manière; et pour

première loi, il établit que ses disciples ne prendraient jamais les armes. Il y a de l'exagération dans cette idée, et je ne viens point louer les erreurs de Ménon; mais heureux qui sent en soi l'impulsion dont il était animé!

L'Europe a besoin qu'il s'élève dans son sein une race d'hommes nouvelle, qu'il se forme des esprits pacifiques, généreux, dont l'influence calme les partis, arrête et répare les désastres causés par tant d'êtres qu'excitent des opinions et des passions divergentes. Qu'apercevez-vous dans nos cercles politiques? Des gens qui s'agitent, qui promettent le bonheur pourvu qu'on leur donne l'autorité : ils l'obtiennent, et ne s'occupent que d'eux-mêmes. Laissez les hommes se disputer le pouvoir, et pensez au bien de vos semblables. Ne cherchez jamais à renverser le gouvernement sous lequel vous existez; mais, quel que soit ce gouvernement, demandez-lui avec persévérance, sans crainte et sans audace, les améliorations qu'il peut opérer.

Je fais un appel aux gens de bien pour qu'ils laissent la métaphysique de la politique, pour

qu'ils attachent moins d'importance à ces hautes et souvent oiseuses discussions sur les formes de gouvernement; et pour qu'ils s'occupent de tout ce qui peut améliorer les hommes, par la propagation de la morale et de l'industrie.

Cette pensée est en harmonie avec les principes du christianisme. Il y a un grand fait religieux sur lequel ne s'arrêtent pas les esprits, parce que ses conséquences peuvent contrarier les ambitions humaines. Le Christ apparut au milieu d'un peuple sans gouvernement, au milieu d'un peuple subjugué, voulant ainsi que ses principes n'appartinssent exclusivement ni à la monarchie, ni à la république, ni à l'aristocratie, ni à la démocratie : il apportait sur la terre la morale de l'homme; il le prit au dernier degré du malheur, pour lui ouvrir des trésors de sagesse qui pussent lui servir dans tous les états où le placeraient ensuite ses destinées. Le christianisme ne s'occupe donc point de formes politiques; son grand but est de perfectionner l'homme dans toutes les conditions, quelles que puissent être les lois qui le régissent.

On a trop distingué les gouvernemens par leurs formes matérielles; peut-être les classerait-on avec plus de sagesse par l'esprit qui les anime. Mes principes sont d'accord avec tous les gouvernemens justes et paternels; tous ont intérêt à ce qu'on améliore l'espèce humaine, comme ils ont intérêt à remplir leurs devoirs.

En appelant les amis du bien public à suivre cette direction, je ne les invite point à former une association qui ait des statuts et des assemblées; on la verrait bientôt peut-être se corrompre et se changer en un parti. Ce qui caractérise les partis, c'est d'avoir sciemment, ou à leur insu, des intérêts plus ou moins distincts de l'intérêt général. J'avouerai donc qu'une réunion d'hommes très instruits des besoins de l'État, et tout occupés de le servir, ne formerait point, à proprement parler, un parti; et j'accorderai même qu'il est des jours de crise où une telle réunion peut être utile; mais soyez certain que, si l'on ne se hâte de la dissoudre, elle finira par faire plus de mal qu'elle n'a d'abord fait de bien. De son existence même résulte

pour elle un intérêt de corps, qui doit inévitablement se fortifier chaque jour; elle a des chefs, au moins par le fait, puisque tous ses membres ne peuvent exercer une égale influence; quelques-uns emploieront pour leur propre avantage les forces de la société, qu'ils dirigeaient d'abord d'une manière conforme à l'avantage de leurs semblables. En vain tous les fondateurs resteraient-ils fidèles au but de l'institution : les ambitieux, les intrigans tardent peu à se glisser dans les réunions de ce genre; ils s'en emparent, et finissent par les exploiter à leur profit. Une association, plus vaste qu'aucune autre, existe et doit suffire : elle est établie entre tous les gens de bien, par Dieu même qui leur a donné d'invisibles moyens pour s'entendre d'un bout du monde à l'autre.

C'est cependant une question délicate sur laquelle diffèrent des esprits éclairés, que celle de savoir si, dans les tempêtes publiques, on peut marcher d'un pas ferme entre tous les partis, ou s'il est nécessaire de s'attacher à l'un d'eux. Il y a des argumens plausibles en faveur

de cette dernière opinion; voici ceux qui m'ont le plus frappé.

Ce n'est pas un bien absolu, c'est un bien relatif qu'il s'agit de procurer à la société. Par conséquent, si le malheur des temps veut que les partis aient seuls de l'influence, il faut s'unir à celui dont les vues se rapprochent le plus ou s'éloignent le moins de la justice et de la vérité.

On perd de sa liberté en suivant la bannière d'un parti, mais on ajoute à ses forces celles d'un grand nombre d'hommes; on est vanté par eux, on est élevé aux emplois dont ils disposent, et l'on acquiert ainsi de puissans moyens pour exécuter des entreprises difficiles. Si l'on s'obstine au contraire à garder son indépendance, réduit à ses propres forces, attaqué, dénigré par les divers partis qui tous ont à se plaindre de ce qu'on refuse de les servir, uni d'intentions avec des gens estimables, mais dont la plupart vivent isolés et sans crédit, on ne peut exercer une grande influence, à moins que des avantages bien rares ne viennent suppléer à

tout ce qui manque évidemment dans une telle situation.

En se laissant guider par les amis de telle opinion, on rend sa vie plus douce. Je ne parle point ici des dignités, des richesses, ni même des applaudissemens qu'une faction prodigue à celui qui la sert : c'est avec des gens probes que je traite la question qui m'occupe ; pour les autres, elle est résolue d'avance. Adopter un parti, c'est se ménager des soutiens, dont notre faiblesse a besoin. Entouré d'hommes qui marchent hardiment vers un but, on s'étourdit avec eux sur les dangers; on s'enivre de leurs succès, qu'ils croient toujours décisifs ; on se ranime, dans les revers, au bruit de leurs espérances. La position de celui qui ne cherche d'appui que dans sa conscience est bien différente. Il faut une étonnante force de caractère pour se contenter d'avoir raison presque seul. L'homme attaché rigoureusement à la vérité, à la justice, voit les factions triompher tour-à-tour, sans que leurs succès en soient jamais un pour lui ; il voit des erreurs remplacer des erreurs, des crimes suc-

céder à des crimes, sa douleur est la même; et comme la sympathie le porte vers les êtres qui souffrent, sa vie se passe à défendre des opprimés.

Enfin, on peut servir un parti et jouer un rôle honorable. Si, plein de franchise, de loyauté, de courage, on tente d'éclairer, de modérer ceux auxquels on s'allie, on leur épargne des fautes, on préserve leurs adversaires de grandes calamités; et toujours les hommes généreux d'un parti obtinrent l'estime du parti contraire.

Oui, je conçois fort bien les divers avantages sur lesquels nous venons de jeter un coup-d'œil. Il est fâcheux que ces avantages, si nombreux et si doux, ne se concilient point avec un pur amour de la justice et de la vérité. Embrasser un parti, prendre l'engagement ou formel ou tacite de servir ses projets, de combattre ses adversaires, de pallier ses fautes, d'excuser ses erreurs, c'est s'engager à soutenir d'autres intérêts que l'intérêt public. Dévouez votre existence à ce seul intérêt : si beaucoup d'hommes se réunissent à vous, remerciez le sort de vous avoir

fait naître dans d'heureuses et rares circonstances; si vous vous trouvez presque seul, rendez grâce au ciel de vous avoir sauvé de l'égarement général.

Je plains le pays où, lorsqu'on veut classer les individus par leurs opinions politiques, on n'aperçoit que deux partis extrêmes, et un centre nul, flottant de l'un à l'autre. Ce pays manque d'hommes.

Une vérité peu connue, et cependant fondamentale, c'est qu'entre les partis, doivent naturellement se trouver les êtres les plus respectables et les êtres les plus vils. On ne conteste guère la dernière partie de cette assertion; mais on semble ignorer la première.

Il y a dans les partis de nombreux égoïstes, mais du moins ils montrent quelque courage, ils s'exposent à des dangers. Les égoïstes lâches se glissent dans le centre, attendant le vainqueur qu'il faudra saluer; toujours prêts à lui offrir le tribut de leurs forces, et à le pousser à de criminelles folies en le trompant sur l'étendue de sa puissance. Ces êtres serviles sont effroyables

au milieu des révolutions ; ils semblent s'arranger pour devenir complices de tous les forfaits. Ainsi, l'on a vu dans la Convention des hommes sans nom, mais dont les votes comptaient, se lever pour tous les arrêts de mort, sacrifiant leurs amis de la veille à d'autres amis, qu'ils étaient près d'immoler à leurs amis du lendemain : ils se levaient, se baissaient avec l'impassibilité de la machine qui exécutait leurs terribles arrêts. Heureux les temps moins agités où les lâches ne jouent qu'un rôle ridicule !

De même qu'on trouve entre les partis et au-dessous d'eux une espèce de *caput mortuum* de la société, on trouve entre les partis et au-dessus d'eux l'élite de l'humanité, les hommes les plus dignes de vénération par leurs lumières et leurs vertus. De tels hommes planent sur les trois classes d'individus que nous avons seules observées. La nouvelle classe qu'ils doivent former n'existe-t-elle point dans un pays? je le répète, ce malheureux pays manque d'hommes.

Je sais à quels dangers on s'expose dans les

tempêtes politiques, en suivant la voix d'une conscience éclairée; mais ne changeons point l'état de la question : la question est de savoir comment on doit servir la cause du bien public. En s'élevant au-dessus des partis, on n'examinera point si les hommes dont on est entouré sont nombreux. S'il y a peu de gens de bien, c'est une forte raison pour rester homme de bien. Quelque faible que soit leur nombre, qu'ils se gardent de s'affaiblir encore par d'impures alliances. Il est impossible qu'un ambitieux, un intrigant se dirige vers leur but. En s'alliant à lui, ils s'affaibliraient moralement; j'ajoute qu'ils s'affaibliraient même numériquement : on ne peut tendre la main à un fripon, sans que d'honnêtes gens retirent la leur. Ce qui perd les hommes, c'est de vouloir des succès; ils en auraient, s'ils ne voulaient que remplir leurs devoirs.

Souvent des ministres embarrassés au milieu des partis, ont déclaré qu'ils voulaient n'en servir aucun, et se vouer uniquement à l'intérêt public. En général, ils ont été bien peu fidèles

à ce sage principe; en général, loin de s'élever au-dessus des partis, ils se sont abaissés à les servir tour-à-tour; et le système qu'ils ont mis en pratique, est flétri de l'ignoble nom de *bascule*. L'Hospital, vénérable modèle des magistrats et des ministres, tu n'essayais pas d'affaiblir les catholiques et les protestans, en les faisant jouir de ton appui tour-à-tour; tu planais sur eux, et voulais pour leur bonheur, les obliger à vivre en paix! Le soin qui t'occupait n'était pas celui de conserver ta place; c'était le soin de former un roi et de rendre la France heureuse. Tu succombas, mais le fruit de tes travaux n'est point perdu pour le genre humain; ton souvenir animera éternellement les grandes âmes, pour les guider vers le succès ou les consoler dans les revers.

Il ne faut point le dissimuler : aussi long-temps que les lumières et la sagesse ne seront pas assez répandues dans un État pour que les ministres, les orateurs, les écrivains qui s'élèvent au-dessus des partis, trouvent un nombre d'approbateurs capable de faire prévaloir leurs projets, les destinées de cet État seront en péril.

CHAPITRE XIII.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA MANIÈRE DE JUGER LES HOMMES.

Un homme d'esprit racontait que, dans sa jeunesse, il était allé entendre un missionnaire dont les sermons attiraient la foule. « Mes frères, dit l'homme apostolique, j'ai soixante-dix-neuf « ans; j'ai visité une partie de l'Europe, j'ai « habité plusieurs îles de l'Amérique, et j'ai « parcouru les Grandes-Indes jusqu'à la Chine. « Je rapporte de mes longs voyages une vérité « d'une extrême importance; et vous me rendrez « grâce de vous l'avoir fait connaître. Cette vé- « rité, mes frères... c'est que vous devez tous « mourir un jour... Eh quoi! vos regards sem- « blent me dire que cette vérité vous est dès

« long-temps connue. Non, non, si vous sa-
« viez qu'il faut mourir, vous abandonneriez-
« vous à vos vices; et des intérêts méprisables
« seraient-ils les seuls dont on vous verrait occu-
« pés? »

Je pourrais dire que j'ai traversé de longues révolutions, que j'ai vu bien des tempêtes politiques, et qu'au milieu de nos désastres, j'ai fait une découverte importante. Cette découverte, c'est qu'un honnête homme est un honnête homme, et qu'un intrigant est un intrigant. Si l'on me dit que ces vérités sont connues, je répondrai qu'une multitude de faits prouvent qu'on les ignore. Tel homme est intègre, éclairé; il énonce telle opinion sur un projet de loi : soudain son mérite s'efface, ses services s'oublient; c'est un perfide, un traître; ses amis et ses ennemis changent de place, comme ces automates que font mouvoir des fils; ses amis le repoussent, et ses ennemis l'embrassent. Mais, voici qu'un individu flétri pour ses intrigues, s'avance et soutient avec force l'opinion qui nous est chère. Quel mérite inconnu jusqu'alors brille

aussitôt en lui! On se plaît à trouver des excuses à chacun de ses torts; et je suis bien surpris si la plupart de ses défauts ne se transforment en qualités. Ainsi, dans les troubles civils, on bouleverse les notions morales; la raison ne juge plus, les passions absolvent ou condamnent.

Je m'aperçus de bonne heure que des opinions justes en politique avaient, parmi leurs antagonistes, des hommes fort estimables; et qu'au nombre de leurs partisans, se trouvaient des gens très peu dignes d'estime. Je reconnus alors qu'il est en nous quelque chose d'antérieur et de supérieur à nos opinions, quelque chose d'inhérent à notre caractère et à nos intentions, qui nous fait mériter l'estime ou le blâme indépendamment de la justesse ou de la fausseté de nos idées. Choisir les opinions pour base des jugemens qu'on porte sur les hommes, c'est donc choisir une base incertaine et trompeuse. Je me dis: élevons plus haut ma pensée; il ne doit exister que deux classes d'hommes, celle des bons et celle des méchans.

Mais, quels sont les bons? quels sont les mé-

chans? Si l'on hasarde cette question, on entend les partis en tumulte, pour désigner les bons et les méchans, nommer leurs amis et leurs ennemis; le même individu reçoit à-la-fois les deux noms quon voulait apprendre à séparer. Je m'éloignai de la foule, j'interrogeai quelques gens éclairés et probes; ils me répondirent : Tout homme est sur la terre pour accomplir une mission qui l'oblige à concourir au bonheur des êtres dont il est entouré. Le bon est celui qui se dévoue à l'intérêt de ses semblables; le méchant est celui qui sacrifie cet intérêt à son égoïsme.

Une difficulté nouvelle se présente. Je sais en théorie ce qui distingue le bon du méchant; mais chacun vante son désintéressement, nul n'avoue son égoïsme : comment reconnaître l'homme sincère et l'hypocrite?

Cette difficulté m'embarrassa peu. La vie privée, me dis-je, est la plus sûre garantie de la vie publique. Lorsqu'un homme exercera les vertus de famille, et prouvera son désintéressement par ses actions, s'il me dit qu'il aime ses

semblables et veut leur être utile, je le croirai. Mes principes me parurent alors infaillibles et complets.

Que devins-je, lorsqu'en parcourant la scène du monde, je vis que les vertus privées, le désintéressement, l'amour du bien public, peuvent s'allier à d'affreuses démences, à de coupables désordres ? Les temps où j'ai vécu n'ont offert que trop d'exemples de cette vérité. Loin que le fanatisme politique ou superstitieux détruise toutes les vertus, il en nourrit quelques-unes. Notre âme a si peu de forces qu'une seule passion suffit pour les absorber. Ainsi le fanatique, tout occupé de son but, dédaignera les avantages qui séduisent la plupart des hommes; il saura vivre pauvre, il nous étonnera par son austérité. Une autre cause encore peut rendre chères des vertus aux êtres que l'exaltation égare. L'homme ne viole pas les lois de la nature sans éprouver le besoin de calmer le trouble qui s'élève en son âme. Tel fanatique, pour se persuader qu'il n'est point atroce, prodigue de tendres soins à sa famille; il étourdit

sa conscience dans les embrassemens de ses enfans.

Aux qualités que j'avais jugées nécessaires pour former l'homme de bien, je me hâtai d'ajouter la modération. Maintenant, mes idées ne sont plus incomplètes: les êtres bons sont ceux qui pratiquent les vertus privées, et qui se montrent désintéressés et modérés dans leur vie publique. Je desire vouer à tous un égal respect; et sans doute, je n'aurai pas à faire de distinction entr'eux.... Hélas! ils diffèrent d'opinions sur une multitude d'objets; les questions politiques les divisent; ils n'ont point les mêmes idées sur les moyens d'assurer notre repos et notre bonheur. Les uns sont éclairés, les autres ne le sont pas.

En jetant un coup-d'œil sur le monde, on voit la multitude qui cède aux impressions variées qu'elle reçoit; les méchans qui s'occupent avec habileté de faire triompher leurs intérêts; les fanatiques souvent plus redoutables que les méchans eux-mêmes; les bons qui presque tous sont peu éclairés; enfin, quelques êtres pleins

de sagesse et de lumières qui, pour cela même, sont tourmentés par la plupart des autres hommes. C'est un triste inventaire que celui de la société.

N'aggravons pas du moins notre sort, ne diminuons pas nos forces et nos ressources. Que tous les hommes dont les vertus privées, le désintéressement et la modération attestent l'amour du bien, soient entourés de notre estime. S'ils soutiennent des idées, des projets différens ou même opposés, une discussion paisible et libre peut seule nous apprendre quels sont ceux qui se trompent. C'est la fougue des opinions, non leur diversité, qui trouble les empires. La diversité des opinions est nécessaire; elle entra dans les vues du Créateur qui voulut suppléer par les efforts de tous à la faiblesse de chacun. Quand les esprits modérés discutent entr'eux, et s'accordent à repousser les esprits exaltés, la division naturelle existe, et l'ordre social tend à s'améliorer. Mais, quand des esprits modérés refusent de s'entendre avec d'autres également modérés, et s'unissent

à des esprits exaltés, la division naturelle est remplacée par des divisions de partis; le désordre règne, et la raison ne prévoit que des calamités.



CHAPITRE XIV.

CONSEILS A MES JEUNES LECTEURS.

J'OFFRE à tous les gens de bien, mais surtout aux lecteurs encore jeunes, les observations qu'on vient de parcourir. Dans l'âge mûr, nos idées sont affermies par des intérêts vrais ou faux, par des habitudes sages ou vicieuses : c'est sur la jeunesse qu'essaieront toujours d'exercer leur influence, ceux qui voudront épurer ou corrompre les opinions répandues dans la société.

Les jeunes gens, d'ailleurs, m'inspirent un doux intérêt. On parle de leurs illusions; ne pourrait-on aussi parler de celles des vieillards? Il est des illusions pour tous les âges. Les chimères de la vieillesse sont souvent tristes et

décourageantes; celles de la jeunesse sont presque toujours riantes et généreuses.

Plus j'aime les jeunes gens, plus je leur dois la vérité. Le premier reproche qu'il faut peut-être leur adresser aujourd'hui, est de se vieillir avant l'âge. Une maturité affectée n'est que du pédantisme. Je leur voudrais des dispositions plus gaies, un abandon plus aimable. On ne sait pas assez quels services peut rendre la gaîté, même dans les affaires sérieuses. Nous sommes garantis des révolutions; mais sommes-nous à l'abri des sombres passions qui leur survivent? Après de si longs bouleversemens, il y a des imaginations malades. Si des folies moroses et rêveuses, tracassières et mystiques, venaient à se répandre, pour les guérir, le ridicule est l'antidote qu'il faudrait employer.

Les révolutions imprimant aux esprits une extrême activité, beaucoup de jeunes gens portent dans leurs études un zèle, une ardeur inconnue autrefois; mais il en est dont l'amour-propre fait plus de progrès encore que les lumières. On trouve dans ceux-ci une assurance,

un orgueil qui appartient à l'époque actuelle. C'est pitié de voir des publicistes imberbes régler le monde avec des phrases de journaux, et se croire les champions nécessaires de tel ou tel parti. Leurs études ont tout embrassé, leur accent est toujours dogmatique; ils ne conversent pas, ils enseignent; la pensée d'avoir un doute modeste les révolterait; les uns pulvérisent Locke et les autres Platon : leur principe est de n'hésiter sur rien. Quelle exclamation ferait aujourd'hui Fontenelle qui de son temps disait : *Je suis épouvanté de l'horrible certitude que je rencontre partout?* Le plus grand obstacle à la recherche de la vérité, est la persuasion de l'avoir trouvée. Peut-être ne manque-t-il au succès de nos écoles que d'y répandre cet adage : *Suffisance est signe d'ignorance.*

L'orgueil, dans un jeune homme, n'est bon qu'à le rendre dupe. Presque toujours ces jeunes gens confians dans leur mérite, enthousiastes de leurs talens, deviennent la proie des partis. Il est déplorable de voir des intrigans ou des fous se plaire à leur inspirer des idées

turbulentes et des passions haineuses. Tandis que de jeunes imprudens se livrent aux dangers avec la candeur et l'impétuosité de leur âge, ceux qui les excitent savent se mettre à l'abri de ces mêmes dangers, et tranquilles, attendre la fin des luttes qu'ils ont provoquées. C'est avec les mots les plus respectables, c'est avec les mots *religion, liberté*, que dans tous les temps on exalte les Séides. Lorsque, après la victoire, ces insensés reconnaissent qu'au lieu de servir l'intérêt général, ils ont été les instrumens dociles de quelques intérêts privés, lorsqu'au lieu de voir la religion, la liberté, briller d'un nouvel éclat, ils voient s'étendre le fanatisme et la tyrannie, quels remords les poursuivent! Fatale destinée! les autres hommes sont agités, tourmentés, jusqu'à l'instant où le succès vient les calmer; les Séides, au milieu des périls, rêvent le bonheur et la gloire: c'est le succès qui les réveille.

Le premier conseil à donner aux jeunes gens sur la politique, est de se garder d'y prendre une part active. Un jeune homme peut réussir

dans tout ce qui n'exige qu'un cœur droit, une imagination vive et des demi-connaissances. En politique, un cœur droit ne suffit point, une imagination vive est funeste, et les demi-connaissances entraînent à des bévues, tantôt ridicules, tantôt déplorables. Pour résoudre un problême, il faut en avoir exactement les données. Ce sont des problêmes bien compliqués que ceux qui se composent des besoins, des habitudes, des ressources, des lumières et des préjugés des peuples. Dire qu'un jeune homme est un politique, c'est dire qu'à vingt ans on peut connaître l'homme et les hommes; c'est dire une absurdité.

Si, partout, il est bien de s'instruire des intérêts de la société, c'est un devoir sous les gouvernemens libres. J'admire quel nombre d'hommes distingués les Anglais ont toujours dans les affaires publiques : ils le doivent à leurs études, qui leur donnent des connaissances plus positives que les nôtres. Le temps est arrivé pour nous de suivre leur exemple. Quelques idées métaphysiques ne suffisent point pour por-

ter la lumière dans les assemblées et dans les conseils. Il faut se mettre en état d'administrer sa ville, sa province, pour se préparer à donner des idées sur la direction d'un royaume. Il faut étudier la statistique, les besoins, les ressources de son pays; et s'initier aux travaux des différens ministères qui se divisent entr'eux l'administration. Il ne suffit pas de connaître sa patrie; il faut avoir des documens sur les autres contrées, sur leur situation financière, politique, militaire. Des travaux si vastes, si compliqués, exigent des années d'études, de méditation et de silence.

Pour donner de l'ensemble aux idées qu'on recueille, pour les diriger vers un but déterminé, il est nécessaire de cultiver d'abord la morale. C'est la science première, c'est celle qui fait acquérir à l'esprit de la justesse et de l'étendue, au caractère de l'élévation et de la fermeté. Platon voulait que les jeunes gens, avant de suivre ses leçons, apprissent la géométrie; j'exigerais un travail moins difficile de ceux qui desirent se former des idées justes en politique. Je leur de-

manderais d'approfondir un principe d'Aristote, d'en nourrir leur esprit, d'en imprégner leur âme.

Je parle de ce principe de modération, si simple et si frappant, de ce principe qui nous fait voir chaque vertu entre deux vices, et nous apprend que, pour atteindre le bien, il faut s'éloigner sans cesse de deux excès contraires. Ainsi le courage dédaigne la lâcheté et la témérité; la justice est pure de faiblesse et de rigueur; la tempérance fuit la débauche, sans tomber dans l'austérité; la religion s'élève entre l'impiété et la superstition; la liberté entre l'esclavage et la licence; l'art d'améliorer fait mépriser l'aveugle routine et craindre les innovations téméraires : la plus grande de toutes les améliorations consisterait à rendre les âmes élevées, pour les affranchir des sentimens lâches et des passions turbulentes.

Quelle guerre les partis déclarent à ce principe! C'est dans un extrême qu'ils voient la vérité, qu'ils placent la vertu; jamais les idées et les sentimens qui leur plaisent ne sont à leurs

yeux susceptibles d'excès. Faut-il s'en étonner, puisque des philosophes même attaquent le principe dont je vante la sagesse? Ces philosophes * nous disent que s'il est des desirs qui, pour être approuvés, doivent être maintenus dans une modération constante, il en est aussi qu'on ne peut trop développer et qui jamais ne pèchent que par faiblesse : ils citent en exemple le desir de se perfectionner. Observons avec justesse, nous reconnaîtrons que ce desir est, sous tous les rapports, soumis à la loi de modération. Si je le considère en lui-même, je le vois entre le dédain coupable de l'amélioration de notre être, et l'ambition insensée de parvenir à un état idéal que ne peut réaliser notre nature. Si je le considère relativement aux objets vers lesquels il nous guide, chaque vertu qu'il invite à cultiver est entre deux excès, et c'est en conduisant le sage à travers de doubles écueils qu'il le dirige vers le bien.

Le principe d'Aristote est un principe fon-

* Grotius, Garve, etc.

damental. La santé conserve ou développe les forces et la beauté du corps; la modération est la santé de l'âme. *

La politique n'est pas une science qui s'acquière uniquement dans les livres, au sein de la retraite; il faut voir les hommes pour recueillir les leçons de leur expérience, et pour apprendre à les juger eux-mêmes. Hélas! dans cette seconde étude de la politique, on perd souvent ce qu'on avait acquis de mieux dans la première; on laisse éteindre en soi l'amour du bien et les douces espérances qu'il fait naître.

Dans le monde, les doctrines nobles, élevées, sont, sous divers prétextes, rejetées par une foule de personnes. D'abord, il y a des gens légers, frivoles, incapables d'accorder leur

* Lorsqu'on voit que, pour une manière de faire le bien, il y en a plusieurs de faire le mal, lorsqu'on pense à la force nécessaire pour se maintenir entre tous les excès, on conçoit des alarmes sur les destinées humaines. Combien ces alarmes doivent-elles s'accroître, si beaucoup d'hommes n'ont pas même la sagesse en théorie, et refusent de croire qu'il faut chercher le bien dans un juste milieu!

attention à d'importans intérêts. On doit les abandonner à leur nullité.

Ensuite, il y a les ambitieux, les intrigans. Toute idée généreuse excite leur antipathie. Ils veulent qu'on les serve; et quand on leur dit qu'on aime le bien public, autant vaudrait leur dire qu'on est leur ennemi. Avouons-le, ce n'est pas sans motif qu'ils dédaignent nos théories; elles sont impuissantes pour conduire au but qu'ils se proposent. En faisant des distinctions assez simples, on s'épargnerait de longs débats. Quand nous disons que les principes des intrigans sont faux, nous pouvons nous tromper. Ces principes sont vrais, ces principes sont faux; tout dépend de savoir à quel but on aspire. Si l'on n'a que des talens médiocres, et qu'on veuille absolument faire un peu de bruit dans ce monde, ou si, avec des talens moins obscurs, on ne cherche que des protecteurs, des places, des faveurs, les sentiers tortueux que suivent les intrigans sont les plus sûrs. Mais, si l'on porte en soi l'amour du bien, si l'on se sent capable d'exercer une utile influence, si l'on veut

laisser un nom respecté, la route droite est celle qu'il faut suivre : jeunes gens, choisissez.

Enfin, il est des êtres qui repoussent avec douleur les doctrines et les projets qu'inspire l'amour de l'humanité. Leurs espérances ont été si souvent déçues qu'ils ne croient plus possible de les réaliser. Ah! devraient-ils oublier que la mission de l'homme consiste à servir ses semblables, que cette mission lui fut donnée par le Ciel même, et que le découragement est impie? Pour remplir nos devoirs et trouver le calme sur la terre, il faut nous occuper beaucoup de la tâche qui nous est imposée, très peu de ce qui n'en fait point partie. Les mots espérance, succès, devraient être abandonnés au vulgaire; les efforts vers le bien, voilà tout ce qui concerne le sage. Si vous pouvez donner un conseil éclairé, votre devoir est de l'offrir; s'il y a des obstacles, des dangers à vous faire entendre, essayez de lever ces obstacles, soumettez-vous à ces dangers : voilà les diverses parties de votre tâche. A la Providence seule appartient de juger s'il convient que vos efforts soient couronnés par le succès.

Certes, il serait doux pour votre cœur de voir les hommes recueillir le fruit de vos travaux. Cependant, pourquoi prétendez-vous juger ce qui ne vous concerne point? Ce conseil plein de sagesse que vous avez donné, serait-il avantageux qu'on le suivît à l'instant? Peut-être faut-il qu'on le repousse, afin qu'une éclatante réparation de cette injustice produise un jour de plus grands résultats. Nul être humain n'a le pouvoir de vous éclairer sur ce point : votre tâche est remplie; vivez en repos.

Il faut parvenir à considérer les hommes sous un aspect qui, malgré leurs passions et leurs vices, donne du calme à notre âme. Vous ne vous irritez, ni des discours, ni des actions de l'infortuné dont une maladie affaiblit la raison. Vous essayez, avec douceur, de changer le cours de ses idées; vous cherchez, sans vous troubler, à l'empêcher de nuire à lui-même et aux autres; vous saisissez ses momens lucides pour le rappeler à ses devoirs, au bonheur. La plupart des hommes n'ont qu'une raison affaiblie; leurs vices et leurs passions ne l'attestent que trop. Ce sont de véritables

malades. En les considérant ainsi, on cesse d'être agité par leurs invectives; on ne peut plus éprouver de la haine contre eux, on leur porte des soins compatissans.

Cependant, n'y a-t-il pas un grave danger a considérer les hommes sous cet aspect, à parcourir ce monde comme un vaste hôpital d'insensés? On est tenté bientôt de s'y regarder comme un habile médecin; et de quel fol orgueil ne peut-on être saisi! Je crois facile de s'en garantir. Pour l'éloigner, on n'aurait pas même besoin de recourir aux leçons des moralistes; il suffirait de lire, dans un poète enchanteur, l'aventure d'Astolphe qui va chercher la raison de Roland, et découvre que lui-même a perdu la sienne.

Ah! la raison est faible dans tous les hommes. Comment serait-il facile de guider les autres? il est si difficile de se guider soi-même. La raison vacille à tous les âges. Pour qu'elle règle notre vie, il faut que le corps obéisse à l'âme : dans la jeunesse, il lui résiste; dans la veillesse, il devient un poids qui l'accable. L'âge mûr est donc

le plus favorable : l'expérience modératrice est acquise, et les facultés ont encore l'énergie nécessaire à l'exécution des sages projets. Mais les passions de l'âge mûr succèdent à celles de la jeunesse; et pour que la raison s'obscurcisse, ne suffirait-il pas des vapeurs que l'ambition fait monter au cerveau? Cependant, il se trouve un sage qui, dans la vigueur de l'âge, s'élève à la modération des desirs, et bannit les tristes passions de son âme, pour n'y conserver que l'amour de Dieu et des hommes; l'emploi de tous ses momens est l'étude de nos intérêts et de ses devoirs; il observe, il réfléchit, et prononce de bonne foi: eh bien! cet être si pur est celui qui nous dirait le mieux, d'après sa propre expérience, combien la raison humaine est faible et chancelante.

Jeunes gens, étonnez-vous maintenant que je refuse d'admirer vos lumières, et que j'ose vous conseiller la défiance de vous-mêmes. Pour devenir utiles un jour, livrez-vous à des travaux sérieux, et que leur base soit la morale. Cette étude ne doit pas être un vain jeu de l'es-

prit; c'est à vos mœurs à montrer vos progrès. Que celui qui veut éclairer, diriger les hommes, commence par devenir un homme. Méprisez, détestez ces instituteurs pervers qui traitent légèrement les fautes de la vie privée, et pensent que les talens suffisent dans la carrière politique. Ouvrez notre histoire, et jugez leurs principes. A l'époque de la révolution, un homme de génie s'éleva; plusieurs de ses collègues portaient à la tribune des talens distingués, lui seul était un orateur : il possédait de vastes connaissances; et dans des situations périlleuses, il déploya cette intrépidité de caractère qui donne confiance aux hommes qu'on entraîne. Un fait suffit pour nous apprendre quelle opinion Mirabeau laisse de sa puissance. La révolution a dévoré tout ce qui s'opposait à son passage; les obstacles ont été ses alimens. L'imagination se la représente comme un char emporté par des chevaux fougueux sur une pente rapide : Mirabeau a laissé ce doute après lui que peut-être, s'il eût vécu, sa main vigoureuse eût arrêté ce char et l'eût fait tourner à son gré. C'est assez

d'un tel doute pour que celui qui l'inspire s'offre à la pensée comme un être colossal. Un seul moyen de succès manquait à Mirabeau; mais, dépourvu de ce moyen, jamais il n'eût rendu les services qu'espérait de lui sa patrie. Une vie dissolue l'avait flétri; il commandait l'admiration, sans pouvoir inspirer l'estime; les partisans de ses opinions rougissaient de suivre sa bannière, et leurs adversaires opposaient à l'éclat de son talent l'opprobre de ses mœurs. Quand, éclairé par l'expérience, il voulut mettre un frein aux passions populaires, consoler les infortunes royales, et garantir à son pays une liberté sage, il sentit, avec amertume, ce qui lui manquait pour obtenir une entière confiance, et pour exécuter les projets dont dépendaient notre bonheur et sa gloire.

Choisissez des modèles. Si vous êtes ambitieux, sachez l'être : les talens, le courage, sans la vertu, ont pour emblême la statue aux pieds d'argile. Prenez pour guide un L'Hospital, dans la carrière politique, un Fénélon, dans la carrière littéraire; contemplez ces êtres supérieurs

humiliez-vous devant eux, pour agrandir vos âmes. Employez des années à recueillir d'utiles connaissances, à vous former des mœurs qui commandent l'estime. Il est une époque bien douce de la vie, c'est celle où déjà sorti de l'adolescence, encore éloigné du monde, animé de tous les sentimens purs, on se fait un avenir au gré de son imagination. Prolongez cette heureuse époque. Avant de vous livrer aux orages, méditez long-temps sur les moyens de répandre la morale et l'industrie, dans l'espérance de rendre un jour les mœurs plus douces et l'aisance plus générale; nourrissez-vous long-temps de la doctrine des devoirs, afin d'essayer ensuite de l'inspirer à vos semblables.

FIN DES APPLICATIONS DE LA MORALE A LA POLITIQUE.

NOTICE

SUR

MICHEL DE L'HOSPITAL.

Cette Notice a été composée pour la *Galerie française ou Collection de portraits des personnages qui ont illustré la France.*

NOTICE

SUR

MICHEL DE L'HOSPITAL. *

Dans les tristes annales du monde, on voit apparaître quelques hommes formés pour adoucir les maux de l'humanité. Leur gloire pure excite un enthousiasme religieux; ils offrent le modèle du beau dans l'ordre moral, comme les chefs-d'œuvre du ciseau des Grecs présentent le type de la beauté dans l'ordre physique. A ce petit nombre de véritables grands hommes appartient Michel de L'Hospital, dont nous allons parcourir la vie.

* Né à Aigueperse, en 1505; mort à Vignay près d'Étampes, en 1573.

Sa jeunesse fut malheureuse. A dix-huit ans, il se vit jeter dans les prisons, parce que son père, médecin du connétable de Bourbon, avait quitté la France pour suivre ce prince. Rendu à la liberté, il alla rejoindre son père en Italie, où il acheva ses études. En même temps qu'il approfondissait la science des lois, et recueillait de graves connaissances, il cultivait la poésie qui ne cessa jamais de le charmer : parvenu à de hautes fonctions, il trouvait encore des momens à lui consacrer; et dans ses derniers jours, elle embellit sa retraite.

L'Hospital obtint à Rome une place de judicature, qu'il laissa pour revoir la France, sous les auspices du cardinal de Grammont, qui promettait de lui assurer un avenir honorable. Mais, à peine de retour, il perdit son protecteur. Sans appui, sans fortune, résolu de se suffire à lui-même, Michel de L'Hospital suivit le barreau de Paris.

Le lieutenant criminel Morin lui donna, trois ans après, sa fille en mariage, et une charge de conseiller au parlement. La vénalité des emplois

avait introduit dans la magistrature beaucoup d'hommes indignes d'y paraître; L'Hospital fut, au milieu d'eux, un modèle d'exactitude, d'intégrité et de lumières. Sa place cependant était loin de lui plaire : l'uniformité de ses occupations s'alliait mal avec l'activité de son esprit; et souvent il appliquait à regret des lois qu'il se sentait capable de réformer.

Une femme sut deviner son génie : c'était Marguerite de Valois, digne fille de François Ier, chargée par ce roi protecteur des lettres de veiller, après lui, sur les hommes qui les cultivaient. Marguerite choisit pour son chancelier Michel de L'Hospital; et dans un moment où la cour, effrayée du désordre toujours croissant des finances, cherchait un homme capable de mettre un terme aux abus, cette princesse appela les regards sur son protégé : il fut nommé surintendant des finances à la cour des comptes.

Le quart ou le tiers, tout au plus, des impôts parvenait au trésor, et les courtisans se disputaient les débris de la fortune publique échappés aux traitans. L'Hospital assura le recouvrement

des impôts, rejeta toute dépense qui n'avait pas le service de l'Etat pour objet, et poursuivit les hommes gorgés de coupables richesses. Ses ennemis étaient nombreux : pendant six ans, il les confondit par son inflexible justice et par son désintéressement absolu. Pour oser l'attaquer, pour parvenir à l'éloigner, il fallut chercher des prétextes dans quelques débats étrangers à son administration.

Michel de L'Hospital, en quittant la place de surintendant des finances, n'avait pas de dot à donner à sa fille. La cour desirait peu sa présence : il accompagna en Savoie Marguerite de Valois, et se trouvait près d'elle, dans une espèce d'honorable exil, quand tout-à-coup il fut appelé aux fonctions de chancelier de France.

La reine-mère et le cardinal de Lorraine, malgré les intérêts et la haine qui les divisaient, s'entendirent pour lui confier ce poste éminent. On est d'abord saisi de surprise; on se demande par quel prodige des êtres nourris dans le plus profond égoïsme, élevèrent si haut un magistrat qui ne pouvait servir, aimer, connaître que l'in-

térêt public. Chaque parti, entouré de périls, sentait le besoin d'un appui. Ce L'Hospital, si renommé pour ses talens et ses lumières, si chéri pour son intégrité et pour son dévoûment au bien de son pays, quels avantages ne devait-on pas se promettre de l'employer, si, touché par la reconnaissance, ébloui par la fortune, il consentait à devenir un instrument docile dans la main qui l'aurait élevé? Cette pensée frappa la reine-mère et le cardinal; et leur perversité servit la France, en les empêchant de croire à des vertus incorruptibles.

Jamais circonstances ne furent plus difficiles pour opérer le bien. Puissans par leur naissance, par leurs talens et leur audace, les Guise gouvernaient l'état. Plus amis de l'intérêt public, mais non sans passion, aigris par l'injustice de leurs adversaires et par leurs propres fautes, les chefs des protestans ne sommeillaient qu'entourés de leurs armes. Avide de pouvoir, Catherine de Médicis abhorrait les protestans et les Guise; et dévorait ses affronts, en aspirant au jour de la vengeance. Le personnage le moins influent à

la cour était ce jeune et débile monarque, malheureux précurseur du plus malheureux Charles IX, ce François II qui ne fit que passer sur le trône, et mourut sans avoir connu les travaux, ni peut-être les chagrins d'un roi. Si de la cour on portait ses regards sur le peuple, on le voyait appauvri et dépravé par les guerres civiles, exalté jusqu'au plus furieux fanatisme; et divisé, par ses croyances, en deux peuples ennemis ardens à s'entre-déchirer. Ce fut au milieu de tous ces élémens de discorde et d'iniquité, que Michel de L'Hospital reçut une magistrature qui l'appelait à faire régner les lois et la justice.

Le cardinal de Lorraine était près d'imposer à la France ce tribunal atroce qui fut long-temps la honte de l'Espagne. Le chancelier ne put le détourner de ce projet qu'en lui accordant un édit qui défendait aux protestans de s'assembler, sous peine de mort, et qui attribuait aux évêques la connaissance du crime d'hérésie. Contraint quelquefois à de douloureux sacrifices. pour éviter des maux plus grands, L'Hospital pouvait répéter les paroles de Solon expliquant,

par les vices d'Athènes, l'imperfection de ses lois.

A la mort de François II, le chancelier s'efforça de donner au gouvernement une impulsion plus sage. Préparant par degrés les esprits, il avait prononcé des paroles de paix aux états-généraux d'Orléans et de Pontoise, lorsque enfin il demanda la liberté de conscience à l'assemblée de Saint-Germain; et fit entendre, à-peu-près en ces termes, des vérités qui, pour être énoncées, exigeaient alors autant de lumières que de courage et de vertu : « Il ne s'agit point de dé-« cider sur la foi; il s'agit de régler l'Etat. On « peut être citoyen, sans être catholique. Mal-« heur à ceux qui conseilleraient au roi de se « mettre à la tête d'une moitié de ses sujets, « pour égorger l'autre....! Que les évêques dé-« ploient contre les hérétiques les seules armes « qu'employèrent jadis les Hilaire et les Am-« broise : la sainteté de leur vie et l'exemple de « leurs vertus. Quant à nous, ce qui nous im-« porte, c'est que tous les citoyens, catholiques « ou protestans, vivent en paix et respectent les « lois. »

L'édit de janvier, résultat de l'assemblée de Saint-Germain, pouvait donner le repos à la France; mais l'ambition et les haines des partis voulurent égaler en activité la sagesse de L'Hospital. On eût dit que la promulgation d'une loi de tolérance était, pour les catholiques, une défaite dont ils devaient réparer la honte; pour les protestans, une victoire dont ils pouvaient user avec insolence; et les Guise, attisant la discorde, excitaient les deux partis à ressaisir leurs armes. Le chancelier continua de s'opposer aux résolutions violentes. *Ce n'est pas*, lui dit le connétable de Montmorency, *ce n'est pas aux gens de robe longue qu'il appartient d'opiner sur la guerre. S'ils ne savent manier les armes*, répondit L'Hospital, *ils savent quand on doit les prendre*. Son pacifique et noble courage le fit éloigner du conseil; et bientôt toutes les voix impartiales répétèrent ces mots du manifeste de Condé : *Comment voudraient-ils le bien? ils ont exclu L'Hospital de leur conseil!*

Une guerre civile ensanglanta de nouveau l'Etat. Pour qu'elle eût tous les caractères de

l'iniquité, elle commença par le massacre de Vassi, et finit par l'assassinat du duc de Guise. L'Hospital, constamment au poste de l'honneur, avait tout fait pour prévenir la guerre, et rédigea les articles de paix.

La tolérance fut proclamée. Celui qui l'avait toujours desirée chercha les moyens de la rendre durable. Pour occuper l'ardeur guerrière des partis, il se hâta de tourner leurs armes contre les Anglais, alors maîtres du Hâvre. Pour affermir l'autorité, il fit déclarer majeur Charles IX, âgé de 14 ans; et le décida à visiter ses provinces. Dans ce voyage, le chancelier voulait attirer à son roi les cœurs des Français, et lui donner d'utiles instructions. Tantôt dans les parlemens, en présence du jeune monarque, il rappelait aux magistrats leurs devoirs, avec la fermeté d'un homme qui n'a jamais trahi les siens. Tantôt il montrait à son royal élève les villes incendiées, les fermes détruites, les champs ravagés; et l'effrayante éloquence des ruines rendait plus vive l'impression de sa voix paternelle. Ce voyage qui faisait naître tant d'espérances, n'eût cepen-

dant qu'un résultat sinistre. Catherine de Médicis vit à Bayonne le duc d'Albe. Cruel par instinct et par système, politique inhabile à se passer de crimes, le duc versa dans l'âme étrangère et faible de la reine, le poison de ses doctrines perverses. Médicis le quitta convaincue qu'on doit écarter du trône les idées de justice, et qu'on ne peut gouverner que par la perfidie et par la violence.

Il fallait éloigner L'Hospital, puisque le crime devait régner. De quel soutien la reine voulait priver l'Etat et son fils! Je ne puis qu'indiquer rapidement une partie des services rendus par ce grand homme à la France. Le chancelier s'occupait surtout de donner à l'autorité royale la force dont elle a besoin, et les limites qui lui sont nécessaires. Ainsi, il obligea les parlemens à ne point gêner l'action légitime de cette autorité; en même temps il leur fit défendre d'exécuter les ordres, signés même du roi, par lesquels on tenterait de violer la liberté de leurs fonctions judiciaires. Ainsi, il attaqua les privilèges des seigneurs féodaux, il affaiblit la puissance des

gouverneurs; en même temps il voulait des états-généraux où la vérité se fît entendre au prince.

Tandis que les discordes civiles semblaient bannir les travaux de la paix, L'Hospital, entouré de jurisconsultes habiles, composait ces belles ordonnances dont Pasquier disait, dans son vieux langage, qu'elles passèrent d'*un long entrejet* tout ce qu'on avait vu précédemment en ce genre; et dont le chancelier d'Aguesseau a fait cet éloge, qu'elles ont été la source de toutes les améliorations obtenues dans la législation française.

Défenseur éclairé des droits de l'église de France, le chancelier de L'Hospital rétablit la pragmatique sanction; mais son ouvrage fut bientôt détruit. Son dernier succès fut celui qu'il obtint contre le cardinal de Lorraine, en faisant rejeter les décrets du concile de Trente relatifs à la discipline.

Ce grand homme, qui planait sur les factions, les vit toutes conspirer sa perte; il avait beaucoup d'ennemis, parce que la patrie avait peu

d'amis. Chaque jour les maximes du duc d'Albe l'emportaient sur les siennes ; et depuis plus de deux ans, il ne lui restait qu'une ombre d'autorité, lorsque jugeant que ses efforts seraient inutiles, que sa présence à la cour ne ferait que le rendre complice des attentats qu'il ne pourrait prévenir, il se retira dans sa terre de Vignay, où le roi lui fit redemander les sceaux.

Recouvrant sa liberté et jouissant de lui-même, entouré de sa famille, occupé de travaux champêtres, de la lecture des bons livres, et de sa chère poésie, il eût connu le bonheur parfait, si l'avenir de sa patrie n'eût contristé son cœur. Toutes les passions haineuses s'agitaient à la cour; et la perfidie seule en voilait, pour un instant, l'atrocité. La Saint-Barthélemy sonna, et ses horreurs portèrent la désolation dans l'âme de L'Hospital. On eut à craindre de le voir lui-même au nombre des victimes; ses domestiques effrayés accoururent en demandant ses ordres, des meurtriers s'approchaient : *qu'on leur ouvre toutes les portes*, s'écria-t-il avec l'accent d'un

homme qui ne tient plus à la vie, et qu'accable la honte de son pays !

Gardons-nous de vouloir grossir la liste des forfaits de cette exécrable époque. L'Hospital, dans son testament, nous apprend que la reine-mère, sachant qu'il était menacé, envoya des gardes pour veiller sur sa vie. En l'honneur de l'humanité, conservons ce fait : il prouve combien étaient imposantes les vertus du chancelier; il prouve aussi que la perversité ne peut être absolue.

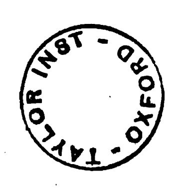
La fille unique de L'Hospital suivait la religion protestante : elle était loin de son père, elle était à Paris durant le massacre, et fut sauvée par Anne d'Est. L'Hospital écrivit ces mots touchans à sa libératrice : « Anne, le seul enfant qui me « restait de trois que j'ai eus, ma fille vit encore; « elle vit par l'effet de votre bienfaisance, qui l'a « sauvée quand tout espoir semblait perdu pour « elle ! Je ne la vois jamais assise près de moi, sou- « lageant avec sa mère ma vieillesse, sans être « ému par la reconnaissance, et sans remercier « vous et les vôtres. Vous avez sauvé plusieurs

« têtes en une seule; nous ne vivons tous que « par vos bienfaits. »

Le vaste crime dont la France gémit encore, avait porté le coup mortel à L'Hospital. Sa pensée retombait toujours sur les malheurs de sa patrie; et peu de mois après la Saint-Barthélemy, il mourut, nous laissant le modèle de la vertu la plus pure dans les temps les plus pervers.

FIN DE LA NOTICE SUR MICHEL DE L'HOSPITAL.

DISCOURS.


TAYLOR INST - OXFORD

DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Messieurs,

Je dois l'honneur de siéger dans cette enceinte à l'intérêt que vous inspirent les sciences morales, dont j'ai fait mon unique étude, et vers lesquelles il importe de diriger l'esprit des jeunes littérateurs. Vous avez compté pour des succès mes efforts dans une carrière utile. Quelquefois vous couronnez le génie; souvent vous récompensez les talens distingués; dans cet instant, vous encouragez les intentions pures. Heureux de vos suffrages, je ne me laisse point éblouir par les illusions de l'amour-propre, et le seul sentiment auquel je m'abandonne est celui de la reconnaissance.

Il cultivait aussi les sciences morales, l'acadé-

micien dont j'occupe en ce moment la place, et dont la perte excite nos regrets. Rendre justice à sa mémoire est une tâche facile; on peut louer sans art M. Lacretelle. Plein de candeur, étranger à tous les soins de la fortune, incapable de déguiser aucune de ses pensées, dominé par deux sentimens, l'amour de son indépendance et le desir de rendre ses semblables meilleurs; cœur droit, esprit original, espèce de La Fontaine, qui souvent méditait avec Montesquieu, et quelquefois rêvait avec Platon; né pour vivre dans la retraite en s'occupant de réformes paisibles, M. Lacretelle eut un des caractères les plus nobles et les plus intéressans dont l'histoire de notre littérature ait à garder le souvenir. Parfois, on contestait la justesse de ses théories, ou philosophiques ou littéraires, mais, toujours une voix unanime sortait du fond des cœurs pour répondre à celui qui disait : C'est un homme de bien.

Vers le milieu du siècle dernier, la France présentait aux regards de l'observateur un spectacle touchant. Le desir de s'instruire et l'amour

du bien caractérisent cette époque. Un esprit d'investigation interrogeait les sciences, pénétrait dans tous les arts, essayait d'améliorer les diverses parties de l'administration. S'il y avait de téméraires novateurs et des amis intéressés des abus, la plupart des hommes capables d'exercer de l'influence étaient guidés par les intentions les plus droites. Deux qualités trop rares étaient alors communes : le désintéressement et la franchise. On s'occupait du bonheur public; et comme on le voulait avec sincérité, on le voulait par des moyens paisibles. Jours d'espérance! jours heureux, dont nos pères ont connu les charmes, et que nous avons vus disparaître du moment où les passions haineuses ont banni les affections douces et bienveillantes, qui ne sont pas moins nécessaires au repos, à la prospérité des Etats, qu'à la paix, au bonheur des foyers domestiques!

Né à l'époque dont je viens de rappeler le souvenir, M. Lacretelle réfléchit de bonne heure sur les moyens d'être utile; et pour accomplir ses devoirs, il résolut d'imprimer une direction mo-

rale à tous ses travaux. Cette résolution est la première que doit former un écrivain. La littérature n'est point un art futile, uniquement occupé de plaire, de flatter l'oreille et l'esprit par des mots cadencés en élégantes périodes; son but est de répandre des idées justes et des sentimens généreux. Il faut écrire avec sa conscience, en présence de Dieu, dans l'intérêt de l'humanité. C'est ainsi que Descartes écrivit le *Discours sur la méthode*, et Fénélon le *Télémaque*, et Montesquieu l'*Esprit des Lois*. Les poètes, aimables favoris des muses, peuvent s'immortaliser par les jeux d'une imagination riante; mais combien leur gloire s'agrandit et s'épure, si, dans leurs vers heureux, la pompe de l'harmonie et le coloris des images viennent donner à de sages leçons un charme inattendu! Les arts ne s'élèvent à toute leur dignité que lorsqu'ils nous révèlent l'union intime du bon et du beau. Le bon demande à s'embellir de formes séduisantes; et le beau, pour briller du plus vif éclat, veut s'allier à des sujets dignes d'ennoblir les âmes. C'est aux prosateurs qu'un but intéressant

par son utilité est surtout nécessaire; la prose n'a point, pour nous enchanter, les richesses et les prestiges de la poésie; elle n'entretient pas commerce avec des dieux imaginaires, elle reçoit ses inspirations de la vertu et de la vérité: mais, tous les beaux-arts doivent aussi produire des impressions morales, tous sont appelés à nous rendre meilleurs. Dès que le ciel accorde un talent, il impose le devoir de le consacrer au bonheur des hommes; et les poètes, les artistes ne me désavoueront point si je leur dis, ainsi qu'aux prosateurs : les bons ouvrages sont ceux qui ressemblent à de bonnes actions.

La jeunesse de M. Lacretelle fut nourrie de pensées analogues à celle que j'énonce. Destiné par sa famille à suivre en province la carrière du barreau, il y porta le desir de tenter des innovations heureuses. D'Aguesseau et Servan parurent l'inspirer. Il remontait à des idées morales pour éclairer la cause qu'il défendait, et souvent pour tirer d'un fait particulier des vérités utiles à la société entière; puis, il attachait au mérite du style une grande importance, persuadé qu'on

dédaigne d'employer les arguties, les chicanes, dès qu'on aspire à s'exprimer avec éloquence. Tels étaient les moyens de succès qu'il unissait au plus puissant de tous : l'intégrité, qui fait ajouter foi aux paroles de l'orateur.

Une cause remarquable, plaidée au parlement de Nancy, commença la réputation de M. Lacretelle. Deux individus obscurs la lui avaient confiée; cependant elle intéressait une multitude d'hommes répandus sur le globe. Il est un peuple qui n'a point de patrie, et qu'on retrouve dans tous les pays : ce peuple dispersé conserve ses usages, ses mœurs, sa physionomie, *comme* s'il était renfermé dans les murs d'une seule cité. Les livres saints expliquent cette merveilleuse existence; mais nous avons trop souvent oublié la loi qui prescrit de compatir à toutes les misères; infidèles à cette loi divine, nous avons trop souvent ajouté, pour les Israélites, le poids des outrages à celui du malheur. Deux d'entre eux réclamaient les dispositions d'un édit de Louis XVI, relatif au commerce; on refusait de les laisser participer à ces dispositions bienfai-

santes qui, loin d'exclure personne, devaient s'appliquer non-seulement à tous les Français, mais encore à tous les étrangers. Saisissant la cause avec justesse, M. Lacretelle prononça d'une voix émue ces paroles : *La véritable question est de savoir si les Juifs sont des hommes.* Toute la cause, en effet, n'est-elle pas dans ces mots simples et touchans?

Les talens du jeune orateur, l'estime qui s'attachait à son caractère, ses triomphes précoces l'appelèrent au barreau de Paris. Il sut y mériter un rang distingué, et mit le sceau à sa réputation lorsqu'il écrivit dans une de ces affaires déplorables et romanesques, qui s'emparent si puissamment de la curiosité publique. Plusieurs d'entre vous, Messieurs, se souviennent de la sensation prodigieuse qu'excitèrent les mémoires qu'il publia pour un homme respectable, détenu pendant neuf mois dans un hospice d'aliénés, en vertu d'une lettre de cachet surprise par sa femme et par son gendre, sans que sa fille eût réclamé. Jamais M. Lacretelle n'avait employé des raisonnemens plus pressans, des formes

aussi dramatiques; jamais il n'avait eu autant de véhémence. Il se montra digne de soutenir deux causes sacrées : celle des pères outragés, et celle des hommes victimes d'ordres arbitraires.

Au sein de la capitale, entouré de modèles et d'émules, il vit de nouvelles carrières s'ouvrir à ses talens; il y recueillit de nouveaux succès. L'Académie française proposa pour sujet de prix l'*Eloge de Montausier.* M. Lacretelle dut être frappé de ce sujet; il avait beaucoup vécu avec les grands hommes de l'antiquité, et l'austère Montausier semble être de leur famille. Le style du discours composé par l'écrivain que *nous* regrettons, est simple, noble; il a de la chaleur et de l'originalité. A l'énergique justesse de quelques réflexions, on les croirait dictées par Montausier lui-même. Cet ouvrage honore son auteur : c'est l'éloge de la vertu fait par un honnête homme.

M. Lacretelle publiait des écrits sur divers sujets de législation. On y trouvait souvent des vues neuves et sages, toujours un zèle bienveillant, une bonne foi évidente. L'Académie de

Metz couronna son *Discours sur les peines infamantes ;* et le même discours reçut de l'Académie française le prix fondé par M. de Montyon, pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Je viens, Messieurs, de prononcer un nom révéré. La reconnaissance qu'il m'inspire reste au fond de mon cœur ; je n'ose essayer de l'exprimer. Vous avez appelé les poètes à chanter ce sage, qui, pour créer de nouveaux moyens d'être utile à l'humanité, distribua sa fortune dans les asiles du malheur, dans le sanctuaire des sciences et dans celui des lettres. M. de Montyon eut le génie de la bienfaisance : il honore sa patrie, et le célébrer dignement ce serait acquitter une dette de la France.

Une des productions de M. Lacretelle donna lieu à un incident assez remarquable. Il avait soutenu les principes de l'économie politique, dans un mémoire dirigé contre une nouvelle compagnie des Indes que venait d'établir M. de Calonne. Les membres de la compagnie murmurèrent, les partisans du ministre crièrent au scandale; des bruits alarmans parvinrent à la fa-

mille de M. Lacretelle; on attendait avec anxiété, on desirait, on craignait de savoir à quel parti s'arrêterait le contrôleur-général. M. de Calonne prit la plume; et dans un écrit plein d'idées spécieuses, quelquefois animées par des formes piquantes, il discuta le mémoire qu'il pouvait faire supprimer, et rendit justice aux intentions de l'auteur qu'il pouvait proscrire. Tout Paris lui prodigua des applaudissemens : il avait montré de l'esprit et de la délicatesse; quels puissans moyens pour un ministre de charmer les Français !

M. de Calonne avait témoigné des égards à M. Lacretelle; un ministre, digne à jamais de la vénération publique, l'admit dans son intimité. C'était ce magistrat dont le nom est, pour ainsi dire, devenu synonyme des mots vertu et dévoûment. M. de Malesherbes jugea que ses vues pour réformer diverses parties de notre législation, pouvaient être utilement secondées par M. Lacretelle : sa confiance est un titre de gloire !... Au nom de Malesherbes, les souvenirs se pressent en foule dans mon esprit! Mes re-

gards cherchent l'académicien qui dut présider à ma réception *, et qu'une perte cruelle éloigne de nous en cet instant. Quel rapprochement se présente ! Quand mon prédécesseur fut accueilli par un ministre intègre, la France jouissait d'un calme profond; Malesherbes, ami de la retraite au sein d'une cour brillante, étudiait les moyens de répandre des bienfaits sur le peuple, et laissait parler son cœur pour enseigner au jeune roi les devoirs qu'impose la couronne. Quand M. de Sèze accourut près de ce même Malesherbes, les tempêtes bouleversaient notre patrie : la postérité verra Malesherbes septuagénaire s'avançant appuyé sur lui, dans une affreuse arène, et mêlant les derniers sons d'une voix déchirante aux mâles accens de sa voix jeune encore. Stériles efforts ! impuissant dévoûment ! Ah ! détournons nos regards de ces horribles scènes.... Ressentons, Messieurs, une juste fierté en voyant tous ces noms illustres inscrits dans les fastes de l'Académie française;

* M. de Sèze.

ils rappelleront sans cesse aux hommes qui cultivent les lettres, quel éclat la vertu jette sur les talens.

Les temps de révolution n'étaient pas ceux où devait vivre M. Lacretelle. Son esprit consciencieux, si je puis dire ainsi, avait besoin de lentes méditations. Quand la France fut en proie aux orages, il se trouva comme transporté sur une terre inconnue. Député à l'assemblée législative, il n'eut que des intentions droites; il forma des vœux inutiles pour arracher son pays aux factions, et bientôt il alla s'ensevelir dans une obscurité profonde.

Plus tard, il crut voir, on sait qu'il était un peu rêveur, il crut voir un Washington dans le chef militaire qui parvint au pouvoir : son erreur fut courte. Voué à la philanthropie, il ne pouvait être ébloui par de sanglans triomphes; et les victoires d'un conquérant ne furent à ses yeux que des défaites pour l'humanité.

Las du spectacle qui l'environnait, il demanda des distractions à la littérature. Une production singulière occupa long-temps ses loisirs.

C'est une pièce de théâtre, ou plutôt c'est une espèce de roman divisé en plusieurs parties, en plusieurs drames, en plusieurs actes. Cet ouvrage a des beautés réelles; mais sa forme étrange les affaiblit, elle étonne, elle blesse la plupart des lecteurs. Peut-être ne serait-il pas difficile de poser les bases d'une sage théorie des innovations dans l'art dramatique. Je développerai peu mes idées; je craindrais de vous rappeler, d'une manière trop désavantageuse pour moi, avec quel talent l'académicien qui vous préside * expose et discute les théories littéraires : lorsqu'il trace les préceptes du goût, il sait par son élocution facile et pure, en offrir le modèle. J'indiquerai quelques idées principales. Si des théoriciens ont prétendu que les ouvrages modernes doivent être calqués sur des ouvrages antiques, cette doctrine absurde ne peut tromper que des esprits bien simples, bien soumis, et tels qu'il en existe peu de nos jours. Tout homme de génie

* M. Auger.

reçoit du ciel un caractère qui n'appartient qu'à lui seul, et qu'il imprime à ses œuvres. La réflexion l'excite encore à suivre l'impulsion qui lui est naturelle : il voit que nous demandons des émotions aux beaux-arts, il sait que les émotions répétées s'affaiblissent, il veut donc en produire de nouvelles. Mais, si l'on suppose que tous les moyens de paraître neuf et de causer des sensations peuvent être indistinctement employés, bientôt on s'imagine que les plus violens et les plus singuliers sont ceux qu'il faut choisir; on avilit la scène, on dégrade les arts, on propage une doctrine non moins absurde que la première, et plus dangereuse, parce qu'elle est plus séduisante. La véritable théorie nous dit : produisez des émotions nouvelles; produisez-les par des moyens qui satisfassent la raison et charment le goût. Cette théorie prévaudra sur les deux autres. J'en appelle au talent de ces jeunes poètes, dont l'essaim brillant promet de rajeunir la gloire de notre scène.

Dans l'éloge de M. Lacretelle, pourrais-je oublier, Messieurs, un de ses principaux titres à

votre estime, à votre affection? Ses conseils et ses soins contribuèrent à former cet écrivain dont le style élégant, animé, donne aux récits historiques un vif intérêt; et dont la voix s'est élevée naguère, avec éloquence, en faveur de ce peuple intrépide qui combat, qui triomphe, sans autres alliés que ses souvenirs héroïques! Dans le cours d'une longue carrière, mon prédécesseur a joui des succès de son frère; il l'a vu prendre place à ses côtés dans cette enceinte; il en a reçu constamment les preuves d'une reconnaissance presque filiale. Pourquoi voudrais-je dissimuler que leurs esprits furent quelquefois divisés? il est si doux de pouvoir ajouter que leurs cœurs ne cessèrent jamais d'être unis!

L'académicien auquel je succède peut m'éclairer encore de son expérience: près de terminer ce discours, je lui adresserai une question importante pour la morale, pour la science de la vie. Il a traversé d'horribles tempêtes; et cependant il a goûté ce calme qui ressemble au bonheur: la sérénité de son âme annonçait une douce existence. Il a vécu dans des temps où,

quelque parti qu'on embrasse, on soulève contre soi d'ardens adversaires; et cependant il eut l'estime de ses contemporains; tous ont donné quelques regrets à ses derniers momens, tous ont dit : homme de bien, que la terre te soit légère! Par quel art, quel secret, dans nos jours de dissensions et de haines, a-t-il obtenu deux avantages si précieux : le calme et l'estime? J'ai prêté à sa réponse une oreille attentive. Nourri d'idées morales, il fut désintéressé pour lui-même, et dévoué aux intérêts des autres. C'est l'égoïsme qui rend accessible à tous les coups du sort, tandis que le désintéressement fait voir d'un œil moins inquiet les dangers et même les revers. Comment celui que le desir du bonheur de ses semblables anime et soutient dans une longue vie, ne se concilierait-il pas enfin les esprits? Si l'on ne peut adopter ses opinions, on estime du moins son caractère. L'amour de la vérité se retrouve jusque dans ses erreurs. Ah! quelles que soient sur la terre l'opposition des intérêts, la divergence des idées, l'impétuosité des passions, toujours il existe des sentimens

nobles et généreux que le ciel destine à former un lien sacré entre tous les hommes de bien.

C'est surtout la bonté, l'active et douce bienveillance que répandent les études morales : quel titre pour elles à l'intérêt de l'auguste protecteur de cette Académie! Au milieu des pompes qui l'environnent et des acclamations qui l'accompagnent, ma faible voix ne peut être entendue : la France répond par un cri d'amour au serment tout français que vient de prononcer son monarque. Ils sont arrivés, les jours destinés à la gloire paisible des arts! Que les jeunes écrivains, dont le talent doit embellir le nouveau règne, suivent les principes du goût et les lois de la morale. C'est ainsi qu'ils pourront concourir à la prospérité des lettres, à l'éclat du trône, au maintien des libertés publiques.

FIN.

589

TABLE.

DE LA PHILOSOPHIE MORALE,

OU DES DIFFÉRENS SYSTÈMES SUR LA SCIENCE DE LA VIE.

APPLICATIONS DE LA MORALE A LA POLITIQUE.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

DE

JOSEPH DROZ,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N° 6.

1826.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARENCIÈRE, N. 5, F.-S.-G.

Notice de quelques Ouvrages publiés par le même Libraire.

(SUITE).

CHASTELLUX (MARQUIS DE). De la Félicité publique, ou Considérations sur le sort des hommes dans les différentes époques de l'histoire. *Nouvelle édition*, augmentée de notes inédites de Voltaire et d'une notice sur l'auteur, par M. Alfred de Chastellux, son fils. 2 vol. in-8°. 11 fr.

DESCARTES. Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences. *Nouvelle édition*, précédée d'une notice biographique, par M. A. Michelot. 1 vol. in-18. 2 fr.

DESCARTES. Méditations métaphysiques. *Nouvelle édition*, ornée d'un portrait. 1 vol. in-18. 2 fr. 50 c.

EVERETT. Nouvelles idées sur la population, avec des remarques sur les théories de Malthus et de Godwin, traduit de l'anglais, par Ferry. In-8°. 3 fr.

FÉNÉLON. Directions pour la conscience d'un roi, ou Examen de conscience sur les devoirs de la royauté. *Nouvelle édition*, augmentée de lettres inédites, et ornée de 3 portraits, 1 vol. in-18. 4 fr. 50 c.

FRANKLIN. Mélanges de morale, d'économie et de politique, extraits de ses ouvrages, et précédés d'une notice, par A. C. Renouard. *Seconde édition*, 2 vol. in-18, avec un portrait. 5 fr.

FRANKLIN. La Science du bonhomme Richard. In-18, br. 25 c.

FRANKLIN. Conseils pour faire fortune, etc. In-18, br. 25 c.
— *Les* 100 *exemplaires*. 20 fr.

JORDAN (CAMILLE). Discours prononcés à la tribune, précédés de son éloge par M. Ballanche, d'une lettre de M. le baron Degerando sur sa vie privée, etc. 1 vol. in-8°, avec un portrait et un *fac simile*. 6 fr.

MABLY. Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique, précédés de l'éloge de Mably. 1 vol. in-18, avec un portrait. 1 f. 50 c.

RENOUARD (A.-CH.). Elémens de morale. *Seconde édition*, 1 vol in-12. 2 fr. 25 c.

Ouvrage auquel la Société d'éducation élémentaire a décerné une médaille d'or.

RENOUARD (A.-CH.). Considérations sur les lacunes de l'éducation secondaire en France. In-8°. 2 fr. 50 c.

Ouvrage couronné, en 1824, par la Société de la morale chrétienne.

TAILLEFER. De quelques améliorations à introduire dans l'instruction publique. 1 vol. in-8°. 6 fr. 50 c.

PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, traduits de la *Science Nouvelle* de Vico, précédés d'un discours sur sa vie et ses ouvrages, par M. Michelet, professeur d'histoire au collége Sainte-Barbe, 1 vol. in-8°. 7 fr.

